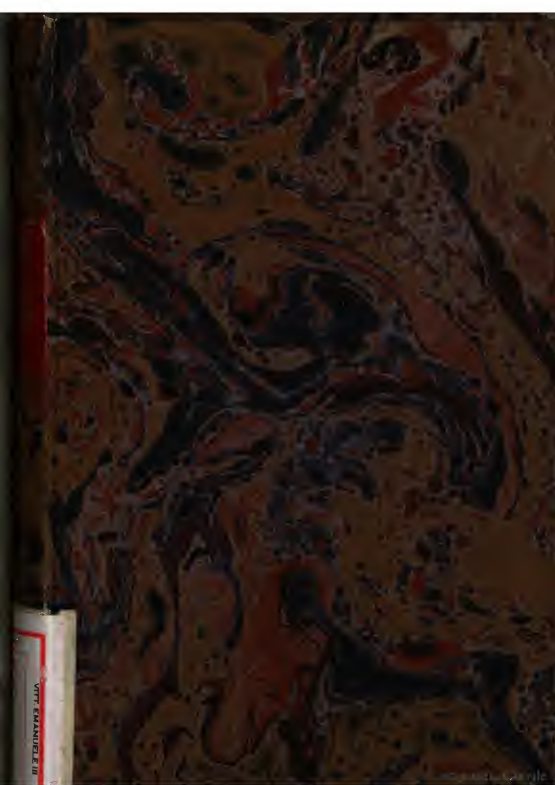




BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

XVI

20

NAPOLI

VITTORIO EM. III





EMILE COLOMBEY

LES

ORIGINAUX

DE LA DERNIERE HEURE

Les morts ne se chagrinent point.

KNOWLES.



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. JUNG-TRUETTEL, 19, RUE DE LITTE

1867



LES ORIGINAUX

DE LA DERNIÈRE HEURE

11,319 — Abbeville, imprimerie R. Housse.

EMILE COLOMBEY

LES

ORIGINAUX

DE LA DERNIÈRE HEURE

Les morts ne se chagrinent point.

KNOWLES



PARIS

COLLECTION HETZEL

E. JUNG-TREUTTEL, 19, RUE DE LILLE.

—
1862

Fondo Doniz XVI
20

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

967276

PRÉFACE

On s'est, de tout temps, — et cela se conçoit, — plus ou moins préoccupé de la dernière heure.

Les Grecs s'épuisèrent en inventions allégoriques pour déguiser l'idée de la mort. Ils l'appellent « la fille de la nuit » et « la sœur du sommeil. » On trouve, à chaque ligne, chez leurs auteurs, des circonlocutions telles que celle-ci : IL EST SORTI DU FESTIN... — « Ce n'est pas seulement l'euphémisme, mais encore l'antiphrase qui domine. Un jeune homme a été frappé dans la fleur de la jeunesse; le malheur qui l'atteint tombe sur les siens et les remplit de douleur : il épouse la Félicité elle-même; la Santé figure là où l'on s'attendrait à trouver la Mort; au lieu du froid silence des tombeaux, ce sont les joies et les banquets d'une fête nuptiale qui se renouvelle sans cesse, et la Parque, qui a brisé le fil d'une vie brillante, s'apprête à recommencer le tissu d'une existence bien plus glorieuse et bien plus longue¹. »

1 « Elite des monuments céramographiques, » tome II^e, page 64.

Le vocable *mort* ne sonnait pas mieux aux oreilles des Romains : ils ne l'employaient aussi qu'avec une extrême répugnance ; de là les formules consacrées : IL A CESSÉ DE VIVRE, — IL A VÉCU.

Les Egyptiens, au contraire, cherchaient à se cuirasser contre de semblables appréhensions. Au milieu de leurs festins, un homme paraissait brusquement et, montrant un squelette qu'il tenait à la main :

— Bois et te réjouis, s'écriait-il, car, mort, tu seras tel.

« Il faut toujours être botté, écrit Montaigne, et prêt à partir... Qu'importe, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine ! Je suis de cet avis, et en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculât, car il me suffit de passer à mon aise. »

De son côté, l'auteur du « Traité de la sagesse, » apostrophant les trembleurs : « Que pleurez-vous ? leur demande-t-il. — Les parents et amis : Vous en trouverez encore plus où vous allez, et tels que vous n'avez encore jamais vus ; et puis ceux d'ici que vous regrettez vous suivront bientôt... Peut-être que vous craignez de vous en aller seul, c'est grande simplesse : tant de gens meurent avec vous et à même heure que vous. »

Charron, se familiarisant avec le lecteur, finit par cette algarade bouffonne : « Si tu te fâches de mourir, il ne fallait pas naître ; l'on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en sortir ; qui se fâche d'en sortir n'y devait pas entrer. » Que vous semble de la semonce ?

Madame de Sévigné se cabrait à la pensée de cette implacable nécessité. Elle écrit à sa fille :

« Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie ; je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui embarrasse ; je suis embarquée dans la vie sans mon consentement, il faut que j'en sorte, cela m'assomme. »

Elle aurait dû prendre courage avec Bion le Boristhénite, qui a dit :

« Le chemin de l'autre monde est fort aisé : on y va les yeux fermés. »

Ou avec La Bruyère qu'elle avait sous la main et qui, sans craindre de marcher sur les brisées de M. de La Palice, a hasardé cet aphorisme :

« La mort n'arrive qu'une fois. »

Aphorisme que le marquis d'Argenson a allongé et enjolivé de la façon que voici :

« Tout le monde croit qu'il est difficile de mourir. Je le crois comme les autres. Cependant, je vois que, quand on en est là, chacun s'en tire. »

Une des plus spirituelles contemporaines de l'illustre épistolaire, madame Pilou, qui badinait de toutes choses, aurait cru déchoir si elle avait gardé son sérieux en pareille matière. — Une femme, dont le frère avait été exécuté à Melun, récriminait devant elle, prétendant qu'il avait été mal jugé :

— A-t-il été confessé ? lui demanda la femme du procureur.

— Oui.

— A-t-il été enterré en terre sainte ?

— Oui.

— Je le tiens pour bien pendu, ma mie.

Madame Pilon dit à madame Cornuel, la seule femme qui fût de force à lutter de malice avec elle, et qui venait de perdre son mari :

— Ma mie, ne vous affligez pas. votre mari est mort bien gentiment, et bien gentiment on l'a enterré.

Un drôle, que Bautru avait sauvé de la corde, lui adressa ce joli compliment :

— Monsieur, je vous remercie... Ce n'est pas que le monde ne soit composé de gens qui sont pendus et de gens qui ne le sont pas.

Où trouver une classification plus philosophique ?

Voltaire raconte qu'à la bataille de Spire, où l'on défendit à un régiment de faire aucun quartier, un officier allemand demandant la vie à un des nôtres :

— Monsieur, répondit celui-ci avec une exquise politesse, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.

Cette naïveté provoqua une explosion d'hilarité en plein carnage¹.

Voilà bien l'esprit français, digne fils de l'esprit gaulois. Nous nous plaisons et nous nous plairons toujours, comme madame Pilou, à rire à tout propos et hors de propos.

Quelle plus folle gaieté que celle qui éclata dans l'Assemblée Constituante, lorsque, le 1^{er} septembre 1789, le docteur Guillotin prononça cette adorable phrase :

¹ Autre scène de champ de bataille : Les boulets pleuraient dru et faisaient boiser la tête aux plus aguerries.

— Qu'est-ce que c'est ? cria le général Friant ; pour eux b... de malheureux sous que vous touchez par jour, on dirait que vous avez peur de mourir... Regardez-moi ! j'en ai cinquante mille livres de rente et je n'ai pas peur... Allons, relevez la tête et que je voie vos moustaches !

— Avec ma machine, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil et sans que vous éprouviez la moindre douleur.

Hélas ! que de rieurs devaient arroser de leur sang la « plaisante » machine ! — Les philanthropes ne font pas d'autre besogne : celui-ci, sous prétexte d'épargner aux patients une dernière souffrance, imagine un instrument qui permet de multiplier à l'infini le nombre des patients : celui-là, sous couleur de moralisation, apporte d'Amérique le régime cellulaire, une torture permanente...

Au rebours des Grecs et des Romains, nos pères affrontaient galement l'idée de la mort. Ils raffolaient d'histoires du genre de celles-ci :

La femme d'un intendant du Languedoc venait de mourir à Béziers. Le mari était inconsolable, mais, au milieu de son affliction, il conservait assez de sang-froid pour ne pas perdre de vue ses intérêts. Il demanda que l'enterrement se fit aux frais de la province :

— Oh ! si c'était vous, monsieur, lui répondit un député, on le ferait avec plaisir.

Maranzac, écuyer du comte de Charolais, était d'une ingénuité rare. Au milieu de la plaine Saint-Denis, il menaçait son cocher, s'il ne le menait pas plus vite, de le jeter par les fenêtres. — Un jour qu'un postillon du comte avait faussé compagnie, un palefrenier lui dit :

— Monsieur, vous savez bien Picard qui est mort hier... Eh bien ! à la paroisse, on demande soixante livres pour l'enterrer.

— Diable ! c'est bien cher, répondit Maranzac.

— Monsieur, ils ont dit qu'ils ne l'enterterraient pas à moins, que c'était à prendre ou à laisser.

— C'est hors de prix ; cependant, mon ami, voyez si

vous ne pouvez pas avoir meilleur marché ; sinon, faites comme pour vous.

Nous pourrions mentionner, si la place ne nous faisait défaut, un grand nombre d'épitaphes, dans le goût de celle qui faisait l'admiration de Boileau, l'inexorable contempteur du sexe le moins laid, — et qui est le chef-d'œuvre d'un méchant satiriste, J. Laurens, un magistrat qui rimait ses loisirs :

Ci-git ma femme, ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

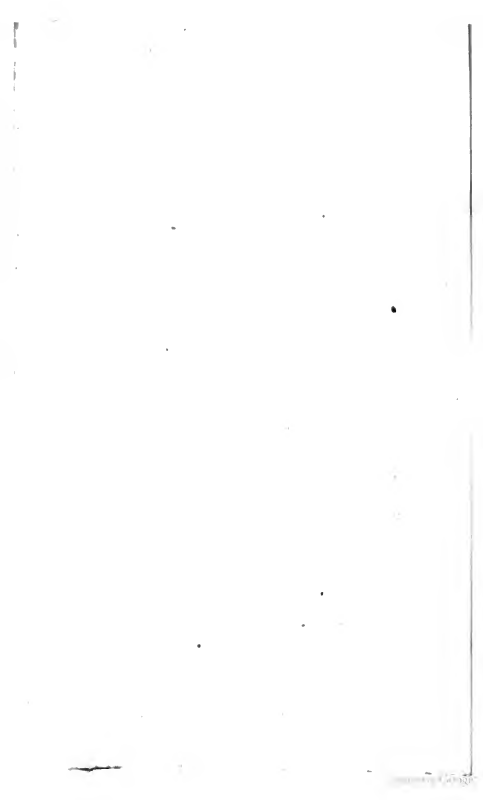
Revenons à Montaigne. « Il n'est rien, dit-il, de quoi je m'informe si volontiers que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eus ; ni endroit des histoires que je remarque si attentivement... Si j'étais faiseur de livres, je ferais un registre commenté des morts diverses. »

Au XVIII^e siècle, Deslandes tenta de réaliser une partie de ce programme dans ses « Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant. » Nous avons essayé, nous, de renchérir sur Deslandes, en élargissant son cadre : nous avons ajouté les suicides empreints d'un cachet d'étrangeté, grossi le nombre des anecdotes piquantes, mais, en revanche, écarté les « paroles mémorables » qui ont le défaut d'être trop connues. — Nous avons fouillé non-seulement l'histoire, mais encore les recueils d'historiettes, où sont consignées des épitaphes de cet acabit :

Ci-git Marguerite Cuiller
En son petit particulier.

Ce joli distique égayait l'œil des visiteurs, dans une des églises de Gand, au milieu des inscriptions les plus ronflantes.

On verra défiler, dans notre galerie, des originaux de toute espèce, depuis les empereurs de Rome jusqu'aux pendus de la Croix-du-Trahoir, depuis le chef des Hussites, Jean Ziska, jusqu'à Jean de Launoy, « le dénicheur de saints. » — Quelle émulation sur toute la ligne ! C'est à qui, au moment de faire le grand saut, montrera le plus de sang-froid et de singularité. — Auguste convoite le prix ; il a des titres : il garde une contenance sereine... Mais la palme lui échappe pour échoir au pauvre Lantara. C'est « le peintre d'enseignes » qui l'emporte sur César Lantara joue loyalement son rôle de moribond. Il est à jeun, pour la première fois, tandis qu'Auguste est grîmé, comme s'il était encore sur le trône.



LES ORIGINAUX

DE LA DERNIÈRE HEURE

UN ACADÉMICIEN DU GENRE STOÏQUE.

La Condamine était d'une curiosité sans bornes. Il se faufila sur l'échafaud de Damiens, pour ne perdre aucun détail de cette horrible exécution. A chaque coup de barre, il criait, comme un sourd qu'il était, en dévorant le patient du regard :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Les valets du bourreau voulaient le faire descendre, mais le bourreau, qui le connaissait de longue date, leur dit :

— Laissez, monsieur est un amateur.

Ce flegme imperturbable ne l'abandonnait jamais : il se jouait de ses propres souffrances.

Cloué sur son lit par une hernie étranglée, il se mit à rimer toutes les folies qui lui passaient par l'esprit :

J'ai lu que Daphné devint arbre,
Et que, par un plus triste sort,
Niobé fut changée en marbre ;
Sans être l'un ni l'autre encor,
Déjà mes fibres se roidissent ,
Je sens que mes pieds et mes mains
Insensiblement s'engourdissent,
En dépit de l'art des Tronchins.
D'un corps jadis sain et robuste,
Qui bravait saisons et climats,
Les vents brûlants et les frimas,
Il ne me reste que le buste...

Ayant appris qu'un jeune chirurgien avait opéré victorieusement, à l'Hôtel-Dieu, deux hommes qui se trouvaient dans la même situation que lui, il le fit venir, — par curiosité.

Tandis que ce dernier le tailladait, La Condamine, qui avait été un des plus ardents promoteurs de l'Inoculation, disait avec lui anatomie :

— Pourquoi allez-vous par là? disait-il; c'est trop haut... c'est trop bas... Enfoncez donc votre bistouri!

— Mais, monsieur, cela n'est pas nécessaire.

— Je le sais bien, mais on vous a fait sur cela des difficultés à l'Académie : vous avez soutenu que vous pouviez faire la plaie plus profonde sans inconvénient. Un seul a été de votre avis. Faites l'expérience sur moi.

Le chirurgien menaçant de ne pas continuer l'opération s'il ne cessait de s'agiter :

— Mais comment voulez-vous que je me rende compte de la chose si je n'examine pas ce que vous faites?

L'opération réussit, mais La Condamine n'y put tenir :

il leva l'appareil pour voir si la plaie se fermait, et fut emporté.

Battant la campagne sous l'influence de la fièvre, il fit prier madame Geoffrin de lui adresser un confesseur « qui ne crût pas à la présence réelle. » Celle-ci lui envoya un capucin, et La Condamine de partir d'un éclat de rire qu'il alla finir dans l'autre monde.

UN ACTE DE HAUTE JUSTICE AU RABAIS.

Le président de Champ-Rond, réalisait, sur les frais de justice, le plus d'économies qu'il pouvait. — Le 2 septembre 1657, il adressait à son bailli la curieuse lettre suivante :

« Sire Bonnard, comme je m'aperçois que la sentence de condamnation du criminel appelant sera confirmée par Messieurs de la Cour, et qu'il sera renvoyé exécuter sur le territoire de ma terre d'Olé, je vous fais ce mot pour vous avertir que j'ai vu un arbre vieux, sur son retour, près du cimetière de l'église, que je désire que vous fassiez émonder et abattre, et d'icelui arbre faire une potence pour faire l'exécution d'icelui criminel, et de faire serrer les émondures d'icelui arbre et les copeaux d'icelle potence sous le hangar de ma basse-cour. Si mes officiers n'eussent condamné ce pendard qu'au fouet, la sentence aurait été infirmée, et il aurait été pendu en Grève, en meilleure compagnie, et il m'en aurait coûté

bien moins qu'il ne m'en coûtera. Il faut néanmoins ménager auprès de l'exécuteur de Chartres, que vous verrez de ma part, et ferez marché avec lui au plus juste prix... Il me semble que j'ai vu chez moi, à mon avis, quelque corde et une échelle qui peuvent lui servir. Si, par aventure, icelui exécuteur voulait faire le renchéri, je lui ferai bien connaître qu'il est obligé de faire cette exécution gratis, puisqu'il reçoit dans Chartres et dans les marchés circonvoisins le droit de havage¹. Je vous laisse la conduite de cette affaire et suis votre bon ami

Le président DE CHAMP-ROND. »

De plus, pour s'épargner des frais de transport, il conduisit lui-même « le pendard » dans son carrosse.

— Enfin ! nous voici arrivés à bon port, dit celui-ci, en descendant de voiture. Je tremble encore des peurs que j'ai eues.

— De quelles peurs voulez-vous parler ?

— D'être versé et de faire de mauvaises rencontres ; vous menez si mal et les chemins sont si mal fréquentés. Oh ! il faudrait me payer bien cher pour me décider à retourner avec vous d'où nous venons.

L'EMPEREUR ADRIEN.

Le fils adoptif de Trajan, trop dur pour les Juifs, trop

¹ Ce droit consistait à prendre une poignée de grains dans les sacs exposés au marché.

tendre pour Antinoüs, fit, « in extremis, » les cinq vers suivants, qui sont loin d'être mauvais, même pour un empereur :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula;
Nec ut soles, dabis jocos.

Fontenelle les introduisit dans ses « Dialogues des Morts, » mais en les travestissant ainsi :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille? Et Dieu sache où tu vas!
Tu pars seulette et tremblotante, hélas!
Que deviendra ton honneur, folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

LE CARDINAL D'AMBOISE.

Il laissa, par son testament, de quoi marier cent cinquante filles en l'honneur des cent cinquante psaumes qui composent le Psautier.

LES AMIS DES BÊTES.

Une dame de qualité, pour nous servir d'une expression chère à Brantôme, fit le testament que voici :

« Attendu que mon chien a été le plus fidèle de mes amis, je le fais mon exécuteur testamentaire, et je lui confie la disposition de toute ma fortune. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes. Ils ne valent rien, ni au moral ni au physique. Mes amants étaient faibles et trompeurs; mes amis, faux et perfides. De toutes les créatures, il n'y a que mon chien auquel j'aie reconnu quelques bonnes qualités. Je veux donc qu'il hérite de mon bien, et qu'on distribue des legs à ceux qui recevront ses caresses. »

Vers 1781, un paysan des environs de Toulouse fit d'un cheval qu'il aimait son légataire universel. L'acte ne contenait que ces trois lignes :

« Je déclare que j'institue mon cheval à poil roux mon héritier, et je veux qu'il appartienne à N....., mon neveu. »

Le « Journal de Paris, » du 3 décembre 1782 nous apprend que le testament fut déclaré valable et que la succession fut adjugée au neveu désigné comme propriétaire du cheval, « parce qu'on regarda que la simplicité du villageois devait assurer l'exécution de sa dernière volonté, et qu'ayant désigné son neveu celui-ci devait être son héritier. »

La veuve d'Adam Dupuis, sieur de Roquemont, qui avait été en grande réputation comme joueuse de luth et de harpe, laissa une fortune considérable, dont elle disposa de la façon la plus saugrenue. — Nous allons détacher quelques passages de la singulière pièce qui renferme ses dernières volontés et dont le paragraphe final est un modèle du genre :

« Item, » je donne et lègue à Jeanne, ma commère, quinze francs une fois payés, afin qu'elle prie Dieu pour moi. Je veux qu'ils portent le deuil de moi, un an durant, le mari et la femme, et qu'ils suivent mon corps. C'est elle qui m'a donné de bon lait d'ânesse... »

La testatrice prend ici à partie une demoiselle inconnue :

« Je vous défends de venir chez moi : je vous ai donné un manteau de taffetas, doublé de ouate, une juppe de

brocart, des rubans couleur de feu et jaune; vous étiez mal habillée, et comme un haillon. comme une puante, une vilaine, une infâme; ceux qui vous ont donné à cause de vos beaux yeux et de votre petite bouche étaient aveugles... »

« Je prie, dit-elle en terminant, je prie mademoiselle Bluteau, ma sœur, et madame Calonge, ma nièce, d'avoir soin de mes chats. S'ils sont deux, il faudra leur donner trente sous par moi, afin qu'on les nourrisse bien. On leur donnera deux fois du potage à la chair, de même que nous en mangeons; mais il faut donner séparément, chacun sur une assiette. Il faut que le pain ne soit pas coupé en soupe; il faut le mettre en gros morceaux comme de petites noix; autrement ils ne le mangeraient pas. Quand on leur a mis du bouillon du pot, et que le pain trempe, on met un peu de chair menue dans le potage, on le couvre bien, on le laisse mitonner jusqu'à ce qu'il soit bon à manger. S'il n'y a qu'un chat, il ne lui faudra que la moitié de l'argent... »

Le 5 mai 1805, mourut à King's-Brige, près de Londres, un gentleman du nom de Borkey. Cet homme avait pour les chiens une affection toute particulière : il en nourrissait quatre à gueule-que-veux-tu. Comme on lui disait :

— Ne feriez-vous pas mieux de distribuer à vos semblables, qui sont dans la misère, l'argent que vous coûtent ces animaux ?

— Mes semblables ont attenté à mes jours, répondit-il; c'est un de ces animaux qui m'a sauvé.

Il avait été attaqué en Italie par des brigands et, sans son chien, aurait été leur victime.

Son sauveur étant mort, il constitua à quatre de ses descendants une pension alimentaire de vingt-cinq livres sterling. Il les recommanda à son intendant, puis, ayant fait placer des fauteuils de chaque côté de son lit, il appela d'une voix défaillante les quatre chiens, reçut leurs dernières caresses et rendit l'âme entre leurs pattes.

Il avait ordonné que leurs bustes fussent sculptés aux quatre coins de son tombeau.

•

Le docteur Christian, doyen de la Faculté de droit de Vienne (Autriche), légua, par son testament, une somme de six mille florins pour l'entretien de ses trois chiens.

•

Le comte de La Mirandole, mort à Lucques, en 1825, donna toute sa fortune à une carpe qu'il nourrissait depuis vingt ans dans une piscine antique.

Une vieille lady formula ainsi ses dernières volontés (1828) :

« Je laisse à mon singe, mon cher et amusant Jocko, pour en jouir sa vie durant, la somme de dix livres sterling (deux cent cinquante francs environ), qui sera employée exclusivement à son entretien. Je lègue à mon fidèle chien Shock et à mon bien-aimé chat Tib cinq livres sterling de pension annuelle, à chacun. En cas de mort de l'un desdits légataires, la rente à lui faite passera sur la tête des deux survivants, et des deux au dernier, quel qu'il soit. Après le décès de toutes les parties, la somme à elles léguée appartiendra à ma fille G..., à qui je donne cette préférence, entre tous mes autres enfants, à cause de sa nombreuse famille qu'elle a tant de peine à nourrir et à élever. »

« Il vient de mourir, en Amérique, raconte « l'Opinion Nationale » du 6 septembre 1860, un ancien planteur de

coton, dont le testament est, certes, un des spécimens les plus curieux de la fantaisie américaine. Il laisse une fortune de cinq cent mille francs, répartie ainsi par un testament en bonne et due forme :

« Je lègue tous mes biens aux enfants de mon frère, aux conditions suivantes :

« Désirant reconnaître le service que mon chien de Terre-Neuve m'a rendu en me sauvant la vie un jour que je me noyais, et voulant constituer une rente au profit de ma gouvernante, j'établis ladite gouvernante nourricière, tutrice et mère (sic) de mon chien.

« Mes héritiers naturels seront obligés, de ce chef, à lui payer, sur ma fortune totale, une rente quotidienne dont voici les conditions :

« Cette rente durera aussi longtemps que vivra le Terre-Neuve, mais pas une seconde (sic) de plus.

« La première année qui suivra le jour de ma mort, aussi longtemps que vivra le Terre-Neuve, ma gouvernante touchera vingt-cinq francs par jour.

« La seconde année cinquante francs par jour, la troisième année soixante-quinze francs.

« Le mois de la mort du chien, il sera payé à la gouvernante, par jour d'existence dudit chien, six cent vingt-cinq francs.

« Le jour de la mort du chien, il lui sera payé, par heure, mille deux cent cinquante francs.

« La dernière heure de la vie du chien, elle recevra par minute mille huit cent soixante-quinze francs, et par seconde de la dernière minute deux mille cinq cents francs.

« Mon notaire est chargé de veiller à l'exécution de ce testament. »

« Si nous voulons prendre un moment ce testament au sérieux et que nous en comprenions bien les dispositions, en admettant que le fameux Terre-Neuve rende le dernier soupir le 30 d'un mois, à cinq heures cinquante-neuf minutes cinquante-neuf secondes (nous admettons que le jour finisse à six heures de l'après-midi), on aurait à compter à sa gouvernante :

Pour 30 jours du dernier mois à	625 fr.	18,750 fr.
« 11 heures	» jour à 1,250	13,750
« 59 minutes de la dernière heure à	1,875	110,625
« 59 secondes	» minute à 2,500	147,500
		290,625 fr.

« La plus belle chance qui reste aux héritiers bipèdes de ce bizarre testateur, c'est que l'usufruitier avale une boulette foudroyante, le premier jour d'un mois, à six heures précises du matin, auquel cas sa mort ne vaudrait pour sa chère tutrice que six cent vingt-cinq francs. »

ANAXAGORE.

Ce philosophe, qui avait été condamné à mort comme impie, pour avoir combattu les superstitions de son

temps, et qui, grâce à Périclès, en avait été quitte pour l'exil, mourut, à Lampsaque, non de ses soixante-douze ans, mais d'un éclat de rire insensé qui le saisit en voyant un âne dévorer un panier de figues.

— Apportez-lui donc à boire ! s'écria-t-il.

ANAXARQUE.

Alexandre demandait au sceptique Anaxarque, assis à sa table, ce qu'il pensait du festin.

— Je pense, répondit-il, qu'il y manque une tête de tyran dont votre cuisinier aurait pu tirer un excellent parti.

Et, en même temps, il regardait, comme pour le désigner, Nicocréon, tyran de Chypre.

Alexandre mort, Nicocréon, qui couvait sa vengeance, se mit en devoir d'accommoder le philosophe, comme ce lui-ci avait désiré qu'il le fût lui-même. Il le fit mettre dans un mortier et, comme on commençait à le piler avec des pilons de fer :

— Tu peux tout sur mon corps, mais rien sur mon âme, dit Anaxarque.

Et le tyran l'ayant menacé de lui faire couper la langue :

— Tu ne le feras pas, petit efféminé, ajouta-t-il.

Et, la coupant lui-même avec ses dents, il la lui cracha au visage.

APICIUS.

Le fin gourmet, après avoir mangé et bu pour dix-huit millions de mets et de vins exquis, résolut d'employer à un dernier repas les deux millions qui lui restaient. Il réunit le ban et l'arrière-ban de ses amis et de ses parasites habituels, puis les ayant gorgés et s'étant saturé lui-même des poissons les plus chers, du gibier le plus recherché et des fruits les plus savoureux d'Europe, d'Asie et d'Afrique, — il s'empoisonna bravement.

ARCÉSILAS.

C'était un philosophe de la suite de Polémon. Après de longs voyages en Grèce et en Perse, il vint se fixer à Athènes et y fonda la deuxième Académie, dont le dogme principal était « l'acatalepsie, » sorte de scepticisme qui consiste à nier que rien de certain puisse être perçu par les sens.

Arcésilas dit, en mourant, à ses disciples éplorés et étonnés de la sérénité de son visage :

— De tous les maux, la mort est le seul dont la présence n'ait jamais chagriné personne et qui ne chagrine qu'en son absence.

L'ARÉTIN.

« Diverses traditions circulent sur la mort de l'Arétin. Les uns prétendent qu'éclatant de rire au récit des tours et des aventures de ses sœurs, courtisanes à Venise, il tomba à la renverse de sa chaise et se tua; d'autres le font mourir dans son lit et racontent qu'ayant reçu l'extrême-onction, il dit, en riant, au curé de sa paroisse :

— Guardate mi da' topi, or che son unto. (Préservez-moi des rats, maintenant que je suis oint) ¹. »

Vauquelin de la Fresnaye lui fit cette épitaphe :

L'Arétin repose en ce lieu,
Qui de tout médit, fors de Dieu;
Car l'Arétin ne médissait
Que de cela qu'il connaissait :
Dieu ne connaissant en nul point,
L'Arétin n'en médissait point.

¹ LALANNE, « Curiosités biographiques ».

ARISTOCRATE JUSQU'AU BOUT.

Un seigneur de la maison du Châtelet se fit creuser un tombeau dans un des piliers de l'église de Neufchâteau.

— Je ne veux pas, dit-il, que les vilains me marchent sur le ventre.

ARLEQUIN.

Un des médecins renommés du XVIII^e siècle, Sylva, appelé près d'un malade consumé d'une bile noire :

— Je vous conseille, lui dit-il, d'aller voir Arlequin : c'est la meilleure drogue que je puisse vous faire prendre. Riez et vous serez sauvé.

— Hélas !

— Pourquoi hésiter ?

— Arlequin n'est autre que moi-même.

Le pauvre Dominique (c'était le vrai nom du bouffon) ne tarda pas à succomber à son inexorable mélancolie.

ARTIFICE D'UN MOURANT.

Un auditeur des Comptes avait demandé que les quatre ordres mendiants assistassent à son enterrement et qu'ils portassent les cierges qui se trouvaient dans son cabinet. Sa volonté fut exécutée. — Lorsqu'on arriva dans l'église, les cierges crevèrent tout à coup, lançant des pétards qui firent un bruit affreux. On s'imagina que c'était le diable qui emportait l'âme du défunt.

ATTENTION DÉLICATE.

Un vieillard de quatre-vingts ans, qui restait à une extrémité de Montpellier, s'avisa tout à coup d'aller demeurer à l'autre. Comme on lui en demandait la raison :

— J'ai toujours tâché, dit-il, de n'être à charge à personne. Or, je vais mourir, et, si je n'eusse pas quitté l'endroit où j'étais, on aurait eu beaucoup de peine à me porter au cimetière, tandis que du lieu que j'habite maintenant il n'y a qu'un pas à faire.

L'EMPEREUR AUGUSTE.

« Auguste, dit Suétone, avait une peur insensée du tonnerre et des éclairs, et il croyait se garantir du péril en portant toujours avec lui une peau de veau marin. Aux approches d'un orage, il allait se cacher dans un lieu souterrain et voûté... Cet effroi lui venait de ce qu'autrefois, pendant une marche nocturne, dans son expédition contre les Calabres, la foudre avait sillonné sa litière et tué l'esclave qui le précédait, un flambeau à la main. »

Cet empereur n'a pas la réputation de s'être montré plus brave à la guerre que pendant l'orage.

Quand la mort arriva, il se fit accommoder la chevelure avec un soin extrême, et se tournant vers ses courtisans :

— Trouvez-vous, demanda-t-il, que je sois bon comédien ?

LA REINE AUSTRILGIDE.

La femme du roi Contran obtint de son mari, en mourant, qu'il serait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie.

AVARICE D'OUTRE TOMBE.

M. de M. écrivit à la fin de son testament : « On ne fera pas faire la grosse par le notaire X. : il est trop cher. »

BAUTRU.

Guillaume Bautru, comte de Serrant, conseiller ordinaire du roi, introducteur des ambassadeurs, ambassadeur en Flandre et envoyé du roi en Espagne, en Angleterre et en Savoie, a été considéré comme un des beaux esprits du xvii^e siècle. — C'était un bel esprit, en effet, mais à la façon de l'Angely, le fou de Louis XIII.

Il a été chanté par Saint-Amant dans le « Poète Crotté » :

Si vous oyez une équivoque,
ous jetez d'aise votre toque,
t prenez son sens malotru
Pour un des beaux mots de Bautru.

Ce bateleur ne faisait pas profession de dévotion. Étant allé faire une retraite à Saint-Lazare, comme on lui don-

nait à méditer sur l'endroit de la passion qu'il penserait le toucher le plus, il s'arrêta au passage où les soldats jettent les dés. — On ne put tirer de là ce joueur effréné.

« Étant tombé malade de la maladie dont il mourut, ses médecins furent d'avis de le faire saigner, à quoi il ne voulait pas consentir. Le roi qui l'aimait ayant su sa résistance lui envoya ordre de le faire. Il dit à celui qui apporta cet ordre :

— Je n'aime point les saignées de la part du roi¹ ».

Bautru avait alors soixante-dix-sept ans.

« J'étais chez un de mes amis, raconte Ménage, lorsqu'on vint me dire qu'il était tombé en apoplexie. Je courus pour le voir, mais il avait déjà perdu connaissance. Ce fut le père d'Harrouys qui fut appelé pour le confesser. Lorsqu'on lui eut dit le sujet pourquoi il était venu :

— Je ne vous connais pas, et vous ne me connaissez pas aussi, mon père, lui dit-il d'une parole fort embarrassée, cependant il faut que je vous dise ce que j'ai fait de plus secret. »

BEAUZÉE.

Le sang-froid de Beauzée ne se démentit jamais. Un jour il surprit sa femme causant de trop près avec son maître de musique. Celui-ci s'écria naïvement :

¹ « Ménagiana. »

— Quand je vous disais, madame, qu'il était temps que je m'en « aille. »

— Que je m'en « allasse, » dit l'imperturbable grammairien.

Lorsqu'il fut près d'expirer, un homme qui louchait lui demanda :

— « Comme » vous vous portez ?

— « Comment » vous voyez, répondit-il.

BENSERADE.

Benserade valait mieux que ses vers. Il avait du trait et avait fait ses preuves de bonne heure, — dès l'âge de six ans : l'évêque qui le confirmait, voulait qu'il troquât son prénom juif d'Isaac contre un prénom plus chrétien :

— J'y consens, répondit Benserade, pourvu qu'on me donne du retour.

Las de son métier de bel-esprit de cour, il se retira à Gentilly et s'amusa à semer son jardin d'inscriptions de ce genre :

Adieu, fortune, honneur, adieu, vous et les vôtres,

Je viens ici vous oublier;

Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres

Difficile à congédier.

Lorsqu'il fut prêt à faire le grand saut, entendant son

médecin dire à la garde-malade que c'était un homme mort, mais qu'il fallait cependant continuer à lui faire manger de la poule bouillie :

— Pourquoi du bouilli, s'écria-t-il, puisque je suis frit ?

LES BERGÈRES DES VARIÉTÉS.

Guibert, régisseur des Variétés, en train de trépasser, fit appeler Auguste, son successeur :

— C'est vous, monsieur, lui dit-il, qui allez me remplacer ; permettez à un mourant de vous donner quelques conseils. Soyez indulgent pour les femmes, pour les choristes surtout. Les seuls moments heureux de ma vie, je les ai passés avec elles. J'ai encore une recommandation expresse à vous faire : Ne ralliez jamais vos choristes femmes qu'avec ces mots : « A nous, les bergères ! » Elles y sont faites depuis trente ans. Je vous lègue cette tradition, c'est tout ce que je puis vous léguer.

SAMUEL BERNARD.

Ce célèbre banquier, qui fut le Rotschild des règnes de

Louis XIV et de Louis XV, avait quatre-vingt-huit ans quand il mourut. — Le curé de Saint-Sulpice, Linguet, lui rappela le passage de l'Écriture : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au paradis. » Il l'exhorta ensuite à préparer les voies par des œuvres pies. Mais le vieux traitant se méprit sur les intentions du bon prêtre et lui répondit d'un air narquois :

— Cachez vos cartes, monsieur, je vois tout votre jeu.

UN BIBLIOTHÉCAIRE ENDURCI.

Le bibliothécaire du maréchal de Richelieu, qui avait nom Boquemare et qui était devenu impotent dès l'âge de soixante ans, étant tombé dans le feu, eut le corps tout rôti. Sa situation était des plus graves et on pensa qu'il était temps de le réconcilier avec l'Église, du sein de laquelle il se tenait éloigné depuis plusieurs années. Un capucin est appelé ; mais Boquemare, en proie à d'atroces souffrances, jure comme un déchaîné sans égard pour le religieux et, dans les intervalles de ses douleurs, trouve encore assez de gaieté pour le cribler de ses saillies. Force fut au capucin de regagner son couvent. On mande le curé de Saint-Roch, qui, éprouvant le même échec, va faire part au maréchal de la détermination que le malade a prise de mourir dans l'impénitence finale. Richelieu se

rend aussitôt près de Boquemare qui le reçoit comme les autres. Le maréchal continue son sermon :

— Mon ami, dit-il, l'éternité est longue. Vous souffrez horriblement pour être resté un moment dans un méchant feu. Songez donc au feu de l'enfer, où vous cuirez sans trêve, si vous ne vous hâtez de vous repentir. Allons, dépêchez-vous de faire votre acte de contrition. Dieu est bon ; il vous pardonnera vos fautes...

— Il ne m'aime pas, répondit brusquement Boquemare ; je ne lui ai jamais demandé d'autre faveur que de mourir d'une sainte apoplexie, et il me la refuse !

— Mais, mon cher Boquemare !

— Monsieur le maréchal, vous avez été toujours un peu comédien ; vous l'êtes à cette heure plus que jamais.

Et Boquemare ne voulut pas en entendre davantage.

BÆRHAAVE.

Ce savant, à qui, dit-on, parvenaient de Chine des lettres portant cette simple suscription : « A monsieur Bærhaave, médecin en Europe, » mourut de la goutte en 1738. Sa main tenait serré un livre qui passait pour renfermer tous ses secrets. On s'empressa de l'ouvrir : tout en était blanc, excepté un feuillet sur lequel était écrit cet apophtegme :

« Tenez-vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez-vous des médecins. »

BOINDIN.

L'auteur du « Bal d'Anteuil » allait souvent causer, dans son quartier, chez un libraire dévot et janséniste qui l'aimait beaucoup, malgré son incrédulité. Un jour, pendant un orage, le libraire lui dit :

— Monsieur, vous avez pris Dieu en grippe. Quand il fera beau, vous viendrez chez moi tant que vous voudrez ; mais, quand il tonne, je vous prie de rester chez vous.

Lorsqu'on demandait à Boindin quelle différence il y avait entre le grammairien Dumarsais et lui, il répondait :

— Dumarsais est athée janséniste, et moi je suis athée moliniste.

Boindin est mort vieux et comme il avait vécu.

On lui fit cette épitaphe :

Sans murmurer contre la Parque,
Dont il connaissait le pouvoir,
Boindin vient de passer la barque
Et nous a dit à tous bonsoir ;
Il l'a fait sans cérémonie,
On sait qu'en ces derniers moments
On suit volontiers son génie :
Il n'aimait pas les compliments.

L'ABBÉ DE BOISROBERT.

Boisrobert était un de ces abbés de qui Lacordaire a dit : « Quatre-vingt-treize a été pour eux une juste expiation. » Bouffon attiré du cardinal de Richelieu, il déconsidérait la religion par ses vices et le sans-façon de ses allures

On raconte qu'allant diner en ville et s'entendant appeler pour confesser un pauvre diable que plusieurs personnes entouraient dans la rue Saint-Anastase, et qui, tombé sur le pavé, était prêt à rendre le dernier soupir, l'abbé dit en s'approchant :

— Mon camarade, pensez à Dieu ; dites votre « Benedicite. »

Madame de Châtillon, sa voisine, fut la première qu'il porta à faire une fin chrétienne. Il disait aux assistants :

— Oubliez Boisrobert vivant et ne considérez que Boisrobert mourant.

Comme son confesseur lui disait que Dieu avait pardonné à de plus grands pécheurs que lui :

— Oui, mon père, il y en a de plus grands ; l'abbé de Villorceaux, mon hôte (il lui en voulait parce qu'il avait perdu son argent contre lui), est sans doute plus grand pécheur que moi ; cependant je ne désespère pas que Dieu ne lui fasse miséricorde.

Madame de Toré lui disait :

— Monsieur l'abbé, la contrition est une vertu...

— Eh ! madame, je vous la souhaite de tout mon cœur.

Il fut avare jusqu'à la fin et voulait que son neveu s'habillât d'un habit qu'il laissait, au lieu de le donner à un pauvre valet de chambre qu'il avait.

Il disait :

— Je me contenterais d'être aussi bien avec Notre-Seigneur que j'ai été avec le cardinal de Richelieu.

Comme il tenait le crucifix et qu'il demandait pardon à Dieu :

— Ah ! dit-il, au diable soit ce potage que j'ai mangé chez d'Olonne ! il y avait de l'oignon, c'est ce qui m'a fait mal.

Et puis il reprenait :

— Le cardinal de Richelieu m'a gâté ; il ne valait rien, c'est lui qui m'a perverti ¹.

BOIVIN.

Boivin, qui découvrit à la Bibliothèque du roi, sous les homélies de Saint-Ephrem, un manuscrit palimpseste de la Bible, vieux de douze siècles, était d'un naturel disputeur. Il affectionnait les séances de l'Académie, surtout à cause des occasions qu'elles lui fournissaient de donner

¹ TALLEMANT DES RÉAUX. « Historiettes. »

un libre cours à son penchant. Il avait les vacances en horreur : sa langue n'y trouvait pas son compte. — Boivin ne demandait qu'une grâce à Dieu, c'était de mourir pendant ce temps de chômage. Il fut exaucé, car il rendit l'âme pendant les vacances de Pâques.

LE COMTE DE BONNEVAL.

Cet aventurier, après avoir servi dans la marine sous Tourville, dans l'armée sous Catinat et Vendôme, fut disgracié par Chamillard, et, s'étant rendu en Autriche, combattit contre la France, en Provence et en Dauphiné. Il se signala contre les Turcs à Peterwaradin, puis, mécontent de la cour de Vienne, il passa en Turquie, embrassa le mahométisme et fut créé pacha sous le nom d'Achmet.

Il écrivait de la Caramanie, dont il était devenu gouverneur :

« Je suis convaincu que Dieu n'a rien fait qui ne soit
« bon et salutaire, par conséquent que la mort n'est
« qu'un mal imaginaire et doit tout au contraire être
« regardée comme un bien réel, puisqu'elle est comprise
« dans l'ordre général que le Créateur a institué pour
« toutes les choses. Soutenu par cette incontestable
« vérité, je jouis librement de ma vie, qui s'écoule
« comme un éclair et ne m'a été donnée par mon Créateur
« que pour que je fusse heureux. Je répète souvent les
« deux derniers vers de l'ode de Malherbe sur la mort :

Vouloir ce que Dieu veut est l'unique ressource
Qui nous met en repos.

« D'ailleurs, je me porte parfaitement; je n'ai ni
« goutte ni rhumes. Je puis encore aussi bien monter à
« cheval que si je n'avais que vingt ans, et je suis
« encore un intrépide marcheur. Il n'y a que le démon
« qui tourmentait saint Paul, et allait même jusqu'à
« lui donner des soufflets, qui, à mon grand regret, ne
« m'ait point encore quitté. »

Il écrivait un peu plus tard :

« Mon ancien goût pour la guerre se réveille de temps
« à autre, parce que je me sens assez de forces pour
« faire encore quelques campagnes... Il est vrai que la
« vie par trop tranquille que je mène ici est parfois
« désagréable pour un homme qui, comme moi, a vécu
« depuis sa première jeunesse dans le tumulte des armées
« et dans le fracas du grand monde, et que, si je ne
« possédais pas une bonne bibliothèque, je goûterais peu
« de plaisirs conformes à mes goûts... » Mais il se con-
solait en se rappelant les vers de Benserade sur Job et ses
afflictions :

Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connais de plus misérables.

Il dit encore ailleurs :

« Ici, je fais ce que je veux, je vis comme il me plaît.
« Je ne manque de rien, je puis même satisfaire cette

« passion pour la prodigalité qu'on m'a toujours repro-
« chée. Malgré toutes les persécutions auxquelles j'ai été
« en butte, je n'ai perdu ni ma gaité ni mon appétit.
« Heureux ceux dont la philosophie est dans leur sang... »
Il termine du même ton : « D'ailleurs, mon frère, adieu,
« et n'oubliez pas qu'il n'y a ici-bas que des folies,
« qu'on peut diviser en amusantes, sérieuses, guer-
« rières, politiques, judiciaires, religieuses, savantes,
« tristes, etc., mais qu'il n'y a que les premières qui, si
« on a le soin de se tenir toujours le ventre libre, peuvent
« procurer une longue et heureuse vie. » Il ne s'était
pourtant pas complètement détaché de l'Europe, quoi-
qu'il eût écrit : « Avec un turban du poids de quatre
« livres sur la tête, une longue barbe et de longs vête-
« ments, j'ai fini par m'établir en Turquie, et j'aurais
« pu d'abord crever de rire en songeant aux motifs de
« cette mascarade » qui devaient me faire tomber
« dans cet abîme. »

Il avait, à la fin, pris la résolution de retourner dans
l'ancien monde, mais la mort l'empêcha de l'accomplir.

— La vieille machine, dit-il, n'en peut plus. Je sens
qu'il faut m'en aller; mais peu m'importe que ce soit
aujourd'hui ou demain.

UNE BOUCHÈRE AVISÉE.

Un boucher, qui n'avait plus que quelques heures à
vivre, dit à sa femme :

— Vois-tu, Françoise, si je meurs, il faut que tu épouses notre garçon Jacques; c'est un bon enfant, et, dans notre métier, il faut un homme.

— Hélas ! répondit Françoise, j'y pensais.

BOUHIER.

Le père Oudin était venu voir le président Bouhier, pendant sa dernière heure, et le trouvant plongé dans une méditation profonde :

— A quoi pensez-vous, mon ami ? lui demanda-t-il.

Le président fit signe de ne pas le troubler ; mais le père insistant :

— J'épie la mort, dit-il.

Il reproduisait, probablement sans s'en douter, le mot de Caius Julius, qui, entre les mains du bourreau, répondait à un philosophe qui l'interrogeait sur l'impression du moment :

— J'épie, à cet instant si court, si mon âme apercevra la séparation de mon corps.

BOURET (DE LA COMÉDIE FRANÇAISE).

Cet acteur était très-aimé de tout le monde, même de ses camarades qui se cotisèrent pour donner à sa veuve

une somme de mille francs et convinrent de pensionner ses enfants jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

« ... De mémoire d'homme, on n'a point vu d'enterrement pareil à celui de Bouret, non à raison de la magnificence de la pompe, mais par l'affliction qui régnait sur tous les visages. Tous ses camarades y ont assisté, sauf le sieur Molé qui faisait faire ce jour-là un service pour sa femme, le sieur la Rive qui est malade, et le sieur Préville. Tous les divers officiers, suppôts, valets de théâtre de la Comédie, s'étaient fait un devoir de s'y rendre et tous pleuraient et sanglotaient aussi. Le sieur Desessarts s'est signalé par-dessus les autres et a été tellement suffoqué de sa douleur qu'il s'est trouvé mal ¹. »

Quel contraste avec la façon dont était mort l'excellent Bouret! — Il avait fait ses adieux à la vie, le verre en main, en compagnie de Carlin, le spirituel bouffon, qui, un jour pressé de raconter comment son père avait fini, s'écria d'un air navré :

— Hélas! le pauvre homme mourut du chagrin de se voir pendre.

CHARLES BOUTON.

Charles Bouton, seigneur du Fay, ordonne par son testament, qui date de 1532, qu'après sa mort on trans-

¹ « Mémoires secrets », t. XXIII, p. 212.

porte ses restes sur un chariot « à quoi l'on mène le fumier dedans son charnier. »

BRANTOME.

« Je veux, dit-il dans son testament, et en charge expressément mes héritiers, de faire imprimer mes livres, que j'ai faits et composés de mon esprit et invention et avec grande peine et travaux, écrits de ma main, et transcrits et mis au net de celle de Mathaud, mon secrétaire à gages, lesquels on trouvera en cinq volumes couverts de velours, tout noir, vert, bleu, et en un grand volume, qui est celui des « Dames », couvert de vélin, et doré par-dessus, qui est celui de « Rodomontades », qu'on trouvera tous dans une de mes malles de clisse, curieusement gardés, qui sont très-bien corrigés avec une grande peine et un long temps; lesquelles j'eusse plus tôt achevés et mieux rendus parfaits sans mes fâcheuses affaires domestiques, et sans mes maladies. L'on y verra de belles choses, comme « Contes, Histoires, Discours et Beaux-Mots, » qu'on ne dédaignera, s'il me semble, lire, si on y a mis une fois la vue; et, pour les faire imprimer mieux à ma fantaisie, j'en donne la charge, dont je l'en prie, à Madame la comtesse de Durtal, ma chère nièce, ou autre, si elle ne le veut, et pour ce j'ordonne et veux qu'on prenne sur ma totale hérédité l'argent qu'en pourra valoir l'impression, et ce, avant que

mes héritiers s'en puissent prévaloir de mon dit bien, ni d'en user avant qu'on n'ait pourvu à ladite impression, qui ne se pourra certes monter à beaucoup, car j'ai vu force imprimeurs, comme il y a à Paris et à Lyon, qui, s'ils ont mis une fois la vue, en donneront plutôt pour les imprimer, qu'ils n'en voudraient recevoir ; car ils en impriment plusieurs gratis qui ne valent les miens. Je m'en puis bien vanter, même que je les ai montrés, au moins une partie, à aucuns qui les ont voulu imprimer sans rien, s'assurant qu'ils en tireront bien profit, voire encore m'en ont prié ; mais je n'ai voulu qu'ils fussent imprimés durant mon vivant. Surtout je veux que la dite impression en soit en belle et grande lettre, et grand volume, pour mieux paraître, et avec privilège du roy, qui l'octroiera facilement, ou sans privilège, s'il se peut faire. Aussi prendre garde que l'imprimeur n'entreprenne ni suppose autre nom que le mien, comme cela se fait. Autrement je serais frustré de ma peine et de la gloire qui m'est due. »

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

Entrée dans la chambre où l'on devait lui donner la question, elle dit, en apercevant trois seaux d'eau :

— C'est assurément pour me noyer, car de la taille dont je suis on ne peut prétendre que je boive tout cela.

Elle écouta son arrêt sans la moindre émotion et fit

même recommencer un passage, alléguant qu'elle l'avait entendu d'une oreille distraite.

Elle disait :

— J'ai deux confesseurs : l'un soutient qu'il faut tout déclarer et l'autre non ; je puis donc en conscience faire ce qui me plaît.

Il lui plut de se taire.

Le lendemain de son exécution, elle passa à l'état de sainte : le peuple cherchait ses os pour en faire des reliques.

LE MARÉCHAL DE BRISSAC.

Il avait perdu connaissance. On court chercher un capucin. Et le malade, revenant un moment à lui, de s'écrier soldatesquement :

— Capucin, qui t'a donné la hardiesse de t'établir médiateur entre Dieu et Timoléon (c'était le nom de baptême du maréchal) ?

BUCHANAN.

Le poète-historien se moqua des médecins à leur barbe. La fièvre le galoit ; on lui avait ordonné une potion

calmante. Il se fit servir une rasade de vin généreux, l'avalait d'un trait et rendit le dernier soupir en récitant l'épigramme de Propertius : « Cinthie est la première dont les yeux m'aient séduit... »

UN BUVEUR CONVERTI.

Un ivrogne à l'agonie refusait de se confesser.

— Pourquoi faire ? disait-il, je n'ai jamais commis d'autre faute que de boire du vin qui n'était pas bon.

— Vous vous en repentez et vous promettez, si Dieu vous rend la vie, de n'en plus jamais boire ?

— De mauvais ? bien certainement.

L'ABBÉ CACHET.

L'abbé Blanchet, curé de Saint-Jean-le-Rond, donnant le viatique et l'extrême-onction à l'abbé Cachet, qui était âgé de quatre-vingt-dix ans :

— A la pareille, mon confrère, lui dit celui-ci, à la pareille.

CACHEZ VOS BRAS, MADEMOISELLE.

Un ministre du comté d'Yorck, mort en 1801, légua tout son bien à sa fille unique, à condition qu'elle ne se marierait pas sans le consentement des deux exécuteurs testamentaires. Il ajoutait de plus :

« Comme ma fille Anna n'a pas profité de mes avis touchant l'usage condamnable et indécent de s'habiller en laissant les bras nus jusqu'au coude, ma volonté est qu'au cas où elle persisterait dans la violation, poussée à un tel excès, de la décence de son sexe, tout le bien ci-dessus désigné et destiné par moi à pourvoir à sa future existence, passe à l'aînée des filles de ma sœur Caroline et à ses héritiers légitimes. Si quelques personnes trouvent cette clause sévère, je leur répondrai que, dans une femme, l'indécence de l'habillement est une marque certaine de la dépravation de l'âme. »

ALONZO CANO.

Ce sculpteur, qui se fit connaître par trois statues de grandeur naturelle, représentant la « Vierge avec l'enfant

Jésus, saint Pierre et saint Paul », — ce peintre, qui a laissé plusieurs tableaux assez prisés, entre autres une « Conception de la Vierge » et une « Madeleine en pleurs », — cet architecte qui éleva un arc de triomphe à Madrid, tout dévôt qu'il fût, car il s'était retiré dans un convent, refusa, sur son lit de mort, de baiser un crucifix qu'on lui présentait : il le trouvait d'un travail trop grossier.

CAPRICE D'UN CONDAMNÉ A MORT.

Nous trouvons dans la « Gazette des Tribunaux » (septembre 1861) la relation suivante d'une exécution :

« Un nommé J. White avait été condamné à mort pour assassinat et devait être exécuté le 15 août dernier à Salem (Illinois). Dans sa cellule se trouvait une chaîne longue de trois pieds et solidement fixée au sol, dont on se servait quelquefois pour attacher les prisonniers. Il parvint, par un effort surhumain, à l'arracher, l'enroula autour d'un large anneau qui formait l'une de ses extrémités et s'en fit une sorte de massue. Ainsi armé, il se plaça derrière la porte et déclara avec les plus terribles serments à ceux qui venaient le chercher pour le conduire au supplice que pas un homme n'entrerait vivant. Cependant, après un moment d'hésitation causé par cette menace, le shériff Black, assisté de quatre hommes résolus, essaya de pénétrer dans la cellule ; mais il fut accueilli par un coup terrible qu'il put éviter heureusement et qui ne lui fit qu'une blessure légère à la main,

« Quelqu'un proposa de lancer de l'ammoniaque au visage du condamné, afin de produire une suffocation momentanée dont on profiterait pour entrer et se rendre maître de sa personne. Ce moyen fut tenté, mais il échoua. Le prisonnier recula d'abord sous l'action du liquide ; mais, s'étant remis promptement, il vint reprendre sa place derrière la porte, toujours armé du formidable engin. On conseilla au shériff de lui envoyer une balle de pistolet ; le magistrat répondit qu'il n'emploierait ce moyen qu'après avoir épuisé tous les autres. « Si on essayait du chloroforme ? » dit un des assistants. L'idée parut bonne. On se procura deux bouteilles de ce liquide, qui fut répandu dans la cellule de manière à saturer complètement l'atmosphère de ses vapeurs, tandis qu'au dehors on suspendait des draps aux fenêtres grillées, et que l'on bouchait toutes les ouvertures pouvant donner de l'air.

« Le condamné ne fit d'abord que rire à cette nouvelle tentative. Il était évident que cet homme avait eu l'occasion dans sa carrière criminelle de se familiariser avec l'usage et les effets du chloroforme. Il le dit, en effet, en raillant les officiers de police sur la faiblesse et la pauvreté de ce moyen.

« Pour se préserver de l'action des vapeurs anesthésiques, il s'entoura le visage de son couvre-pied, et, s'approchant de temps en temps de l'une des fenêtres, il passait la main à travers les barreaux, écartait le drap et donnait à l'air extérieur un passage qui lui permettait d'arriver jusqu'à ses organes respiratoires.

« Plus d'une heure se passa dans cette lutte sans résultat, et déjà l'on songeait à recourir à des mesures plus énergiques, lorsque le condamné, sentant défaillir son

courage, demanda à capituler. Il consentit à livrer son arme et à s'abandonner aux exécuteurs, à la condition qu'on lui servirait un dîner accompagné d'un verre de whisky, et qu'on le laisserait vivre jusqu'à une heure de l'après-midi. La proposition ayant été acceptée, White fit passer sa massue à travers le grillage de la porte; le dîner et le verre de whisky lui furent ensuite apportés, et à une heure de l'après-midi le shériff entra dans la cellule. White s'avança au devant du magistrat et se déclara prêt à le suivre. Il se laissa lier les mains derrière le dos et descendit d'un pas ferme et résolu l'escalier de la prison pour se rendre au lieu du supplice... ».

CARDAN.

Cardan professa les mathématiques et la médecine. Il se prétendait doué d'une clairvoyance surnaturelle : « Ayant marqué, dit Bayle, qu'il mourrait en un certain temps, il s'abstint de manger, afin que sa mort confirmât sa prédiction et que sa vie ne décriât pas le métier. »

CARNÉADE.

Apprenant qu'Antipater le stoicien s'était empoisonné, ce philosophe s'écria :

— Qu'on m'en donne aussi !

— Quoi ? lui dit-on.

— Du vin miellé.

Quelque temps après il avait vécu.

Un de ses disciples, Clitomachus, se montra plus résolu encore que son maître. Reprenant connaissance après une longue léthargie, il se contenta de dire .

— Ne nous laissons pas abuser par l'amour de la vie.

Et il se tua.

LE COMTE DE CAYLUS.

Caylus, atteint d'une maladie qui le mettait en danger de mort, mais dont il se tira, était environné de parents désireux de lui voir faire une bonne fin, et qui cherchaient vainement une adroite entrée en matière, n'osant attaquer le bœuf par les cornes.

— Allons, dit tout à coup le mécréant, avouez que vous voulez me parler pour le bien de mon âme...

Et tous ces braves gens de se féliciter de l'ouverture qu'il faisait lui-même.

— Mais, continua Caylus, je vais vous dire mon secret : c'est que je n'en ai pas...

Toute l'assistance recula d'horreur.

Caylus persista jusqu'au bout dans son impiété. — Un prêtre s'étant présenté :

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda Caylus.

— Chapeau.

— Eh ! monsieur, je suis venu au monde sans culottes ;
je puis fort bien en sortir sans chapeau.

JEAN CERTAIN.

Un prêtre, nommé Jean Certain, qui desservait la cure de Maligny, petite commune de Bourgogne, et que ses paroissiens chérissaient comme un père, inséra dans son testament (1740) la clause suivante :

« N'ayant apporté que ma soutane et mon bréviaire en prenant possession de ma cure, je les laisse à mes héritiers ; pour le reste, j'en dispose en faveur des pauvres de la paroisse... »

La succession se montait à douze cents livres.

LE COMTE DE CHABOT.

« M. le comte de Chabot, honoré du glorieux surnom de « Balafre », qui commandait cette année (1780) l'armée de Flandres, meurt d'une écorchure à la jambe. Son chirurgien, entre les mains duquel il était, voyant la plaie empirer, le prévint qu'il désirait un médecin.

« — Cela étant, a dit le malade, qu'on appelle un prêtre et un notaire.

« Depuis ce temps, il fait lui-même ses bulletins et annonce avec le plus grand sang-froid les progrès de la gangrène ¹. »

CHAMPENETZ.

Le collaborateur ordinaire de Rivarol, celui qu'il appelait son « Clair-de-Lune », après avoir entendu sa sentence de mort, adressa cette question au président du tribunal révolutionnaire :

— Est-il permis de se faire remplacer?

CHAPELAIN.

Nul n'était plus ponctuel que lui à l'Académie. « Un jour qu'il s'y rendait par une pluie battante, il rencontra rue Saint-Honoré un ruisseau si large qu'il ne pouvait le franchir. Une planche était là, mais un son était le prix du passage. Il attendit que l'eau s'écoulât; mais trois

¹ BACHAUMONT, « Mémoires secrets », D.

heures approchaient, et le jeton de présence allait être perdu. Que faire? Chapelain prend une résolution stoïque : il entre dans l'eau, à mi-jambe, aux applaudissements narquois des polissons du quartier, et arrive tout trempé à l'Académie, où il dissimule ses jambes avec soin, au lieu d'aller les sécher à la cheminée. On ne joue pas impunément un pareil jeu à l'âge de soixante-dix-neuf ans ¹. »

L'auteur de « la Pucelle », à qui ses vêtements usés jusqu'à la corde valurent le surnom de « Chevalier de l'araignée » et qui mourut pour n'avoir pas fait la folle dépense d'un sou, laissa cent mille écus de fortune, dont plus de deux cent mille livres en argent comptant.

CHARLES-QUINT.

Sentant la mort s'approcher, Charles-Quint voulut se donner le spectacle de ses prochaines obsèques.

Il se coucha dans un cercueil, et, dans cette posture, entendit faire pour lui-même toutes les prières que l'on fait pour ceux qui ne sont plus.

Au sortir de la bière, une fièvre ardente le saisit et la fiction ne tarda pas à devenir une réalité.

¹ Voir mon livre « Ruelles, Salons et Cabarets », p. 84.

CHARONDAS.

Il naquit à Catane quelque six cents ans avant Jésus-Christ. Les lois qu'il donna à ses compatriotes eurent une telle renommée de sagesse qu'elles furent adoptées par un grand nombre de colonies grecques.

D'après le code de Charondas, un crime étant commis, tous les citoyens qui en avaient connaissance devaient le dénoncer sur l'heure ; mais celui qui se rendait coupable de calomnie était promené dans la ville, le front ceint d'une couronne de tamarin, — châtiment considéré comme la plus infamante des flétrissures, et que la plupart du temps on esquivait en se suicidant.

Conservateur jaloux des libertés publiques, Charondas avait décrété la peine de mort contre quiconque paraîtrait armé aux assemblées du peuple. Or, un jour qu'il revenait de poursuivre des brigands qui infestaient les campagnes voisines, il se présenta sans penser à retirer son épée :

— Tu violates ta propre loi, lui dit un des assistants.

— Je la confirme, répondit-il froidement.

Et il se perça le cœur.

LA DUCHESSE DE CHAULNES.

On disait à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari :

- Madame, les sacrements sont là.
- Un moment.
- Madame, M. le duc voudrait vous revoir...
- Est-il là ?
- Oui, madame.
- Qu'il attende : il entrera avec les sacrements.

* LE CHEMIN DU PARADIS.

Un amateur de bon vin faisait ce joli raisonnement à son confesseur, qui lui reprochait sévèrement d'avoir abusé du jus de la treille et lui déclarait qu'il n'échapperait aux flammes éternelles qu'à la condition de manifester le plus profond repentir :

— Mon père, le bon vin fait de bon sang, le bon sang produit la bonne humeur, la bonne humeur fait naître les bonnes pensées, les bonnes pensées produisent les

bonnes œuvres et les bonnes œuvres conduisent l'homme dans le ciel ; donc le bon vin doit m'ouvrir les portes du paradis.

— Ainsi-soit-il ! dit le pasteur.

ANDRÉ CHÉNIER.

Apercevant l'auteur des « Mois, » Roucher, sur l'affreuse charrette où il montait lui-même, il l'aborda en récitant les vers de la première scène « d'Andromaque : »

Oui, puisque je retronve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle...

Puis il se tut, — jusqu'à la barrière du Trône-Renversé, près de laquelle on guillotinaït alors. En ce moment, un troupeau de moutons entraït dans Paris. La septième églogue de Virgile revint alors à la mémoire du poète, qui s'écria :

Solsticium pecori defendite, jam venite aestas
Torridus...

— « Torrida », reprit Roucher.

— Ah ! c'est vrai, je ne me rappelais plus que l'été était du féminin en latin.

LORD CHESTERFIELD.

Samuel Johnson a dit de ce lord :

→ C'est le plus bel esprit des grands seigneurs et le plus grand seigneur des beaux esprits.

Lord Chesterfield méritait mieux que cet éloge ironique.

« Il ne fut égalé, dit le docteur Maty, son biographe, par aucun de ses contemporains, pour la variété des talents, l'éclat de l'esprit, la politesse des manières et l'agrément de la conversation. »

Suard parle en ces termes d'une visite qu'il fit à lord Chesterfield, en compagnie du docteur Maty, qui le présentait : « Il est bien triste d'être sourd, nous dit-il, quand on aurait tant de plaisir à écouter. Je ne suis pas aussi sage que mon ami, le président de Montesquieu : « Je sais être avengle, » m'a-t-il dit plusieurs fois; et moi je ne sais pas encore être sourd. » Je saisis cette occasion de lui parler de M. de Montesquieu. J'avais été présent un jour à une dispute qu'avait M. de Montesquieu avec M. de Lamoignon, sur les querelles des parlements avec le ministère et sur le droit qu'ils s'arrogeaient d'arrêter par leurs remontrances les actes de l'autorité souveraine. « Je me souviens, dit M. de Montesquieu, que, causant un jour sur le même sujet avec milord Chesterfield, il me dit : « Vos parlements pourront bien faire encore des barricades, mais ils ne feront jamais de barrières. » Le

comte parut écouter avec plaisir mon anecdote. Il me dit : « Je ne me souviens point du tout d'avoir jamais prononcé ces paroles, mais je ne suis pas fâché de les avoir dites. » Nous abrégeâmes notre visite, continue Suard, dans la crainte de le fatiguer.

— Je ne vous retiens pas, nous dit-il; il faut que j'aille faire la répétition de mon enterrement. »

Il appelait ainsi la promenade qu'il faisait tous les matins, en voiture, dans les rues de Londres.

M. Stanhope hérita des biens et des titres de lord Chesterfield aux conditions suivantes : S'il paraissait aux parties de jeu de New-Market, il devait payer une amende de 5,000 liv. sterling; il était passible d'une semblable amende à chaque centaine de livres qu'il perdrait au jeu dans les lieux publics. Le doyen et le chapitre de Cantorbéry étaient autorisés à poursuivre le paiement de ces sommes et à les appliquer aux besoins de leur église.

CHIFFONNIER PHILOSOPHE.

On lit dans la « Gazette des Tribunaux » du 24 mai 1834 :

« Le nommé R..., âgé de cinquante ans, demeurant impasse d'Argenteuil, rue du Rocher, vivait heureux de son état de chiffonnier, avec sa femme et son enfant. Soudain, il devint taciturne, et ses camarades trouvaient

étrange ce changement de caractère chez un homme qui naguère était aussi gai que jovial.

« En effet, R..., quoique dépourvu d'instruction, parlait beaucoup et même avec facilité. Croyant qu'il pourrait être un jour le rival de Talma ou de Potier, dans son dernier rôle au théâtre des Variétés, il s'était voué à la scène. On dit même qu'il jouait assez bien la comédie, et que, figurant autrefois sur les théâtres secondaires, les nombreux applaudissements des spectateurs enflammèrent son orgueil, au point qu'il voulut demander la faveur de débiter aux Français. Mieux conseillé par un de ses condisciples, il renouça à ses projets d'artiste comédien et descendit à l'humble condition de chiffonnier.

« Ce malheureux s'adonna bientôt aux libations consolatrices de ses commensaux, qui prenaient le soin de boire avec lui, mais ne payaient jamais. Or, désespéré de son état misérable, quand ses idées lui faisaient croire qu'il pouvait arriver à de plus hautes dignités, il résolut de s'asphyxier dans sa chambre, où il vint d'être trouvé tout nu, couché sur un grabat, tenant dans sa main à moitié fermée le testament olographe dont la teneur suit, et que nous avons copié fidèlement, sans même en changer l'orthographe. Le voici mot pour mot :

Ultimatum d'un chiffonnier philosophe

« Après avoir bien réfléchi et d'après la voy d'un

tribunelle établie en moi-même, je doit renoncer à l'existence humaine.

« Je déclare à quiconque il appartiendrait que je suis le seul hôte de destruction de ma communauté.

« Je laisse ma femme et mon enfant dans une profonde misère. Je supplie la Société de l'aider à franchir les épines qui se trouveront sous ces pas.

« Je suis tout à la fois le juge, l'accusé et l'exécuteur. Est-il un moment plus terrible dans la vie?... L'usage qui devint chez moi une passion d'une boisson suptile et violente a dérangé toute mes organes et me force à descendre au noir séjour.

« Je suis nez catholique apostolique et Romain. Je désire mourir dans la religion que mes pères m'ont enseignée; catholique apostolique et Romain aussi.

« Signé : R... »

CHIRAC.

Frappé d'apoplexie, ce médecin reçoit les soins de plusieurs de ses confrères qui, d'un commun accord, ordonnent la saignée à diverses reprises. Chirac, un peu revenu à lui, tombe dans le délire et, s'imaginant qu'il est appelé lui-même auprès d'un client, saisit son bras gauche, se tâte le pouls, puis s'écrie :

— On m'a appelé trop tard ! Il ne fallait pas saigner ce malade, mais l'évacuer... C'est un homme mort !

Il pronostiquait juste.

UNE CLAUSE POINTUE.

« Une vieille demoiselle dévote, choquée de ce que les ecclésiastiques, familiarisés avec les cérémonies lugubre des enterrements, n'y paraissent pas, pour la plupart, fort tristes, et même y riaient quelquefois, voulut réformer cet abus, au moins pour ce qui regarderait ses funérailles. Mais le moyen qu'elle employa produisit un effet tout opposé au but qu'elle se proposait. Elle fit son testament et, par une clause spéciale, elle déclara que, si quelque ecclésiastique s'avisait de rire à son convoi, elle entendait qu'il ne lui fût rien payé de la somme très-forte qu'elle destinait aux honoraires du chapitre, et que la portion du ou des rieurs fût répartie sur ceux qui ne riraient pas. Quelque temps après, la bonne dame meurt ; son frère, qui était son héritier, convoque le clergé et fait part aux ecclésiastiques de l'article du testament qui leur prescrivait d'être sérieux pendant la cérémonie. On promet bien de l'exécuter, mais à peine le cortège fut en marche qu'il n'y eut pas un seul prêtre qui, jetant les yeux sur son voisin, et songeant à la clause testamentaire, pût s'empêcher de rire. Pendant le trajet, au lieu saint et même au cimetière, l'hilarité continua ; alors le frère, prenant acte de cette infraction au prescrit de la disposition testamentaire, refusa au clergé ses honoraires. L'affaire fut plaidée : l'avocat de l'héritier fit valoir la

sagesse de la clause ; mais celui du clergé lui répondit qu'il était impossible, dans une pareille circonstance, d'envisager le zèle hypocrite d'un frère, héritier d'une succession opulente, sans en rire ; qu'ainsi il fallait mettre cette clause au rang des dispositions non écrites. — Le clergé gagna sa cause ¹.

FRANÇOIS DE CLERMONT-TONNERRE.

Il mourut évêque de Noyon en 1701. C'était un des prélats les plus austères, mais aussi les plus vains. On trouva, sur son lit de mort, des brouillons destinés à son oraison funèbre.

COLBERT.

Comme il se trouvait près de sa fin, Louis XIV lui écrivit pour l'engager à se ménager et à prendre de lui le plus grand soin. Il resta silencieux après la lecture de la lettre.

¹ PRIGNON, « Choix de testaments ».

— Monsieur Colbert, lui dit-on, ne voulez-vous pas répondre au roi ?

— Il est bien temps de cela, répondit-il; c'est au Roi des rois que je dois me préparer à répondre.

MADAME DE COISLIN.

Madame de Coislin philosophait « in extremis » avec son confesseur. Elle dit, en manière de conclusion :

— Les vertus ne sont que d'institution humaine; les passions sont d'institution divine.

COLARDEAU ET BARTHE.

A ses derniers moments, Colardeau reçut la visite de Barthe qui le contraignit d'écouter la lecture de sa comédie « l'Egoïste ou l'Homme personnel ».

Quand ce fut fini, sommé de donner son avis :

— Mon ami, dit-il, vous avez oublié un bon trait d'égoïste.

— Lequel ?

— Un auteur forçant un homme qui se meurt à entendre une pièce de sa façon.

Cet égoïste féroce, quand son tour arriva, fit preuve d'une grande tranquillité d'esprit. Il dit au marquis de Villevieille qui s'efforçait d'écarter toute idée funèbre :

— Mes médecins prétendent que je suis mieux; je sens trop à l'excès de mes douleurs que je n'en puis revenir; mais ce n'est point de cela qu'il faut s'occuper : laissez-moi jouir du plaisir de vous voir et donnez-moi des nouvelles de l'Opéra...

Puis il causa des succès du jour et surtout du triomphe de Mademoiselle Dozon dans « l'Iphigénie en Tauride » de Piccini.

La veille un de ses amis étant venu lui offrir un billet de loge pour cette pièce :

— Mon cher ami, avait-il dit, on va me porter à l'église : je ne puis aller à l'Opéra.

COMTE DU BON VIEUX TEMPS.

« On dit qu'Amalon, comte de Champagne, fit enlever (590) une jeune personne, noble, belle, vertueuse, et qu'il entreprit de lui faire violence. La nouvelle Judith, voyant que ses prières et ses larmes sont inutiles, prend l'épée du comte et lui en donne un coup mortel. Il appelle ses gens et meurt entre leurs bras, en disant :

— Ne faites point de mal à cette fille courageuse. C'est moi qui ai péché en voulant lui ravir l'honneur ¹. »

JEAN CONAXA.

Jean Conaxa, riche bourgeois d'Anvers, avait marié ses deux filles à deux des seigneurs les plus opulents de cette ville. Ceux-ci, malgré la dot considérable portée aux contrats et qu'ils avaient reçue, convoitaient le reste de la fortune du beau-père. Ils s'entendirent avec leurs femmes pour l'amener à un abandon complet de ses biens. Circonvenu de belles paroles, de caresses de toute sorte, le bonhomme consentit à cette cession. — Quelques jours après, les prévenances qu'on avait eues pour lui commencèrent à diminuer : il ne devint bientôt plus qu'un importun, à charge à ses enfants.

Conaxa se promet de leur donner une leçon éclatante. Il alla trouver un banquier de ses amis :

— Faites-moi le plaisir, mon cher, dit-il, de me prêter quinze cents écus, pour trois heures seulement. Vous me les enverrez demain matin ; et, pendant que je serai à dîner avec ma famille, un de vos commis viendra de votre part me demander l'argent en question et insistera pour que je le lui remette.

¹ « Anecdotes françaises. »

L'arrangement conclu, Conaxa invita ses gendres à dîner pour le lendemain. — Ils vinrent, non sans répugnance, eux et leurs femmes : à quoi bon se déranger pour un homme dont on n'attend plus rien ?

Au milieu du repas, on entend frapper à la porte de la maison. Un domestique va ouvrir, puis rentrant dans la salle :

— C'est pour les mille écus, dit-il à son maître, que vous avez promis de prêter à M., banquier.

— Je suis en compagnie et n'ai pas le temps de m'occuper d'affaires, répond Conaxa : qu'on repasse plus tard.

L'envoyé insiste, alléguant que le banquier a un besoin pressant de cette somme. — Conaxa gague en grommelant son cabinet qui est tout proche : il compte les écus avec fracas, puis revient prendre sa place à table.

Quelle transformation dans la physionomie des convives ! Tout à l'heure empreinte d'une réserve glaciale, elle est maintenant épanouie et souriante. Le vieillard n'a pas l'air de remarquer ce changement subit. Ses gendres, qui croient qu'il a caché des trésors, l'accablent de protestations de tendresse qu'il reçoit sans sourciller.

Pendant les quelques années qu'il eut encore à vivre, Conaxa se vit l'objet des soins les plus empressés.

Étant tombé malade, il donna à entendre à ses gendres accourus auprès de son lit, que celui qui se signifierait le plus par ses attentions serait le mieux partagé dans son testament. C'était à qui passerait le plus de nuits à son chevet.

Enfin on le pria de déclarer sa dernière volonté. Il répondit que c'était déjà chose faite, et ordonna d'apporter son coffre-fort à trois serrures, qui était dans son cabinet et qui parut d'un poids énorme.

Conaxa fit ensuite appeler le prieur des Jacobins d'Anvers, et, l'instituant son exécuteur testamentaire, lui remit une des clefs du coffre-fort ; les deux gendres en reçurent aussi chacun une. Le testament ne devait être ouvert que quarante jours après les obsèques.

— Mes enfants, leur dit Conaxa, je désire, pour le salut de mon âme, faire quelques bonnes œuvres avant ma mort. C'est pourquoi je vous prie de payer une fois et présentement cent livres à chacune des églises d'Anvers et deux cents livres à l'église des Jacobins, où je serai enterré. Faites en sorte que mes funérailles soient honorables et répondent à votre rang et au mien : je vous assure que vous n'y perdrez rien.

Les gendres promirent de remplir exactement les volontés du mourant. Ils acquittèrent, sur l'heure, par moitié, les legs faits aux églises, et, les larmes aux yeux, demandèrent à Conaxa sa bénédiction. Celui-ci se prêta de bonne grâce à cette comédie.

On lui fit de magnifiques obsèques, comme à un homme qui laisse des millions. Puis on attendit, avec une impatience fiévreuse, le moment fixé pour l'ouverture du coffre-fort.

Les quarante jours écoulés, le prieur des Jacobins fut invité à se rendre au domicile du testateur, et les trois clefs furent introduites dans les trois serrures. Mais quel ne fut pas le désappointement des deux gendres ! Le coffre n'était rempli que de vieilles ferrailles, sur lesquelles se prélassait un gourdin en forme de massue, autour duquel serpentait un papier contenant ces mots :

Moi, Jean Conaxa, je lègue ce bâton pour qu'on en frappe celui qui sacrifiera ses propres intérêts à ceux d'autrui. »

— Cette histoire, a écrit le P. Garasse, suffirait pour donner sujet à une très-belle comédie.

Un jésuite de Rennes en fit, en 1710, une pièce qu'il intitula « Conaxa ou les deux gendres dupés ». — On la remit au théâtre en 1812, pour ruiner le succès des « Deux gendres » de M. Etienne qui était accusé de plagiat, mais elle ne put fournir qu'une seule représentation.

CONFIANCE.

Un vieux libertin du nom de Bourleroy, étant à l'extrémité, madame de Nogent-Bautru, dont le mari portait intérêt au moribond, lui dépêcha un prêtre.

— Voici, dit-on à Bourleroy, un confesseur que madame de Nogent vous envoie.

— Ah ! la bonne dame, s'écria-t-il, tout est bien venu de sa part. Si elle m'envoyait le turban, je le prendrais.

COUP NUL.

Mademoiselle X. eut un jour un chagrin d'amour, dont M. Z. était l'objet. Elle se tira un coup de pistolet à la

place où elle croyait trouver son cœur. L'arme partie, elle n'était pas morte. Mademoiselle X. fut étonnée de se trouver encore en vie. Le coup avait porté sur sa montre qui était dans sa ceinture.

— Sacristi ! dit-elle ; une montre de deux cent cinquante francs !

M. B. entra au même moment. Il apprit l'accident dont la montre était la victime, conduisit mademoiselle X. chez un horloger en renom, remplaça le bijou endommagé et partit pour Bade, le lendemain, avec mademoiselle X. Il n'y avait eu de tué dans tout ceci que l'amour pour M. Z.

COURT DIALOGUE.

Un homme sans foi ni loi était à l'agonie ; un prêtre s'approcha de son lit en disant :

— Je viens vous exhorter à mourir.

— Et moi, répondit l'autre, je vous exhorte à me laisser mourir.

CRÉBILLON.

L'auteur de « Rhadamiste » vivait au milieu d'une véritable ménagerie. Il ne possédait pas moins de dix chats et de vingt-deux chiens.

Le curé de Saint-Paul, son confesseur « in extremis », lui demandant le sacrifice de tout ce bétail, comme preuve d'une conversion sincère :

— J'y consens, monsieur l'abbé, dit naïvement Crébillon, mais faites-m'en donc un mérite devant Dieu.

THOMAS CREECH.

« Creech, le commentateur de Lucrèce, raconte Voltaire dans son « Dictionnaire philosophique », mit sur son manuscrit : — « N. B. qu'il faudra que je me pendre quand j'aurai fini mon commentaire. » Il se tint parole pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire d'Ovide, il aurait vécu plus longtemps »

CRÉQUY.

Le maréchal de Créquy, qui était d'une bravoure hors ligne, abusait de cette expression : « Donner tête baissée dans telle ou telle chose ». Il dit au capucin qui, au moment de la mort, lui parlait de l'éternité :

— Oh! mon père, je suis résolu d'y donner tête baissée.

CRÉQUY-CANAPLE.

« Rien de plus vrai que tout ce qu'on vous a raconté de Créquy-Canaple on « à la longue barbe. » C'était un original, mais un homme de génie dans son genre. Il avait fait défense par huissier à son curé de lui donner les prières nominales à sa mort; il lui dit qu'il voulait être enterré dans son jardin. Le curé en référa à l'évêque. Ce prélat répondit : que, puisque M. de Créquy s'était mis hors de l'église, il fallait l'y laisser. La famille a trouvé cela très-mauvais; elle voulait intenter un procès à l'évêque, d'autant que le défunt n'avait point enseigné sa volonté par écrit ¹. »

Enfin on exhuma le corps et on lui donna les prières voulues.

CROMWELL.

La veille de sa mort, le protecteur assurait hautement

¹ Extrait d'une lettre d'Amiens du 25 avril 1783; « Mémoires secrets », t. XXIX, p. 4.

qu'il se relèverait et que Dieu le lui avait révélé. Confessant sa feurberie à des partisans dont le dévouement lui était connu :

— Si je guéris, dit-il, me voilà prophète ; si je meurs, que m'importe qu'on me croie un fourbe ?

QUIT A POINT.

Un hôtelier anglais, qui avait perdu une somme considérable dans une faillite, se pendit à la crémaillère de sa cheminée, où il venait d'allumer un grand feu. — On ne s'en aperçut que quand il était convenablement rôti.

CUJAS.

Il demanda en mourant que l'on vendit sa bibliothèque en détail, de peur que, si elle tombait au pouvoir d'un seul, on ne se servit de ses notes pour en faire de méchants livres.

Les désirs du testateur furent, non pas remplis, mais outrepassés : des libraires de Lyon, qui avaient acheté ses manuscrits, les employèrent à couvrir des rudiments.

DANSEUSE QUI S'ÉTEINT ET BOUGIE QUI BRÛLE TROP.

Une danseuse, qui avait gagné de bonnes rentes à montrer aux quinquets, le soir, de maigres choses, et qui était d'une avarice sordide, succombait à une maladie de poitrine. Elle savait que les médecins l'avaient condamnée et n'en continuait pas moins à surveiller la conduite de sa maison.

Remarquant le jour qui commençait à paraître :

— Joseph, dit-elle, éteignez donc cette bougie ; voilà comme on me ruine !

DANTON.

Au pied de l'échafaud, le souvenir de sa femme arracha quelques larmes à l'énergique tribun, mais il reprit bientôt courage en disant :

— Allons, Danton, point de faiblesse !

Au moment de recevoir le coup fatal, il dit au bourreau :

— Tu montreras ma tête au peuple : elle en vaut la peine.

DÉBITEUR QUI PAIE DE SA PERSONNE.

Vaugelas disait ingénument :

— Il n'y a point de salut hors de l'histoire romaine.
C'était le seul préjugé qu'il eût.

L'auteur des « Remarques sur la Grammaire » menait sans doute une vie peu correcte, car, avec de bonnes pensions, il avait des dettes par-dessus la tête. Le pauvre homme n'osait plus sortir que de nuit : aussi ne l'appelaient-on que « le Hibou. » Cette situation le préoccupait fort, comme le prouve son testament. — Après avoir disposé de sa garde-robe pour acquitter ses dettes, Vaugelas ajoute avec une bonhomie parfaite :

« Mais comme il pourrait se trouver quelques créanciers qui ne seraient pas payés, quand même on aura réparti le tout, dans ce cas ma dernière volonté est qu'on vende mon corps aux chirurgiens le plus avantageusement qu'il sera possible et que le produit en soit appliqué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à la société; de sorte que, si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort. »

UN DERNIER EXPLOIT.

Un voleur anglais, allant au supplice, fait arrêter la charrette devant la maison d'un cabaretier et l'appelant

— N'avez-vous pas perdu, lui dit-il, une aiguière d'argent ?

— Oh ! oui, répondit le cabaretier ; il n'y a pas assez longtemps que cela m'est arrivé pour que je l'aie oublié

— Eh bien ! faites-moi boire un coup et je vous promets de vous en donner des nouvelles.

On lui verse plusieurs rasades et sa soif étant apaisée :

— C'est moi, dit-il, qui vous ai pris votre aiguière. Soyez tranquille, je vous la rapporterai à mon retour.

LE DERNIER VŒU D'UN LIEUTENANT.

Un jeune lieutenant du 14^e léger, M. Victor François, se tira un coup de pistolet au cœur, à Verdun. On trouva, sur sa table de nuit, un volume de Rousseau ouvert à la page où le philosophe traite la question du suicide ; plus une lettre adressée au chef de musique de son régiment, dans laquelle il le pria de jouer un certain air le jour de

son enterrement, en passant sous les fenêtres d'une certaine dame de la ville. C'était un air fort gai. « J'espère, disait l'auteur de la lettre, que quelqu'un pleurera en l'écoutant. »

DÉSAUGIERS.

Le joyeux chansonnier, atteint de la maladie à laquelle il a succombé, disait à son camarade Brazier, avec la bonne humeur qui lui était habituelle.

— Comment se fait-il qu'on me jette la « pierre » à moi qui n'ai jamais fait de mal à personne ?

Il chanssonna son mal pendant l'opération de la lithotritie. Le lendemain il écrivait à un ami :

« Je suis à la fin de ma « carrière ».

Il disait vrai, mais il se faisait illusion. Des symptômes graves s'étant manifestés, il fallut recourir à l'opération de la taille. Désaugiers s'y résigna avec courage et, prêt à se livrer aux chirurgiens, des mains de qui il ne devait pas sortir vivant, il fit pour lui-même cette épitaphe facétieuse :

Ci-git, hélas ! sous cette pierre,
Un bon vivant mort de la pierre ;
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

DES YVETAUX.

L'ancien précepteur de Louis XIII, que l'on appelait « le dernier des hommes », parce qu'il s'était retiré à l'extrémité de la rue des Marais, dans une maison qui terminait le faubourg Saint-Germain, du côté des Petits-Augustins, menait dans ce réduit une vie toute pastorale. En compagnie de madame Dupuis, une agréable joueuse de luth, Des Yvetaux conduisait le long de son jardin des troupeaux imaginaires. Ils portaient l'un et l'autre une houlette garnie de rubans couleur de feu, et allaient chantant des airs rustiques.

Quand le bonhomme sentit qu'il fallait se séparer de sa bergère, il se fit jouer une sarabande, afin que son âme, dit Saint-Évremond, passât plus doucement, « allegra-mento ».

DEUX IVROGNES.

Rabaud, qui tenait un petit commerce assez productif, se trouva pris un jour, après boire, d'un profond et subit dégoût de la vie.

— La vie, vois-tu, dit-il à son ami Granger qui buvait avec lui, la vie, c'est pas ça... la vie, c'est des bêtises... On n'a pas plutôt bu quatre ou cinq bouteilles de vin qu'on n'a plus soif, et qu'il faut aller se coucher... c'est embêtant... Si tu veux, nous nous jeterons à l'eau.

— Ça va, répondit Granger que les raisonnements de son commensal avaient gagné, mais auparavant il faut mettre ordre à nos affaires.

— Moi, j'ai pas d'affaires... Seulement, comme je suis sans parents, et que je n'ai pas envie que le gouvernement hérite de ce que je possède, je vas vendre mes meubles... Nous ferons une noce soignée, une atroce ripaille pour la dernière fois, et puis bonsoir la compagnie, plus de Rabaud !

— Plus de Granger ! riposte l'autre.

Et nos deux ivrognes sortent en trébuchant pour se rendre au domicile de Rabaud.

Rabaud fait venir un marchand de meubles, et lui cède tout ce qui garnit sa chambre pour le prix que celui-ci veut en donner. Le marché conclu, Rabaud et Granger se livrent à des libations sans fin, tant et si bien, qu'au bout de trois jours le prix des meubles était complètement absorbé.

Alors ils remirent sur le tapis la grande question de la noyade.

— Es-tu prêt ? demande Rabaud.

— Tout prêt, répond Granger ; seulement j'y mets une condition.

— Une condition !... Est-ce qu'il est besoin de faire des conditions quand on va mourir ?

— Je veux en mettre une, moi : c'est que nous allons nous attacher.

— Nous attacher!... jamais!... j'ai jamais voulu d'attache... A preuve que j'ai toujours refusé de me marier.

— Tant pis, je ne veux pas sans ça.

— Et à cause?

— Ecoute donc, tu sais nager, toi, et quand t'auras tâté de l'eau, avec ça que tu ne l'aimes guère, tu n'as qu'à avoir des remords d'estomac et à me planter là!... Moi qui nage comme l'oiseau de Saint-Luc, je serais obligé de me noyer tout seul... Merci! Pas de ça... Attachons-nous!

— Je ne veux pas!

— T'es-t-un poltron!

— Et toi un mulet.

Et de mots en mots, d'injures en injures, nos deux ivrognes finissent par se distribuer des coups de poing. Par malheur, ils se trouvaient près d'une fenêtre toute grande ouverte; après s'être bel et bien gourmés, ils s'étreignent et s'entraînent l'un l'autre dans le vide.

Ils n'étaient tombés que d'un premier étage, mais leur tête avait porté sur le pavé... Rabaud en était venu à ses fins.

DEUX LARRONS.

« Un grqs bourgeois de Paris, homme né plaisant, le fut toute sa vie; il ne put même, à l'heure de sa mort,

s'empêcher de plaisanter. Il y avait dans sa chambre deux procureurs de ses amis. Il les appela et leur dit :

— Placez-vous, de grâce, l'un à ma droite et l'autre à ma gauche, afin que je meure comme le Sauveur entre deux larrons¹. »

DEUX NOVICES.

Un bourreau conduisait au gibet un pauvre diable.

— Ecoutez, lui dit-il, je ferai de mon mieux ; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu.

— Ma foi, répond le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus ; mais, que voulez-vous ? nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.

DIOGÈNE.

Le voyant proche de sa fin, ses disciples lui demandèrent ce qu'il faudrait faire de son corps après sa mort.

¹ LUCAS, « Mélange amusant. »

- Vous le laisserez dans les champs, répondit-il.
- Comment le laisser ainsi exposé aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie ?
- Eh bien ! vous n'avez qu'à mettre mon bâton à côté de moi, afin que je les chasse.
- Le pourrez-vous, ne sentant plus rien ?
- Que m'importe donc qu'on me jette à la voirie quand je serai insensible tout ?

DIVAGATIONS.

M. de C..., âgé de trente ans, jouissait d'une fortune considérable et s'occupait de littérature. Un jour on le trouva mort, et l'on aperçut à côté de lui l'écrit incohérent et inachevé que voici :

« Fantaisies d'un mourant.

« Je vais mourir !... mourir en écrivant... Il est minuit ! heure fatale ! disent les faiseurs de romans... Je viens d'allumer l'instrument de ma mort... j'entends pétiller le charbon, je ne cesserai d'écrire que lorsque les ombres de la mort viendront voiler ma vue... C'est sain d'esprit que j'accomplis mon suicide, sans causes, parce que cela me plaît... Je sens mes idées qui parcourent la plaine de l'imagination, je les laisse courir... Hier, je me promenais sur le boulevard, fumant, je crois, un cigare...

Je voyais circuler la foule des passants sans arrêter mon regard plus sur un individu que sur un autre. Je devais paraître très-absorbé à tous ceux que le hasard ou l'oisiveté faisaient me rencontrer, et pourtant aucune idée, aucun sentiment n'étaient en moi, me préoccupant l'esprit. Il m'arrive souvent de ces absences totales du moi, et ce ne sont pas, je l'assure, les moments les moins heureux... Je fus tout à coup arrêté dans ma marche indifférente par un ami d'enfance qui me raconta qu'un grand malheur lui était arrivé ; il commençait son récit, lorsque le doux murmure d'un clair ruisseau qui coulait à nos pieds vint me porter insensiblement à la rêverie. Je m'assis au pied d'une touffe d'arbres dont le feuillage épais me garantissait de l'ardeur du soleil, et, dans ma course rapide sur le vigoureux alezan dont m'avait enrichi ma bien-aimée, je volai jusqu'au camp des Arabes, pensant y semer l'épouvante et la mort ; j'y fus bien reçu, et, chose surprenante, cela ne me surprit pas du tout. Je sautai légèrement — je sens une insupportable odeur de charbon — je sautai, dis-je, comme un jeune faon, pour prendre part au repas... J'eus toute la peine du monde à faire entendre à mon voisin de gauche, qui était un ancien épicier retiré, qu'ayant payé ma place au bureau, j'avais autant de droit que lui d'exprimer mon opinion...

— Je respire difficilement... je m'accoutume à l'odeur du charbon... — La querelle s'échauffa avec l'épicier et nous en vinmes au point que je me vis forcé d'ouvrir mon parapluie pour garantir le chapeau de ma femme, car l'eau tombait à torrents...

— Ma tête devient lourde ; j'éprouve quelques éblouissements...

— Enfin cette scène de carnage fut transformée en une course au champ-de-mars; je crus que je serais dans l'impossibilité...

— Je souffre... — Et puis l'eau était transparente et notre chétif esquif se trouvait hors d'état de résister, c'est pourquoi nous résolûmes d'aller dîner au Palais-Royal... Mes éblouissements augmentent... ma respiration est entrecoupée... j'y vois à peine pour écrire... (A cet endroit, les caractères, tracés par M. de C..., sont à peine lisibles.) Je crois que l'heure avance... mes... forces... »

Dans le courant du mois de septembre 1851, on trouva, près de Saint-Cloud, le cadavre d'un jeune homme dont les traits étaient d'une grande distinction, et dont les habits annonçaient l'aisance. A son cou était suspendue une petite bouteille en verre blanc, bouchée et cachetée, dans laquelle était renfermé un papier sur lequel on lut :

« Je meurs!... bien jeune il est vrai... Si l'on découvre mon cadavre on me plaindra peut-être... Je ne le veux pas... Un ange m'est apparu en rêve, qui m'a dit :

« Je suis le génie de la France... Dans tes veines coule du sang royal; mais, avant de venir occuper le pouvoir souverain que les partis se disputent en France, il faut que tu ailles voir l'éternel souverain de toutes choses...

Dieu !... Meurs !... Que les flots de la Seine engloutissent ton corps ! Ne crains rien, tu revivras lorsque sonnera l'heure de ton triomphe !... J'ai dit ! Et l'ange disparut. J'accomplis son souhait... mais je laisse cet écrit pour le cas où l'envoyé céleste m'aurait trompé... Je prie le procureur de la République d'exercer des poursuites contre lui...

« Le Roi Futur de France !... »

DORAT.

« Il a laissé pour héritage environ cent mille francs de dettes.

« Il était si dénué de ressources qu'il est mort sur une chaise longue, que lui avait envoyée madame de Beauharnais. Il paraît pourtant que ses derniers soupirs ont été pour mademoiselle Fannier. Il y allait encore tous les jours, c'est-à-dire qu'on le descendait en fauteuil, qu'on le mettait dans une chaise à porteurs et qu'on le montait chez cette actrice. Il a dit au curé de Saint-Sulpice, la première fois qu'on lui a annoncé ce pasteur, qu'il n'avait rien écrit contre la religion et qu'il en avait toujours respecté les ministres. Le curé lui a répondu qu'il le savait, qu'il avait ses œuvres dans sa bibliothèque et les lisait avec plaisir ; qu'il ne venait pas pour le convertir,

mais pour lui offrir des secours pécuniaires. Le poète les a refusés en lui témoignant toute sa reconnaissance, et c'est avec cette aménité de part et d'autre que les choses se sont traitées ¹. »

Voici l'épithaphe qu'on lui fit .

De nos papillons enchanteurs
Emule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

UN DRÔLE DE CORPS.

Un garde du bois de Vincennes découvre dans un fourré un cadavre, près duquel se trouvent une fiole qui parait avoir contenu un liquide vénéneux, — et un papier renfermant ce qui suit :

« Au moment de quitter la vie, je veux me réconcilier avec tous ceux que j'ai pu blesser volontairement ou involontairement. Je les prie donc de me pardonner comme je leur pardonne : au colonel Capone, dit Marengo, de m'avoir fait rôtir à la crapaudine, de m'avoir mis en bouteille pendant six mois les fers aux pieds et aux mains et de m'avoir forcé à chercher chez les Bédonins un refuge contre sa tyrannie.

« Je lègue mon corps à M. Boyer, chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu, et mon âme au Diable.

Fait et clos le 3 septembre 1850, à Paris. •

Polydor-Léon FRESSINET. »

LE CARDINAL DUBOIS.

Il s'agissait de lui donner le viatique.

— On ne donne pas, dit Dubois, l'extrême-onction à un cardinal comme au commun des fidèles. Qu'on aille à Paris s'enquérir de la manière d'administrer ce sacrement à un homme comme moi...

Pendant qu'on courait aux informations, Dubois rendit le dernier soupir.

Comme le diable a dû se frotter les mains !

DUCLOS.

Duclos avait la réputation d'être un bourru, mais c'était un bourru bienfaisant : son testament le démontre péremptoirement. Nous allons en citer quelques lignes, non pour prouver ce que nous avançons, mais parce qu'elles lui méritent une place dans cette galerie :

« Je donne et lègue trois mille livres aux pauvres de la paroisse de Saint-Sauveur de Dinan, lesquelles seront remises au recteur ; et j'excepte des pauvres les mendians valides, à qui je ne donne rien et à qui l'on ne doit que du travail.

« Je lègue douze cents livres à mon curé pour m'enterrer comme il voudra.

« ... Je donne à l'Académie mon buste du roi en bronze et je la prie de me donner pour successeur UN HOMME DE LETTRES...

« Si mes héritiers, ou légataires, ou aucun d'eux, contestaient en tout ou en partie les dispositions de mon présent testament, du jour que la contestation sera formée, je veux que de plein droit, toutes les dispositions faites en faveur des contestants soient nulles, les révoquant en ce cas expressément ; et je donne et lègue à l'hôpital de Paris, toujours en cas où il serait contrevenu à ma volonté, les mêmes droits qu'auraient eu celui, celle, ou ceux qui auraient contesté... »

MADAME DU DEFFANT.

La marquise du Deffant, qui n'aimait ni les philosophes ni les dévots, dit au curé de Saint-Roch qui venait l'assister, à ses derniers moments :

— Monsieur le curé, vous serez fort content de moi ; mais faites moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons.

UN DUEL A MORT.

« On a raconté devant moi, écrit Stendhal dans ses « Mémoires d'un touriste, » le singulier suicide d'une jeune protestante de Grenoble. Elle avait les plus beaux yeux du Dauphiné, mais passait pour être un peu légère ; c'est-à-dire que, dans ses jours de gaité, elle ne refusait pas à certains jeunes gens, de ses amis, de se promener avec eux devant la boutique de sa mère, ce qui passait pour un grand crime aux yeux des dévots du voisinage, très-disposés déjà à la haïr à cause de sa religion. Rien de plus innocent, comme la suite le prouve. Victorine avait un caractère vif et gai, connu dans tout le faubourg Très-Cloître ; elle se laissait facilement entraîner par la joie. Un jeune voisin, d'un caractère sombre, catholique de religion, et qui la blâmait d'abord avec emportement, devient éperdument amoureux d'elle ; d'abord la jeune personne se moqua de lui, puis elle l'aima. Les parents du jeune homme se sont refusés avec indignation à ce mariage avec une fille d'une gaité si suspecte, et d'ailleurs protestante. Les jeunes gens ont employé tous les moyens possibles pour les fléchir ; ensuite ils ont eu l'idée, maintenant si simple, de se tuer. La veille du jour qui devait être le dernier, le jeune homme apporte cent francs au chirurgien du faubourg, en lui disant ces propres paroles : « J'aurai un duel un de ces jours ; si je succombe,

« donnez-moi votre parole de faire l'autopsie » des cadavres. » Cela est essentiel à la paix de nos derniers moments. Vous êtes un homme de sens et vous me comprendrez dans trois jours. Rappelez-vous que je compte sur votre honneur, et que c'est « l'honneur » qui me fait parler. »

Le chirurgien, qui n'entendait rien à ce langage, le crut revenu à ses anciennes idées de mysticité.

Les pauvres jeunes gens ont loué une chambre, où on les a trouvés asphyxiés. La jeune fille avait dit la veille en pleurant : « Un jour on reconnaîtra que j'ai toujours été sage. » C'est sur quoi l'autopsie du cadavre n'a laissé aucun doute. On a trouvé sur elle une lettre touchante dont on montrait la copie ; en voici une phrase : « Je serai oubliée aussitôt qu'enterrée ; mais, avant cet oubli final d'une pauvre fille trop malheureuse, j'espère que l'on dira dans tout Très-Cloître : « Victorine fut parfaitement sage. »

DUELLISTE ENRAGÉ.

Un duelliste renommé mourait de maladie, dans son lit, comme le plus vulgaire des mortels.

Il interpelle son médecin :

— Je suis bien bas, lui dit-il ; répondez-moi franchement : pensez-vous que je puisse m'en tirer ?

Le médecin secoue la tête en signe de doute.

Alors le malade se dressant sur son séant :

— Une épée ! crie-t-il ; une épée !

— Calmez-vous ! fait le docteur effrayé.

Il connaît les antécédents du moribond et ne tient pas à être sa dernière victime.

— Une épée ! répète celui-ci.

— Mais enfin que voulez-vous en faire ?

— Docteur, un homme comme moi doit mourir les armes à la main !

LE COMTE DU LUDE.

Le comte du Lude prépara lui-même son linceul, en disant à ses laquais :

— Coquins, vous auriez le cœur de m'enterrer à cru.

DUMARSAIS.

Celui que d'Alembert appelait « le La Fontaine des philosophes », que Fontenelle proclamait « le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud », — et qui disait qu'il se faisait plus de tropes dans un jour de mar-

ché que dans une séance académique, — le grammairien-philosophe Dumarsais murmura en mourant :

— Hélas ! je m'en vais... ou je m'en vas (car je crois toujours que l'un ou l'autre se dit ou se disent) faire ce grand voyage de l'autre monde.

GUILLAUME DUPRAT.

Le fils du chancelier, celui-là même qui fit bâtir le collège des jésuites à Paris, portait la plus belle barbe qu'on eût jamais vue. Se présentant le jour de Pâques à la cathédrale pour officier, il trouva sur le seuil trois chanoines qui l'attendaient. Le doyen brandissait des ciseaux et un rasoir ; un autre tenait à la main les statuts du chapitre, où il était écrit que, pour entrer dans le chœur, il fallait avoir la barbe rase. Comme le doyen s'appropriait à faire œuvre de barbier, le prélat prit la fuite en s'écriant :

— Sauvez ma barbe, j'abandonne l'évêché.

Il se sauva, poursuivi par l'intraitable doyen, jusqu'à son château de Beauregard, où il mourut d'une fièvre produite par cette course précipitée. On lui consacra cette épitaphe :

De ce prélat tel fut le sort
Que sa barbe causa sa mort

LE DUC D'E.....

« M. le duc d'E..... étant au lit de la mort, son confesseur l'obligea de faire quelque satisfaction à son valet de chambre, ce qu'il eut bien de la peine à faire ;

— Je ne croyais pas, dit-il, que, pour mourir en bon chrétien, il fallût se réconcilier avec son valet de chambre ¹. »

ÉDOUARD 1^{er}.

« Le bon roi Edouard, raconte Froissard; trépassa en la cité de Warvich. Et quand il mourut, il fit appeler son aîné fils (Edouard II, qui lui succéda) par deyant ses barons : il lui fit jurer, sur les saints, qu'aussitôt qu'il serait trépassé, il le ferait bouillir en une chaudière, tant que la chair se départirait des os; et après ferait mettre la chair en terre, et garderait les os; et toutes les fois que les Ecossais se rebelleraient contre lui, il semonderait

1 • Menagiana » (1762), t. II, p. 163.

(haranguerait) ses gens, et porterait avec lui les os de son père; car il tenait fermement que tant qu'il aurait ses os avec lui, les Ecossais n'auraient point de victoire contre lui.

LE DOCTEUR ELLERBY.

Il était membre de la « Société des Amis » et se faisait remarquer par son humeur fantasque. Son testament (1827) contient la clause que voici :

« Je lègue mon cœur à M. W..., anatomiste, mes poumons à M. R..., et ma cervelle à M. F..., afin qu'ils les conservent en les préservant de la corruption, et je déclare que, faite par ces derniers légataires d'exécuter fidèlement mes dernières volontés à cet égard, je viendrai, s'il est possible, les tourmenter jusqu'à ce qu'ils s'y soient conformés. »

ÉLOQUENCE DE JOLI-CŒUR.

L'abbé de Voisenon écrivait des Pyrénées à madame Favart, le 30 juin 1761 :

« ... Il y a un grenadier à Barèges qui est tombé tout

d'un coup à l'agonie. Le curé a voulu l'exhorter ; mais il n'a pu se faire entendre du mourant. Le tambour du régiment s'est vanté de réussir mieux.

« — Parle donc, mon ami Sans-Quartier ! s'est-il écrié. Reconnaiss-tu bien Joli-Cœur ? Serre-moi la main comme tu m'entends... Messieurs, il me serre la main.

« — Dites-lui donc deux mots d'édification, a reparti le curé.

« — Mon ami Sans-Quartier, recommande ton âme à Dieu et f... toi du reste. Avez vous quelque chose de mieux à lui dire, monsieur le curé ? »

ÉLOQUENCE ENTRAÎNANTE.

« Une grande dame avait une femme de chambre, jeune et jolie, qui se mourait de la poitrine et qu'elle aimait beaucoup. La pauvre petite malade ne voulut absolument pas recevoir les sacrements, et sa maîtresse montra la plus grande répugnance à l'y forcer. Une autre de ses femmes se chargea de la négociation et promit d'y réussir. Elle entra, en effet, dans la chambre de sa camarade et lui dit :

— Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce donc ? Comment donc ? Pourquoi donc ? Fi donc ! Eh bien donc ! Allons donc !

La malade n'eut point de réponse à de si bonnes raisons et prit le parti de se faire administrer ¹. »

1 « Correspondance de Grimm, »

ENFANT PRODIGE.

Un jeune homme, qui avait dévoré en peu de temps une fortune considérable, tomba gravement malade et fut saigné. Le médecin trouva le sang un peu vert.

— Cela ne m'étonne pas, murmura le patient, car j'ai mangé tout mon bien en herbe.

UN ENNEMI DES QUARANTE.

« Dans la commune de Courbevoie vivait un perruquier du nom de Mollard, qui s'occupait beaucoup de littérature, et surtout de sténographie. Il avait en haine les membres de l'Académie, qui, selon lui, ne connaissaient pas les richesses et les beautés de la langue française. Les discours prononcés dans cette docte assemblée excitaient quelquefois son courroux et provoquaient dans son esprit une grande exaltation. Lorsque, dans les cafés ou les cabarets de la banlieue, la discussion roulait sur la politique, on était sûr d'entendre le perruquier Mollard lancer quelque bon mot satirique à l'adresse de messieurs les Quarante, et détourner par de piquantes

plaisanteries les discoureurs de leur sujet primitif, pour fixer leur attention sur la marche scientifique des membres de l'Institut qu'il soutenait être entrés dans une voie rétrograde et non progressive, ainsi que notre situation sociale lui semblait le réclamer.

« Un jour de la semaine dernière, les oisifs de Courbevoie, qui fréquentaient la boutique du père Mollard, et qui aimaient à dissenter avec lui sur les affaires du temps, ou qui désiraient obtenir quelques renseignements sur l'état de la lutte entre « les classiques » et « les romantiques », furent fort désappointés lorsqu'ils trouvèrent sa boutique fermée; elle l'était même pour les « pratiques » qui venaient réclamer les secours de son ministère. A trois heures de la même journée, tout étant dans le même état, le bruit se répandit bientôt dans la commune que le père Mollard avait disparu; l'autorité municipale, informée par la clameur publique de cet événement, se transporta dans la rue des Bezons, fit ouvrir le domicile du perruquier, et, en présence de nombreux habitants, elle trouva couché sur son lit, entre deux brasiers de charbon, le père Mollard qui était au moment de rendre le dernier soupir, en balbutiant quelques mots contre l'Académie. Chacun s'empressa de lui prodiguer les secours que sa situation nécessitait, et peu après on le transporta à l'hospice Beaujon, où il expira le lendemain.

« Si ce n'étaient ses dernières paroles et quelques fragments de papiers trouvés dans son domicile, les causes de sa mort seraient inconnues; mais, sur un papier tout couvert de notes, et placé sur le devant de son lit, on pouvait lire ces mots :

« Adieu, père Henin! adieu, monsieur et madame D...

« Adieu, mes amis en politique et en littérature... Adieu,
« tout le monde de mon voisinage...

« MOLLARD. »

« Sur ce papier, on voyait quelques phrases tracées en caractères sténographiques. Plus bas, ces mots souvent répétés : « Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus » ; à côté : « Terna solvet », qu'il avait ainsi traduit entre deux parenthèses (gare à la troisième).

« Sur le revers du papier, Mollard avait écrit au crayon trois épigrammes que nous rapportons textuellement, d'après une copie qui nous a été transmise par une personne présente à la translation de Mollard de son domicile à l'hôpital :

Première épigramme.

Il fallait compléter les Quarante Immortels;
Leur président leur dit cette courte harangue :
« Prêtres de l'ignorance, appuis de ses autels,
Proclamez Casimir; il ne sait point la langue. »

Deuxième épigramme.

Ah ! le bon temps, ami, que le temps de Piron.
Où les Quarante avaient de l'esprit comme quatre.
— Eh, quoi ! de ce calcul faudrait-il donc rabattre ?
— Je ne dis pas cela. — Mais eucor ? — C'était bon
Au bon temps de Piron.

Troisième épigramme.

Lavigne, à l'Institut, a gagné son procès
Contre une cabale ennemie.

— Lavigne, à l'avenir, parlera donc français ?
Non. Il est de l'Académie.

« Nous devons dire que M. Carré, docteur en médecine à Puteaux, a épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour rappeler ce malheureux à la vie. Mais les ressources de la médecine n'ont pu sauver le pauvre père Mollard qui est mort avec le chagrin de ne ne pas croire que l'Institut de France parlât correctement la langue française ¹. »

L'ENRAGÉ.

L'orateur Labienus, que, pour son esprit mordant, on appelait, par une légère altération, « Rabiennus » (l'enragé), eut l'honneur d'étrenner la loi qui condamnait aux flammes les « mauvais » livres. Il s'en montra très-contrit et, ne voulant pas survivre à ses œuvres, se rendit aux tombeaux de ses ancêtres et s'enterra lui-même.

UN ENTHOUSIASTE.

Un gentilhomme napolitain, qui, quatorze fois, l'épée à la

¹ « Gazette des Tribunaux » du 5 août 1834.

main, avait soutenu que le Dante était supérieur à l'Arioste, dit en mourant :

— Je n'ai pourtant lu ni l'un ni l'autre.

ESTOMAC QUI SE RÉVOLTE.

Un pauvre minime, qui avait une profonde aversion pour l'huile et qui avait dû se résigner à manger tout à l'huile comme les autres moines, était prêt à rendre l'âme. On allait lui administrer l'extrême-onction et l'on parlait des saintes huiles :

— Ah ! s'écria-t-il, toujours de l'huile !

Et il mourut.

UN ÉTUDIANT.

Deux jeunes gens, qui avaient l'apparence d'étudiants, étaient entrés, à Montmartre, dans un tir au pistolet. Ils avaient demandé trente balles, et, tirant chacun à leur tour, ils en avaient déjà employé vingt-huit, lorsque celui auquel c'était le tour de tirer l'avant-dernière, armant son pistolet, dit en faisant mine d'ajuster la poupée :

— Allons ! au dernier les bons !

En même temps il s'appliqua le bout du canon sous le menton et lâcha la détente.

UNE ÉTUDIANTE.

Une vierge folle du Quartier-Latin avait disparu de la scène. Las de la chercher vainement dans les bosquets de la Closerie-des-Lilas dont elle était une des célébrités, on la chercha chez elle : la pauvre fille était étendue sans vie sur le carreau. On remarqua, sur une commode, dans un verre, le reste d'une liqueur rougeâtre et un écrit, en gros caractères, portant ces mots : « Je me suit am-poi-zoné vol hontairement » ; puis une lettre qu'elle adressait à son infidèle et dont voici le contenu : « An par ten, ingra tu mazoubliée, le prain-ci palle ta belle la donc, je l'ait bus, je meurre. Je concoit que tu soit du ô Parage, tu ne peuve pas épouzé une grisette, jé pu féblire dent le pacé, mai j'étais sage pource toi et je lauréz été toujours. Tu serat ma dernière pansé. »

EUDAMIDAS.

« Eudamidas de Corinthe, dit Lucien dans son « Toxaris », avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de

Sycione. Il était pauvre, mais ses amis étaient à leur aise. En mourant, il fit un testament qui paraîtrait ridicule aux yeux de bien des gens, mais qu'admireront toujours ceux qui connaissent à fond le prix de l'amitié. Cette pièce était conçue en ces termes :

« Je lègue, à Arétée, ma mère à nourrir et le prie d'avoir soin de sa vieillesse. Je lègue, à Charixène, ma fille à marier et à doter le mieux qu'il pourra. Si l'un des deux vient à mourir, que l'autre prenne la part du défunt. »

« Lorsqu'on fit lecture de cet acte sur la place publique (comme c'était la coutume), tous ceux qui connaissaient la pauvreté d'Eudamidas, ignorant l'amitié qui le liait avec ses deux légataires, tournèrent ce testament en plaisanterie, et il n'y eut personne qui ne s'en allât en riant et en disant :

« — Quelle bonne fortune que de tels legs pour Arétée et Charixène!... Voilà un mort qui a eu l'esprit d'hériter de deux vivants.

« Mais ces honnêtes légataires accoururent pour demander la délivrance de leurs legs.

« Charixène ne survécut que cinq jours à Eudamidas ; et Arétée, conformément à la dernière clause du testament, prit la part léguée à Charixène. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et, quelque temps après, il maria la fille de son ami. De cinq talents (vingt-sept mille francs) qu'il possédait, il lui en donna deux (dix mille huit cents francs), deux autres à sa propre fille, et voulut que leur mariage fût célébré le même jour. »

Un tableau de Poussin représente Eudamidas dictant à un scribe ses dernières volontés.

EXCÈS DE PROPRIÉTÉ.

Une femme, apercevant à un étal de boucher un bœuf éventré qu'on vidait, éprouva un dégoût si profond qu'elle faillit tomber en syncope. Comme on la questionnait sur la crise à laquelle elle était en proie :

— Est-ce que nous avons autant de vilénies dans le corps ? dit-elle.

La réponse qu'on lui fit la décida à se laisser mourir de faim.

UNE EXÉCUTION.

X..., employé supérieur d'une administration, et qui était d'un naturel ardent et porté au plaisir, s'était laissé aller, pour satisfaire ses passions, à commettre de nombreux détournements. On fut longtemps avant de s'apercevoir de ses infidélités, qu'il avait eu l'adresse de dissimuler ; et, comme il appartenait à une famille aisée, qui promit de désintéresser l'administration, on se contenta de le congédier.

A partir de ce moment, X... fut consigné à la porte de tous les membres de sa famille. Cette répulsion générale lui causa un tel chagrin qu'il résolut de s'ôter la vie.

Un soir, il réunit dans un repas tous ceux de ses amis qui ignoraient ce qui s'était passé, et se montra d'une gaité folle.

A la fin du dessert, il se fit apporter un petit flacon contenant un liquide incolore. Voyant la curiosité se peindre sur le visage de ses convives :

— Permettez-moi, leur dit-il, de me réserver à moi seul cette liqueur. Ce n'est ni l'élixir de longue vie de Paracelse, ni l'or fluide de Van Helmont; c'est une goutte de l'eau du Léthé, qui possède une merveilleuse puissance : vous allez en juger.

En même temps, il déboucha le flacon, le porta à ses lèvres et tomba foudroyé.

L'EXPÉRIENCE DE LA FIN.

Un maréchal-des-logis du 2^e régiment d'artillerie se débarrassa d'une existence ennuyeuse en allumant et en soufflant avec la bouche le charbon d'un réchaud.

« Je ne prétends pas, écrit-il, montrer plus de courage ou de lâcheté, je veux seulement employer le peu d'instants qui me restent à décrire les sensations qu'on éprouve en s'asphyxiant, et la durée des souffrances. Si cela peut être utile, au moins ma mort aura servi à quelque chose.

Si je reste court, ce ne sera pas pusillanimité de ma part, c'est que je serai dans l'impossibilité de continuer, ou que je préférerai accélérer la catastrophe.

« 7 heures 31 minutes du soir. — Le malheur me poursuit : je suis en retard de quatre heures trois quarts pour l'exécution de mon projet. Des importuns sont venus sonner, et j'ai été obligé de leur ouvrir, dans la crainte qu'ils ne s'aperçussent de quelque chose.

« 7 h. 45 m. — Tout est prêt, le pouls donne soixante à soixante-et-une pulsations par minute. J'allume une lampe et une chandelle pour voir laquelle des deux lumières s'éteindra la première. Je prie les savants d'être indulgents si je n'emploie pas les termes convenables. J'attends huit heures pour allumer le feu.

« 7 h. 55 m. — Le pouls bat quatre-vingt fois par minute.

« 7 h. 58 m. — Quatre-vingt-dix pulsations et souvent plus.

« 8 h. — Je mets le feu.

« 8 h. 3 m. — La braise s'éteignant, je suis obligé de la rallumer avec du papier. Léger mal de tête.

« 8 h. 9 m. — Le mal de tête augmente. La chambre est pleine de fumée ; elle me prend à la gorge. Picotement dans les yeux ; sentiment de resserrement à la gorge ; pouls, soixante-cinq pulsations.

« 8 h. 20 m. — La combustion est en pleine activité.

« 8 h. 22 m. — Je viens de respirer un peu d'alcali ; cela m'a fait plus de mal que de bien. Les yeux se remplissent de larmes.

« 8 h. 23 m. — Un picotement se fait sentir dans le nez ; je commence à souffrir.

« 8 h. 25 m. — Je bois un peu d'eau ; je ne puis pres-

que plus respirer; je me bouche le nez avec mon mouchoir.

« 8 h. 32 m. — Le nez bouché, je me sens mieux; le pouls bat soixante-trois fois.

« 8 h. 33 m. — Les deux lumières perdent de leur éclat; je renverse l'eau qui me faisait un grand plaisir à boire.

« 8 h. 35 m. — Le mal de tête augmente; un frémissement se fait sentir dans tous les membres.

« 8 h. 40 m. — La lumière de la chandelle s'affaiblit plus que celle de la lampe; un seul fourneau brûle bien, le poêle ne marche pas.

« 8 h. 42 m. — Mal de tête plus violent. La lumière de la lampe se soutient mieux; à la vérité, je la remonte de temps en temps; le poêle se rallume; j'ai envie de dormir.

« 8 h. 49 m. — En me bouchant les narines, les yeux se remplissent encore de larmes; la chandelle ne jette plus qu'une pâle clarté; les oreilles me tintent.

« 8 h. 51 m. — La chandelle est presque éteinte; la lampe va toujours; j'ai des nausées; je voudrais avoir de l'eau.

« 8 h. 53 m. — Je souffre dans tout le corps; je me bouche plus fortement le nez.

« 8 h. 54 m. — La chandelle est éteinte; la lampe continue d'aller.

« 8 h. 56 m. — Quatre-vingt-une pulsations; ma tête est très-lourde; je ne puis presque plus écrire; les fourneaux sont bien allumés.

« 8 h. 58 m. — Les forces m'abandonnent; si j'avais de l'eau, j'en prendrais; la lampe va toujours; le mal de tête augmente; l'oppression redouble.

« 9 h. — Je fais un dernier effort; j'ai pris de l'eau;

c'est fini, je ne vais pas droit ; je souffre horriblement ; la lampe va toujours.

« 9 h. 1 m. — Je vais un peu mieux ; je viens de boire ; la lampe faiblit ; le délire me prend.

« 9 h. 5 m. — Le... »

UN FARCEUR.

Il y a quelques années, on trouva dans la Seine le corps d'un homme qui, avant de se jeter à l'eau, avait eu la singulière précaution d'écrire cette lettre à sa famille :

« Chers parents, n'attribuez point ma mort à un suicide. Ce soir, en me promenant sur « les rivages fleuris » de la Seine, le pied m'a glissé, je suis tombé dans le fleuve, — et j'y resterai probablement jusqu'à ce que mort s'ensuive. — Ainsi donc, que le prêtre n'excipe point de ma fin tragique pour se refuser à l'ensevelissement de mon corps, suivant les coutumes religieuses. Je suis une victime de la fatalité, et rien autre chose.

« Adieu !

« Votre fils pour la vie,

« SIMON LETENDRE. »

MADAME FAVART.

Cette femme d'esprit collaborait non-seulement avec son mari, mais encore avec l'abbé de Voisenon. Il lui

sera beaucoup pardonné, car elle était d'une bienfaisance que rien ne pouvait refroidir. Lorsque des exemples d'ingratitude lui étaient signalés :

— On a beau faire, disait-elle, on ne m'ôtera pas la satisfaction que je sens à obliger.

Madame Favart employa sa dernière heure à composer son épitaphe et à la mettre en musique.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Accusé en 1789 d'avoir voulu égorger Lafayette, Necker et Bailly, et enlever Louis XVI pour le mettre à la tête d'une armée contre-révolutionnaire, le marquis fut, on s'en souvient, condamné à être pendu et exécuté le 19 février 1790. — Lorsque le greffier lui apporta dans la prison son arrêt de mort, il y jeta les yeux et dit froidement à l'homme de loi stupéfait :

— Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

PEINTE DIFFICILE. .

Un malade, qui ne voulait pas recevoir les sacrements, disait à son ami :

— Je vais faire semblant de ne pas mourir ¹.

¹ « CHAMFORT, » édition Hetzel, p. 38.

LE FLEGME ANGLAIS.

— Que fais-je tous les jours? se disait un Anglais. Je me lève le matin, je mange et je bois à midi; je me promène dans le cours de la journée; je mange et bois de nouveau; je me couche le soir et le lendemain c'est à recommencer la même chose. Je passe une partie de ma vie à m'habiller et l'autre à me déshabiller. N'est-ce pas divertissant? Allons, le rôle bête que je joue dans ce monde a assez duré... Bonsoir les voisins!

Et il s'endort pour ne plus se réveiller.

Un autre insulaire, Richard Smith, désespéré de sa fortune perdue et de sa santé compromise, prend, avec sa femme, la résolution d'en finir. Avant d'accomplir leur projet, ils écrivent à un de leurs amis :

« Nous croyons que Dieu nous pardonnera. Nous avons quitté la vie, parce que nous étions malheureux et sans ressources. Nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer, de crainte qu'il ne devienne aussi mal-

heureux que nous... Prenez bien soin de notre chat et de notre chien. »

FONTAN.

Ce journaliste, qui fut un des persécutés de la Restauration et de qui Harel disait qu'il avait « plus de prison que d'esprit », était tombé dans une léthargie très-persistante. A la fin, il rouvre les yeux, et, croisant ses regards avec ceux d'un ami qui guettait tous ses mouvements :

— Eh bien, quoi ? dit-il d'une voix caverneuse, je suis f...ichu !

Au moment où il rendait le dernier soupir, sa mère, une femme naïve, levant les mains vers le ciel au-dessus de sa tête, répéta les paroles que l'abbé Edgeworth n'a pas dites à Louis XVI sur l'échafaud, et qu'elle prenait pour une prière des morts :

— Fils de saint Louis, montez au ciel ¹ !

¹ Ce mot est de l'invention de Charles Hia, rédacteur du « *Républicain français* » et qui, pour ce bel exploit, fut menacé d'anoblissement par Charles X. — Il esquiva le coup, non par modestie, mais par crainte des moqueries que lui aurait valus la particule : « Charles d'Hia ».

FONTENELLE.

— Comment cela va-t-il? demandait-on à Fontenelle mourant.

— Cela ne va pas, répondit-il; cela s'en va.

Quatre ans auparavant, un Anglais l'avait abordé en disant :

— Il y a longtemps que je désire vous voir et causer.

— Je vous ai attendu assez longtemps, monsieur, répartit Fontenelle; ce n'eût pas été ma faute si vous ne m'eussiez pas vu. J'ai vécu jusqu'à quatre-vingt-seize ans pour vous en donner le plaisir, si plaisir il y a. Voyez ce qu'on fait pour vous : des espèces de miracles.

On disait de lui, à propos de son égoïsme :

« Lorsqu'il mourra, il s'embrassera bien tendrement, se serrera entre ses bras et se dira : « Adieu, mon ami, « je n'ai jamais aimé que toi; je suis désespéré de te « quitter. »

Madame de Tencin morte, il s'était contenté de dire :

— J'irai dîner chez madame Geoffrin.

Quand le convoi de Fontenelle passa, Piron, qui était son voisin, s'écria :

— Ma nièce, viens; viens voir une chose extraordinaire : voilà le bonhomme Fontenelle qui sort de chez lui, et ce n'est pas pour aller dîner en ville.

FORCE DE L'HABITUDE.

Un misérable usurier était sur le point d'aller rendre compte de ses méfaits au juge suprême. — Son confesseur lui présentant un crucifix d'argent :

— Monsieur, dit le mourant, je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus ¹.

Un voleur agonisait en prison. Sachant que le camarade qui dormait à côté de lui avait reçu la veille une pièce de vingt sous, il recueillit le peu de force qui lui restait et, se glissant près de lui, s'empara de cette menue monnaie, que les gardiens trouvèrent dans sa poche, à sa mort, survenue un quart-d'heure après.

¹ « Menagiane. »

LE VICOMTE FORTH.

Le fils unique du comte de Perth, dont le nom avait retenti, à la suite d'un procès en divorce intenté par la vicomtesse Forth, était venu résider, dans les derniers jours de juillet 1861, à Gloucester, et avait loué des appartements à l'hôtel de Spa, sous le nom du capitaine Drummond. Il était accompagné d'une jeune dame qui passait pour sa femme et qui se trouvait dans un état de grossesse avancé. Après un court séjour à l'hôtel de Spa, le soi-disant capitaine Drummond loua une maison dans laquelle il s'installa avec un domestique convenable.

Le 19 septembre, madame Drummond accoucha d'une fille ; mais des symptômes graves ne tardèrent pas à se manifester qui jetèrent le capitaine dans un état de désespoir indicible. Pendant trois semaines il veilla jour et nuit la jeune dame. Deux médecins se tinrent constamment au chevet de la malade ; mais leur science et leurs efforts furent sans succès : elle expira le 8 octobre, à cinq heures du matin.

Le jeune homme fut accablé de ce triste dénouement et ne tarda pas à donner tous les signes de l'aliénation mentale la plus caractérisée. Il but tout d'abord une demi-bouteille d'eau-de-vie, mit son appartement sens dessus dessous, — préparant ses malles pour s'éloigner au plus vite.

Les domestiques n'osaient l'approcher, mais, en présence de cette excitation, le surveillaient de leur mieux. La garde-malade le suivait de chambre en chambre. Elle le vit s'emparer d'une bouteille pleine de laudanum, et qui avait servi à la jeune femme. Avant qu'elle eût pu l'en empêcher, il porta le flacon à sa bouche, et, quand elle put le lui arracher, il en avait déjà absorbé la moitié. Le vicomte Forth prétendit que c'était du vin de Porto et qu'il ne fallait pas tant s'inquiéter, puis descendit dans le salon, comme s'il n'avait rien fait d'extraordinaire.

Le médecin fut appelé en toute hâte. Quand il arriva, il n'eut que le temps d'enlever au jeune homme un couteau qu'il se portait à la gorge. Presque immédiatement le vicomte Forth s'écria :

— Je me sens tout drôle !

Puis il tomba inanimé sur le parquet, pour ne plus se relever.

UN FOSSOYEUR D'HUMEUR DOUCE.

Philibert, dit « Marquis », fossoyeur d'un village des Basses-Alpes, vivait de son métier, quand il allait, et, dans la morte saison, c'est-à-dire quand on ne mourait pas, des petits offices qu'il savait rendre aux habitants, comme commissionnaire. Son caractère simple et paisible s'était plié facilement à l'empire tyrannique de la femme la plus hargneuse qui eût jamais été associée à la destinée

d'un homme. Il fallut sans doute une longue série d'infortunes conjugales pour exaspérer un mari aussi inoffensif...

Sa colère, silencieusement concentrée, déborda tout d'un coup, à propos d'une pièce de deux francs que sa femme vit briller dans ses mains au moment où il creusait une fosse. Poussée par son avidité, elle exige qu'il lui en donne la moitié; pour la première fois peut-être, Philibert résiste à sa femme; il s'obstine à garder l'argent destiné, disait-il, à solder une dette. Les deux époux s'accordent enfin et conviennent de partager le bénéfice d'une nouvelle fosse qu'ils vont creuser ensemble...

Le travail n'était pas terminé que Marquis, armé de sa pioche, frappe sa femme à coups redoublés et la fait rouler à ses pieds. Puis il sort du cimetière, donne à la première personne qu'il rencontre la pièce de deux francs, pour la remettre à un créancier qu'il désigne.

Une idée bizarre le fait rétrograder vers le clocher; il y monte, et rend à sa femme, à grand renfort de carillon, les honneurs funèbres les plus retentissants; on accourt, on s'informe du motif d'une sonnerie si extraordinaire.

— Ma femme est morte, dit-il, et Marquis va mourir.

Il se dispose ensuite à se précipiter; mais, se rappelant qu'il n'a pas sonné pour son propre compte, il se remet de plus belle à la cloche, puis saute dans le cimetière attenant au clocher.

C'est alors que le cadavre de sa femme, gisant dans la fosse à côté de la pioche ensanglantée, explique aux voisins accourus au secours du fossoyeur, son veuvage anticipé. On le transporte horriblement mutilé, et, pendant les quelques heures de son agonie, on ne peut tirer de lui d'autre aveu que ces mots :

— Marquis était un honnête homme, mais sa femme était bien méchante.

MADAME FOUQUET.

La mère du surintendant, qui était très-dévote, apprenant « in extremis » la disgrâce de son fils :

— Seigneur ! s'écria-t-elle, il y a longtemps que je vous demandais cela pour son salut !

FOURNIER-SARLOVÈSE.

Ce lieutenant-général mourut en 1827, léguant vingt mille francs à la cavalerie française.

FRANCHISE DU SIEUR MONTDRAGON.

Le connétable de Montmorency voulut quitter la vie en habit de capucin.

— Ma foi! dit un gentilhomme du nom de Montdragon, vous faites finement, car, si vous ne vous déguisez bien, vous n'entrerez jamais en paradis.

FRANKLIN.

Madame Campan raconte une anecdote qui fait peu d'honneur à Louis. XVI. Lorsque l'habile physicien habitait la France, où il était venu plaider la cause de l'indépendance de sa patrie et solliciter des secours, son buste fut répandu à profusion dans Paris; le roi eut l'idée grotesque de commander à la manufacture de Sèvres un vase de nuit, au fond duquel serait placé le médaillon de Franklin, — et d'en faire présent à la comtesse de Polignac.

L'excellent homme introduisit cette clause dans son testament :

« Je donne ma belle canne surmontée d'une pomme d'or, curieusement travaillée en bonnet de la liberté, à mon ami, à l'ami du genre humain, le général Washington. Si c'était un sceptre, elle serait digne de lui et bien placée dans sa main. »

N'était-ce pas, sans le vouloir, faire injure à Washington?

Franklin avait fait lui-même son épitaphe, dès 1728, alors qu'il était imprimeur :

Le corps
De
Benjamin Franklin,
Imprimeur,
Semblable à la couverture d'un vieux livre
Privée de son contenu
Et dépouillée de son titre et de ses dorures,
Repose ici, pâture pour les vers,
Mais
L'ouvrage ne sera pas perdu,
Car, ainsi qu'il le croyait lui-même,
Il reparaitra
Dans une nouvelle et plus élégante édition,
Revue et corrigée .
Par
L'auteur.

FRÉDÉRIC II.

Dans sa dernière maladie, le grand Frédéric éprouva une crise après laquelle il se sentit comme ranimé. Entendant les médecins s'entretenir à voix basse des chances qu'il avait de se tirer d'affaire, il se tourna vers son successeur qui se trouvait auprès de son lit et lui dit avec un sourire des plus sardoniques :

— Pardon, mon neveu, de vous faire tant attendre.

FRÈRE CHARGÉ DE SE DÉSHÉRITER.

M. Étienne-Ferdinand Le Merle, propriétaire à Romilly-sur-Seine, n'avait pas d'enfants : il ne laissait après lui que deux frères.

Son testament finit par un trait sarcastique qui mérite d'être consigné :

« Considérant que j'ai toujours vécu et travaillé avec le sieur Amand-Narcisse Le Merle, mon frère ; que j'en ai reçu tous les secours et aides d'un frère et ami ;

Voulant l'en récompenser et lui donner des marques de l'amitié que je lui porte ;

Je déclare que je lui donne et lègue l'universalité des biens meubles et immeubles, généralement quelconques, que je posséderai à mon décès, sans aucune exception ni réserve...

Je nomme, pour l'exécution de mes volontés sus-exprimées, la personne du sieur Alexandre-César Le Merle-Duverger, de Troyes, mon frère, que je prie de vouloir bien me rendre ce service...

Fait à Romilly-Sur-Seine, le 18 août 1807. »

UN FUMEUR QUI « CASSE SA PIPE ».

Un individu bourre sa pipe de poudre, la porte à sa bouche avec autant de calme que s'il s'agissait de fumer une charge de « caporal », puis il frotte une allumette chimique et ayant attendu, avec non moins de sang-froid, que le soufre se fût évaporé, il y met le feu et tombe sur le sol étouffé par la fumée.

FUNDULI.

Ce tyran, qui était en exécution à Crémone, dit en marchant au supplice :

— Je ne me repens que d'une chose : c'est d'avoir manqué un beau coup. J'aurais pu précipiter de mon château le pape Jean et l'empereur Sigismond qui s'y trouvaient seuls avec moi !

GAÏETÉS DE TRÉPASSÉS.

Le docteur Ludovico Cortusio, qui exerçait, à Padoue, au commencement du xv^e siècle, les fonctions de jurisconsulte, défendit, par acte de dernière volonté, à tous ses parents et amis, de pleurer à son convoi.

Voici les principales clauses :

« Celui d'entre les parents qui pleurera sera exhérédé et, au contraire, celui qui rira de meilleur cœur, sera le principal héritier ou le légataire universel. Au lieu de tendre en noir la maison mortuaire et l'église où sera enterré le défunt, on les jonchera de fleurs et de rameaux verts. Lorsqu'on portera le corps à l'église, la musique remplacera le son des cloches. Tous les ménestriers de la ville seront invités aux funérailles ; cinquante marcheront avec le clergé, les uns devant le corps, les autres derrière, et feront retentir l'air du bruit des instruments, tels que luths, violes, flûtes, hautbois, trompettes, tambourins, etc. ; on chantera « alléluia » comme le jour de Pâques. Chacun des ménestriers recevra pour salaire un demi-écu. Le corps, enfermé dans une bière couverte d'un drap de diverses couleurs joviales et éclatantes, sera porté par douze filles à marier, vêtues de vert et qui chanteront des airs gais et récréatifs. Elles recevront de l'héritier une dot convenable. Les jeunes garçons et les jeunes filles, qui accompagneront le convoi, tiendront à la main, en place

des flambeaux, des rameaux ou des palmes, et seront couronnés de fleurs : ils feront chœur avec les douze porteuses. Le clergé, flanqué de cent flambeaux, sera suivi de tous les religieux ; ceux dont le costume est en noir ne seront pas admis, à moins qu'ils ne changent de vêtement : la couleur sombre de leur capuchon troublerait la fête et la réjouissance publique... »

Cortusio mourut le dix-sept juillet 1418 et fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie, avec un appareil qui fit ressembler à une noce cette cérémonie funèbre.

Ce testament fut attaqué à cause de la bizarrerie de ses dispositions ; mais le jugement qui intervint le confirma, par les motifs suivants qui ont aussi leur singularité :

« L'acte en question ne peut être valablement regardé comme l'œuvre d'un homme en démence ou d'un esprit faible, parce que c'est le testament d'un DOCTEUR TRÈS-CÉLÈBRE ; or, un docteur très-célèbre ne saurait être en démence ni faire une action insensée ; donc le testament de Ludovico Cortusio est valable. »

Dans sa « Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, » le P. Garasse ne montre pas la même déférence pour ce titre de docteur : il inflige à Cortusio les plus gros mots de son répertoire, et ajoute : « Depuis ce maudit homme, il s'est vu en Italie des athéistes qui, par leur dernière volonté, mourant sans hoirs, et étant chargés de richesses, ont légué : 1^o cent sous à l'hôpital, une fois payés ; 2^o mille francs à chaque prostituée de la ville de Rome, qui se dirait telle ; 3^o une rente annuelle aux bateleurs ; 4^o une pension de deux cents écus à deux ou trois chiens qui leur auraient donné du plaisir durant leur vie.... »

Un vieux bonhomme du bas Poitou, qui s'éteignit dans le courant de février 1601, s'adressa en ces termes à ses exécuteurs testamentaires :

« Je ne veux pas que mon corps soit enseveli en terre sainte, mais dans un lieu profane, au milieu du marché, afin que mes os se ressentent des danses villageoises qui se font en cette place tous les après-souper d'été.

« On ne fera pas mes obsèques en février qui est un mois mélancolique ; on attendra le premier jour de mai qui est un mois de réjouissance.

« Tous les ans, à cette même date, on se mettra en quête de quatorze jeunes enfants de l'âge de dix ans, les plus beaux que l'on pourra trouver à deux lieues à la ronde, sept garçons et sept filles ; on habillera celles-ci le plus pompeusement possible : leurs cheveux flotteront à l'aventure ; quant aux garçons, ils seront coiffés d'un chapeau de fleurs.

« En cet équipage, ils iront danser autour de mon sépulcre, en chantant des chansons joyeuses et libres, puis, s'entrelaçant en lacs d'amour, planteront leurs branches de laurier dans les trous pratiqués à cet effet sur la pierre de ma tombe.

« Après ces accolades, les garçons d'un côté et les filles de l'autre entonneront le plus gai des branles du Poitou.

« Après cela, la messe sera dite sur une table ou sur un autel dressé à cette occasion et joignant ma tombe ¹. »

Gui Patin raconte que le peintre hollandais Martin Heimskerk laissa, par son testament (1662), une somme destinée à doter tous les ans une fille du village où il était né, à condition que, le jour des noces, le marié et la mariée viendraient, avec les conviés, danser sur sa fosse.

Bakhuysen, né à Emden, en 1631, et mort à Amsterdam, en 1707, était grand peintre, habile graveur et bon poète. Il paraît qu'il avait de la gaité dans le caractère et que cette gaité ne l'abandonna pas même dans sa vieillesse, quoique atteint d'une maladie longue et doulou-

¹ GARRAUD, « Doctrine curieuse des Beaux Esprits de ce temps. »

reuse. Sentant sa fin approcher, il fit acheter le meilleur vin que l'on pût trouver, le fit mettre en bouteilles et le scella de son cachet. Ensuite il fit mettre dans une bourse autant de pièces d'or qu'il avait vécu d'années, c'est-à-dire soixante-dix-huit ; puis il fit son testament, par lequel il invita ses amis à son enterrement (la liste y était jointe), et il les pria de dépenser avec joie l'argent qu'il leur laissait et de boire son vin d'aussi bon cœur qu'il le leur avait destiné ¹.

•

De nos jours, un commerçant de Lyon, qui s'est donné la mort pour en finir avec une maladie incurable, a laissé des dispositions testamentaires conçues dans le même esprit :

« Par acte notarié, dit « le Courrier de Lyon », une somme de cinq cents francs devait être répartie entre toutes les personnes qui suivraient le convoi du suicidé, et dépensée entièrement en un festin où les nombreux amis du défunt boiraient joyeusement à sa mémoire. Une rente de cinquante francs était de plus affectée à des libations que doivent faire chaque année les survivants au jour anniversaire des funérailles.

« La première clause de ce singulier testament a été

¹ POIGNOT, « Testaments remarquables. »

- remplie la semaine dernière. Quatre-vingt-trois convives se sont réunis chez un restaurateur, aux Brotteaux; les cinq cents francs qui venaient de leur être remis ont été galement dépensés, et tous ont regretté d'être obligés de boire à la mémoire du légataire et non pas à sa santé. »

UN GALANT HOMME.

Le comte de G.... fit prier Bourdaloue de venir l'assister :

— Monsieur, lui dit ce dernier, il faut songer à se sauver.

— Je le veux bien, mais je voudrais me sauver galamment.

— Monsieur, il faut retrancher la fin de votre période.

GALIANI.

Deux jours avant sa mort, il fit venir son maître-d'hôtel, et lui demanda des nouvelles d'un cheval qu'il lui désigna. Cet homme lui répondit qu'il avait été vendu le matin même.

— Le ciel en soit loué ! dit le moribond.

Et se tournant vers ses amis parmi lesquels était le docteur Gatti :

— Quel pensez-vous que puisse être le motif qui m'a fait m'informer de ce cheval que l'on a vendu par mon ordre ? Ne croyez pas que ce soit le besoin d'argent : j'en ai, et la ressource eût été trop faible si j'en avais manqué. Je ne m'en suis défait, mes amis, que parce qu'il me gênait dans mes dispositions testamentaires. Je ne savais en quel classe le ranger. Dans mes effets ? Il a encore quelque espèce de mouvement. Parmi les meubles ? Il donne rarement quelques signes d'existence. Cela eût pu faire naître des contestations entre mes héritiers, et je veux leur éviter matière à discussion.

Le chevalier Gatti dit à Galiani, le soir qui précéda sa mort :

— Voyez, mon cher abbé, combien je vous suis attaché. L'ambassadrice de France m'avait demandé pour être dans sa loge à l'Opéra : j'ai refusé ; j'ai préféré vous tenir compagnie.

— Et vous prétendez à un remerciement ? lui répondit-il. Est-ce parce que, me regardant comme Arlequin dont les lazzis vous égaient plus que les concetti de l'Opéra, vous êtes venu chercher ici le dernier amusement de ce genre que je puisse vous fournir ?

Le testament de Galiani porta l'empreinte de l'originalité qui l'avait caractérisé toute sa vie. Il légua au prélat Gaëtani une épée qu'il disait avoir appartenu à César Borgia, duc de Valentinois, à la condition de la payer à ses héritiers cent onces d'or ; et dans le cas où il n'accepterait pas ce legs, ou ferait difficulté de payer la somme fixée, il lui substituait l'impératrice de Russie. Son musée

fut laissé au roi de Naples, son souverain, mais avec la clause de le payer six mille ducats, monnaie de Naples. Le général Acton se présenta chez lui peu de moments avant sa mort. Lorsqu'on le lui annonça, il répondit :

— Dites à Son Excellence que ma voiture est prête ; mais aussi que l'on ne tardera pas à préparer celle destinée à M. le général¹.

GALLET.

Gallet, qui avait tenu une boutique d'épicerie dans la rue des Lombards, était allé, après sa banqueroute, se réfugier, lui et ses chansons, dans le vaste enclos du Temple, qui servait de lieu d'asile aux débiteurs pourchassés.

Ses créanciers, ne pouvant l'atteindre autrement, l'accablaient de leurs mémoires, et lui de dire :

— Je suis logé au temple des mémoires.

Il continuait, malgré son hydropisie, de vivre de la vie de cabaret, qu'il avait toujours menée. Il était d'une gâté incurable et ne respectait rien. Lorsque le vicaire du Temple vint lui apporter l'extrême-onction :

— Ah ! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes. Cela est inutile, car je m'en vais par « eau. »

Quelque temps après, Marmontel rencontrant Panard, le compagnon habituel de Gallet :

¹ J. GURANI, « Mémoires secrets », t. 1^{er}.

— Je prends part à votre affliction, dit-il.

— Ah! monsieur, elle est bien vive et bien profonde! Un ami de trente ans avec qui je passais ma vie! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble! Je l'ai perdu. Je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui... Il est mort. Je suis seul au monde. Je ne sais plus que devenir... Vous savez, ajouta-t-il, qu'il est mort au Temple? J'y suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! Ah! monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau!

GASSENDI.

Ce philosophe épicurien dit, au moment de rendre le dernier soupir :

— Pourquoi être né et pourquoi mourir?

UN GATE-MÉTIER.

En 1826, un avocat de Colmar légua soixante-quatorze mille francs à l'hôpital des fous :

— J'ai gagné, dit-il, cette somme avec ceux qui passent leur vie à plaider; ce n'est donc qu'une restitution.

FUSIUS GEMINUS.

Fusius Geminus, homme consulaire, condamné à mort sous le prétexte de haine et d'impiété à l'endroit de Tibère, produit, pour toute défense, son testament par lequel l'empereur est institué son légataire.

— Si vous n'êtes pas un conspirateur, lui dit-on, vous êtes un efféminé, qui vivez dans la plus coupable mollesse.

Geminus tire son épée, et s'adressant au questeur qui lui notifie son arrêt :

— Regarde, s'écrie-t-il en se perçant, et dis si celui qui meurt ainsi est un homme ou un efféminé.

GEOFFROY-TÊTE-NOIRE.

C'était un de ces chefs de compagnies anglaises qui, pendant les guerres du xiv^e siècle, mettaient les provinces à contribution, pillaient les châteaux et s'y embusquaient jusqu'à ce qu'on les en chassât. — Le capitaine Geoffroy-Tête-Noire occupait, avec trente de ses soldats, le château de Ventadour, dans le Limousin, qui lui avait

été livré par la trahison d'un valet, moyennant la somme de six mille livres. Il fut assiégé à son tour, et, en repoussant une attaque, il reçut à la tête un coup d'arbalète dont il ne devait pas se relever. Il réunit autour de son lit ses compagnons d'armes, et, après leur avoir fait accepter pour chef un nommé Alain Roux, dicta ses dernières volontés :

« Tout premièrement, dit Geoffroy :

« Je laisse à la chapelle Saint-George (qui sied au clos de céans), pour les réparations et réédifications, mille et cinq cents francs.

« En après, à m'amie qui loyaument m'a servy, deux mille cinq cents francs.

« Et après, à Alain Roux, votre capitaine, quatre mille francs.

« Item, à mes varlets de chambre, cinq cents francs.

« Item, à mes officiers, mille et cinq cents francs.

« Item, le surplus je laisse et donne ainsi comme je vous dirai. Vous êtes (comme il me semble) environ trente compagnons d'un fait et d'une emprise : et devez être frères, et d'une alliance, sans débat et riotte (rixes, querelles), n'estrif (ni bataille) entre vous. Tout ce que je vous ai dit, vous trouverez en l'arche : si departez entre vous trente le surplus bellement, et si vous ne pouvez être d'accord et que le diable se mette entre vous, prenez une hache, bonne et forte, et bien tranchante, rompez l'arche : et puis en ait qui avoir en pourra. »

GÉRARD DE NERVAL.

Peu de jours avant sa mort, le pauvre rêveur cheminait le soir du côté de Romainville. Arrivé près du fort, il fut brusquement tiré de sa méditation par le cri de la sentinelle :

— Qui vive ?

— Ami.

— Passez au large

— Comme cet animal comprend l'amitié ! murmura Gérard.

Et il obliqua à droite, pour s'épargner l'ennui d'une nouvelle distraction de cette espèce.

A force d'errer ainsi, Gérard arriva une nuit, rue de la Vieille Lanterne, et y resta. — Dans cette rue, plus sinistre encore d'aspect que de nom, on trouva le charmant poète pendu aux barreaux d'un bouge ignoble.

Dans une de ses excursions nocturnes, Gérard avait dit à Charles Monselet en lui montrant l'endroit où il devait mourir :

— Si jamais on voulait se pendre, c'est ici qu'il faudrait venir, la nuit ; on serait sûr de n'être décroché que le lendemain ¹.

¹ « Revue fantaisiste », article de Charles Asselineau sur Gérard de Nerval.

G...

Un médecin distingué, mort récemment, voit entrer un visiteur qu'il n'attendait pas : c'était un jeune prêtre appelé par sa famille.

— Bonjour, monsieur l'abbé, dit-il d'un ton affable, tout en fronçant les sourcils.

Puis il ajouta en se tâtant le pouls :

— Prenez un siège : j'ai vingt-cinq minutes à vous donner... Vous êtes venu voir, n'est-il pas vrai ? comment meurt un médecin... Eh bien ! je vais vous l'apprendre. Vous plait-il, pour passer le peu de temps qu'il me reste à vivre, d'effleurer une question qui ne peut se résoudre que là-haut ?

Le jeune prêtre essaie de donner une autre direction à la pensée du mourant, et parle des devoirs du chrétien ; mais G... l'arrête du geste et se met à battre gaillardement les buissons de la philosophie, faisant lever des lièvres de toute sorte, depuis Platon jusqu'à M. Cousin son porte-queue.

Les vingt-cinq minutes écoulées, G... allait chercher le mot de l'énigme.

GILBERT.

Le détracteur acharné de la philosophie, choyé à ce titre par l'archevêque de Paris, qui l'hébergeait à Conflans, fut transporté à l'Hôtel-Dieu aussitôt qu'on s'aperçut du dérangement de ses facultés. — Là il recouvra un peu la raison, et, dans la honte qu'il éprouvait du rôle qu'il avait joué, il essaya de s'étrangler en avalant la clef de sa cassette. A toutes les exhortations de l'archevêque, venu le voir à sa dernière heure, Gilbert se contenta de répondre :

— Monseigneur, n'en dites rien aux philosophes.

GONELLE.

Le bouffon du marquis de Ferrare ayant entendu dire qu'un grand saisissement guérissait de la fièvre, résolut de guérir son maître que tourmentait une fièvre quarte des plus rebelles. Passant avec le prince sur un pont assez étroit, il le poussa et le fit tomber dans la rivière. Ce dernier fut repêché à temps et dégagé de tout mal. Il sut gré à Gonelle de sa guérison et pourtant il voulait le

puir de la liberté grande qu'il avait prise. Il le condamna à mort, tout simplement pour lui donner, à son tour, une forte appréhension. Au moment de l'exécution, Gonelle, les yeux bandés, fut amené devant le bourreau, qui avait ordre de lui administrer, au lieu d'un coup de sabre, un petit coup de serviette mouillée. Le « supplice » terminé, on délia le bouffon, mais la peur l'avait tué.

LE COMTE DE GRAMONT.

M. de Gramont était malade à la mort, et sa femme, qui était d'une piété profonde, ne le quittait pas d'un moment. Le père B..., son confesseur, l'instruisait, en lui disant : « Il faut croire ceci, il faut croire cela. » Et le comte, se tournant vers sa femme :

— Cela est-il vrai, comtesse ?

— Oui, oui, répondit-elle.

— Eh bien ! ajoutait le malade, allons donc ; dépêchons-nous de croire ¹

LE GRAND VOYAGE.

Dans un hôtel garni de Charonne étaient descendus un

¹ « Ménagiana », 1772, t. II, p. 7.

jeune homme et une jeune fille qui s'entouraient du plus grand mystère. Ils s'étaient fait inscrire sous des noms d'emprunt. Un matin, le domestique, passant devant la porte de leur chambre, fut très-étonné d'y trouver collé un petit papier sur lequel était écrit ces mots : « NOUS SOMMES PARTIS POUR L'AUTRE MONDE; NOUS FAISONS DES SOUHAITS BIEN SINCÈRES POUR LE BONHEUR DE CEUX QUI RESTENT DANS CELUI-CI. »

Le domestique prévint immédiatement ses maîtres. La porte était fermée; mais, à l'aide d'une double clef, on l'ouvrit et l'on trouva les jeunes gens étendus sans vie dans les bras l'un de l'autre. Près d'eux achevait de s'éteindre un fourneau rempli de charbon; une casserole, encore à moitié pleine de punch, indiquait qu'ils avaient cherché à s'étourdir avant de se donner la mort.

UNE GRENOUILLE OBSTINÉE.

Un jeune Champenois regagnait son village, portant sur son épaule un sac rempli de grenouilles qu'il venait de pêcher dans un étang voisin. Tout en cheminant, il avise un paysan qui marche devant lui et dont la mine naïve et la poche entrebâillée semblent solliciter une malice : il tire de son sac la plus remuante de ses prisonnières et la glisse adroitement dans la veste du bon Jacquemin.

Celui-ci, rentré chez lui, se couche après avoir jeté sa veste sur son lit. Au milieu de la nuit, il se réveille en sursaut : il a senti un corps visqueux et froid qui se

promène sur sa figure en poussant de petits cris inarticulés. Il n'ose bouger, même lorsque la grenouille a disparu, et ne doute pas qu'il n'ait eu affaire à un revenant. Le lendemain, un de ses amis, mauvais plaisant, vient lui annoncer la mort de son oncle, qui habite Sens, et l'engage à s'y rendre pour recueillir sa part de succession. Jacquemin part pour le département de l'Yonne, vêtu de deuil, avec sa femme, et la première personne qu'il aperçoit en arrivant chez son oncle, c'est le défunt qui lui sourit de loin... Il s'enfuit terrifié; mais, hélas! le revenant l'avait devancé... Sa porte à peine ouverte, il entend des plaintes qui le jettent dans de mortelles angoisses. Pour conjurer ce maléfice (les coassements de la grenouille), Jacquemin, qui était chantre, résolut de faire dire des messes; mais les messes n'y firent rien, l'oncle continua de gémir. La nuit, le pauvre Jacquemin, au moindre bruit, se relevait, faisait de son drap un capuce et chantait la messe devant un bahut transformé en autel. Mais la grenouille, tapie dans un coin, persévérait dans ses plaintes...

N'y pouvant plus tenir, Jacquemin prend le parti de rejoindre son oncle et s'en ouvre à un de ses amis, qu'il prie même de lui donner un coup de main. S'étant entouré le gosier d'un collier de fer, il le charge de serrer la vis... L'ami s'y prête, mais a le soin de s'arrêter à temps : il ne voulait que lui causer une douleur salutaire... Mais l'autre n'entend pas raison : il prie un ami, qui paraît de meilleure volonté, de l'étouffer entre deux matelas... Celui-ci y consent, mais il s'arrête quand il pense que la leçon est assez forte... Jacquemin se fâche, s'emporte contre les faux amis, et le soir on le trouve pendu dans son grenier.

La grenouille se plaignait toujours!... Aussi pauvre d'esprit que son mari, la veuve de Jacquemin se laissa gagner par la contagion de la terreur; le lendemain matin, elle se noyait dans une mare.

GROSLEY.

Le plus spirituel des érudits, l'auteur des facétieux « Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc., nouvellement établie à Troyes en Champagne », n'était pas homme à garder un sérieux impertubable dans le dernier acte de sa vie. C'est l'œuvre, non d'un incrédule, mais d'un esprit tourné à la raillerie et lesté de bon sens :

« Je veux être inhumé au pied de la croix du cimetière de Saint-Jules, qui, depuis soixante ans, est mon promenoir du matin. La serpillière, la civière, les porteurs, le cordelier, le luminaire, et le chant qui accompagne les morts les plus pauvres de l'Hôtel-Dieu, feront les frais de ma sépulture : et qui m'aime me suive.

« Pour tenir lieu de trentain¹ et d'annuel, sera, dans l'hiver de mon décès ou dans celui qui le suivra immédiatement, employée une somme de huit cents livres, en

¹ On appelait ainsi les trente messes dites pour le repos de l'âme d'un défunt.

habits solides et uniformes, à distribuer aux enfants de gens pauvres, de bonne conduite, et chargés de famille, ou de veuves de cet état, des paroisses de la Madeleine et de Saint-Remy, dont le choix sera fait par mon exécuteur testamentaire assisté de quatre notables de la rue du Bois ¹... La fourniture de l'étoffe sera prise chez un marchand simple roturier ².

« Sera comptée à ma servante une double année de gages outre les courans, plus deux cents livres pour habits de deuil que je la dispense de porter..

« A la personne qui se chargera des deux chats, mes commensaux, tant et si longtemps qu'ils vivront, et jusqu'à la mort du dernier, vingt quatre livres chaque année... »

Grosley « avait eu, de tout temps, dit M. Patris de Breuil, son compatriote, une affection particulière pour cet animal domestique. » Dans sa jeunesse, il s'était fait peindre caressant un petit chat. Il avait composé, pour la mettre en tête d'un livre qu'il méditait, la plus galante des dédicaces :

« A M... (Mimi).

A qui puis-je mieux dédier ce dernier travail qu'à la compagne inséparable et à l'unique confidente de mes travaux ? Vous l'offrir, c'est sacrifier à la beauté, aux grâces relevées de ce que la souplesse, le caprice, une douce fierté, ont de plus piquant. »

¹ Rue que Grosley a illustrée par des plaisanteries si grasses que nous ne pouvons même y faire allusion.

² Un fabricant voulait d'être anobli.

LE PRINCE DE GUISE.

Le jeune beau-frère du maréchal de Richelieu, servant en Italie, plaisantait avec plusieurs officiers de ses camarades. Tout à coup il prend un pistolet qui était sur la cheminée et, demandant si ce n'était pas ainsi qu'on se tuait, met le canon dans sa bouche, lâche la détente et tombe mort.

HALLER.

Le savant auteur de la « Flore de la Suisse », tâtant son pouls au moment de son agonie, disait avec une tranquillité d'âme toute stoïque :

— L'artère bat... l'artère bat encore... l'artère ne bat plus...

Et il mourut.

ACHILLE DE HARLAY.

Le premier président du parlement de Paris, qui s'est rendu célèbre par ses saillies, dit au prêtre qui l'engageait à terminer sa vie en chrétien repentant :

— Je me confesse, mon père, de n'avoir jamais pu aimer Dieu au-dessus de toutes choses ni mon prochain comme moi-même.

Il fut impossible d'en tirer rien de plus.

La marquise de Créquy a donné à ce mot une tournure pas piquante :

— Je ne vois pas assez Dieu, dit-elle, pour l'aimer au-dessus de toutes choses, et je vois beaucoup trop mon prochain pour l'aimer comme moi-même.

HAUTE FANTAISIE.

A la Rochelle, un matelot qu'on pendait cria, comme on le lançait dans l'éternité :

— Bon voyage!

HAY.

Cet écrivain anglais, qui vivait au xvii^e siècle, légua, par son testament, au Musée britannique, une pierre qu'il avait dans la vessie.

HENRI HEINE.

Henri Heine avait quitté l'Allemagne pour échapper aux persécutions que ses opinions libérales lui avaient attirées.

Un jour, on le plaignait de son exil.

— Moi, exilé? dit-il; je suis un Prussien libéré!

C'était l'ironie incarnée. Son scepticisme ne connut pas de bornes : il donna sa démission de juif comme il avait donné celle de patriote.

Il resta cloué dix ans sur son lit par une maladie dont il disait « c'est la mort moins le repos ». Mais il sut rester gai au milieu des plus cruelles souffrances.

Il dit à un ami qui entrait dans sa chambre au moment où sa garde le portait presque mourant sur un canapé :

— Je ne vais pas trop mal, mon cher, car, comme tu le vois, je suis toujours choyé des femmes.

HÉNAULT.

Faisant une confession générale des péchés de toute sa vie, le président Hénault dit plaisamment :

— Ou n'est jamais si riche que quand on déménage.

Il avait élu domicile dans les antichambres des ministres. Aussi dit-on, lorsqu'il se fit administrer :

— Il prend le bon Dieu pour un homme en place ¹.

HÉSITATION BIEN PARDONNABLE.

Un pauvre hère, jeté dans les prisons de l'inquisition pour cause d'athéisme, devait, aussitôt converti, être livré aux flammes. Il prenait son temps; lorsqu'on pensa qu'il était suffisamment cathéchéisé, on apprêta le bûcher. Et lui de s'écrier, mais en vain :

¹ « Anecdotes littéraires » de l'abbé de Voisenon.

— Mes pères, vous allez trop vite ! je ne crois pas encore tout à fait en Dieu.

UN HEUREUX.

On lit dans un journal, à la date du 9 janvier 1851 :

« Les habitants d'une maison de la rue Barre-du-Bec, n'ayant pas vu paraître l'un des locataires, le sieur P... prévinrent le commissaire de police, qui pénétra dans le logement de cet individu, après en avoir fait ouvrir la porte par un serrurier. On trouva P... pendu à l'espagnollette de la fenêtre de sa chambre à coucher. Sur un meuble était déposée la lettre suivante : « J'ai cinquante ans; mes parents, honorables commerçants, m'avaient laissé une fortune assez rondelette. Jusqu'à présent, j'ai vécu parfaitement heureux : j'ai vu bien des choses ; j'ai été partout où il y avait une joie, un plaisir à éprouver.

« Il ne me restait donc plus rien à désirer ; mon seul vœu était donc de mourir paisiblement, de mort subite, par exemple, lorsqu'il y a quelque temps un dictionnaire de médecine, me tombant par hasard sous la main, me révéla qu'un bonheur suprême pouvait s'acquérir, au prix du genre de mort que je choisis... Lorsqu'on me trouvera pendu à ma fenêtre, je prie ceux qui me connaissent de n'avoir aucun regret. Ils pourront dire : Voilà un heureux ! il a connu toutes les félicités humaines. Je donne ma fortune aux pauvres. Adieu ! »

HOBBES.

Ce philosophe paradoxal ne se montra pas prolix à sa dernière heure. Il dit tout simplement :

— Je vais faire un grand saut dans l'obscurité.

HOFFMANN.

L'auteur des « Contes fantastiques » mourut, en 1822, de consommation dorsale, maladie très-douloureuse, mais qui n'entama en rien sa gaieté.

Il continua, jusqu'à la fin, de vivre au milieu des chimères de son esprit.

— Pardon, mon cher, disait-il à un de ses amis, mais n'apercevez-vous pas là-bas dans le coin, à votre droite, ce satané petit monstre ? Comme il passe la tête en branlant, entre les poutres ? Voyez ce diabolotin qui fait des cabrioles !... Ne vous gênez donc pas, charmant Petit Poucet... Veuillez rester avec nous... Vous ne sauriez croire combien votre aimable personne nous fera plaisir...

HOMMAGE RENDU A LA BOURSE.

Un commerçant de Londres qui avait gagné à la Bourse une fortune évaluée à 60,000 liv. sterling, fit un de ses cousins son légataire universel, avec cette clause formelle qu'il serait obligé de se rendre tous les jours à la Bourse à deux heures et de n'en sortir qu'à trois. Rien ne devait l'en dispenser, si ce n'est une maladie bien constatée. Dans le cas où, en parfaite santé, il aurait secoué le joug qui lui était imposé, l'héritage serait passé de plein droit dans des mains désignées et qui ne demandaient qu'à s'en saisir. — Le pauvre diable d'héritier était sous la surveillance d'une police des plus actives. Il vécut plus malheureux qu'un serf attaché à la glèbe. Il avait la passion des voyages et ne pouvait s'éloigner de Londres que le dimanche. Si l'on envoyait ses 60,000 liv. sterling, on n'enviait guère sa position.

UN HOMME D'ORDRE.

Un jour, le maire de la commune de Montreuil trouva sous sa porte une lettre à son adresse. Elle était signée

du nom d'un de ses administrés, âgé de 64 ans, rentier et doyen des membres du conseil municipal. Ce vieillard annonçait qu'il allait mettre fin à ses jours. Il priait le maire de se rendre chez lui avec les deux adjoints pour constater le suicide et pour garder les lieux jusqu'au retour de sa bonne, qui était allée à Paris vendre des fruits. Il ajoutait que toutes ses clefs seraient sur lui, et il entrait dans une foule de minutieux détails qui n'emplissaient pas moins de six pages d'une écriture fine et serrée.

Le magistrat se rendit immédiatement avec ses deux adjoints et le docteur Rapatel, médecin de la commune, au domicile du signataire de la lettre. La porte-cochère ayant été ouverte par un serrurier, on aperçut gisant sur le sol, entre les deux perrons du logis, le corps inanimé du sieur Pesnou. Près de lui était, au milieu d'une mare de sang, un fusil simple à piston, dit fusil de tir, à la détente duquel était encore attachée une ficelle dont le vieillard s'était servi pour accomplir son dessein, après s'être mis le canon dans la bouche. La balle avait traversé l'intérieur de la tête pour sortir par le sommet. Sur une des marches du perron brûlait une lanterne qui avait éclairé cette scène lugubre.

Dans la chambre à coucher du premier étage, la veilleuse était encore allumée. Sur la table de la cuisine se trouvaient des restes de munitions qui avaient servi au suicidé pour charger son arme. On remarquait, en outre, ces mots tracés à la craie : « J'ai marché sans crainte et je meurs sans peur. Pas de regrets ! » « Pas d'honneur ! »

Le secrétaire renfermait une très-grande quantité de papiers, parmi lesquels un testament olographe, fait en triple expédition, scellé de sept cachets et portant diffé-

rentes inscriptions. Toutes les notes dont il fut pris lecture contenaient les dernières volontés du défunt.

Il avait écrit huit cents lettres d'invitation à son enterrement, et il recommandait qu'on les mît à la poste. Il avait préparé un devis relatif à son convoi, désignant l'ouvrier qui devait faire son cercueil, et celui qui devait le plomber, les établissements, au nombre de cinq, dans lesquels se rafraîchiraient les invités, le nombre des bouteilles de vin qui seraient prises dans sa cave, celui des brocs qui seraient tirés à ses meilleures pièces, les pauvres qui suivraient le corbillard, la somme allouée à chacun d'eux. Il exigeait que les cérémonies de l'Eglise fussent faites comme à Paris : il recommandait surtout qu'on ne l'enterrât que trois jours après sa mort et que le cercueil fût porté lentement et avec précaution.

UN INCOMPRIS.

Une détonation semblable à celle d'une arme à feu se fait entendre au bord de la Seine, près du quai du Louvre. Les sergents de ville de service sur ce point et les personnes qui se trouvaient en ce moment sur le Pont-Neuf et sur le quai descendent aussitôt sur la berge. On ne voit personne ; mais près de l'un des bureaux adossés au mur du quai et établis pour les opérations de vente du marché au charbon, on trouve une paire de gants noirs en peau et un chapeau d'homme en mauvais état. Ce chapeau

renferme une pièce de vers dont voici la copie textuelle :

O mes rêves chéris, ô toute ma jeunesse,
Qu'êtes-vous devenus ?
L'avenir n'est qu'un mot, mais c'était ma richesse,
Mes trésors inconnus.
Tout ce que j'ai rêvé, tout ce qui m'a fait vivre.
C'est déjà du passé ;
Le cœur me manque enfin, il ne me peut plus suivre.
C'est le premier lassé.
Dans ce monde où je suis, dans ce désert sans route,
Nul cri n'est entendu.
Je regarde le ciel, puis la terre, et je doute,
Et je me sens perdu.
Que m'importe à présent la louange ou le blâme ?
J'ai vécu ce qu'il faut.
Je marche sur mon cœur pour élever mon âme
Et mon mépris plus haut.
De là je juge mieux la chimère frivole,
Mon Dieu, celui des fous,
L'amour, illusion que j'aimais, en idole,
Adorer à genoux.
Thomas, doutant de tout et craignant l'imposture,
Voulut toucher un peu.
Il ne me faut à moi que sentir ma blessure
Pour renier mon Dieu.
L'espérance n'est plus ; le chagrin me convie,
A l'oubli je suis prêt.
Je souflette le sort, l'amour, la mort, la vie,
Et mon dernier regret.

UN NOYÉ,

Domicile : Filets de Salut-Cloud.

Les recherches auxquelles on se livra amenèrent la découverte d'une sorte de pétard fabriqué à l'aide d'un carton, auquel adhérait encore une étiquette avec ces mots : « Poudre de rhubarbe ». Une corde et un fil de fer mince entouraient ce carton et lui donnaient une forme cylindrique. Il y restait encore des traces de poudre brûlée : sans aucun doute il avait contenu des projectiles. On pensa que, totalement dépourvu d'argent et voulant à tout prix se brûler la cervelle, l'auteur des vers que nous venons de citer, imagina cette singulière invention pour remplacer un pistolet dont il ne pouvait faire l'acquisition.

Par suite du chemin de halage pratiqué en cet endroit, il existe un escarpement rapide. L'infortuné s'était placé au bord de ce talus, afin de tomber à l'eau et d'être assuré de périr, lors même que l'arme naïve qu'il avait inventée ne réussirait pas à lui donner la mort.

INCURABLES.

Un bourgeois, qui avait passé une grande partie de sa vie à débiter des facéties plus ou moins plaisantes, était sur le point de mourir. Sa sœur, qui cherchait à se rendre compte de son mal, lui ayant demandé s'il ne se sentait pas un poids sur l'estomac :

— Non, dit-il, je ne sens ni pois ni fève.

Un président à mortier était à toute extrémité. Son médecin, ne sachant plus quels remèdes lui donner, l'avait mis entre les mains de son chirurgien.

— Monsieur, lui dit celui-ci, de quel bras voulez-vous être saigné ?

Le moribond s'emporte et chasse de sa présence ce malappris qui a oublié de l'appeler Monseigneur.

Un individu, qui possédait une fortune considérable et qui n'avait plus que quelques moments à vivre, dit à son médecin qui le soignait depuis six mois :

— Docteur, je veux vous récompenser de vos bons services.

Et tirant trois louis d'un sac qu'il tenait caché sous son oreiller :

— Tenez, ajouta-t-il.

— Est-ce un à-compte ? demanda le médecin.

— Un à-compte!... un à-compte!... La somme est, je crois, assez ronde pour payer vos visites.

Le médecin paraît confondu.

— Allons, je vois que vous êtes difficile à contenter... Tenez, voilà encore... un petit écu.

Au xviii^e siècle, un cordon bleu du nom d'Autefort refusa, au lit de mort, d'employer un remède que l'on assurait devoir le tirer d'affaire. Ce n'était pas qu'il ne le crût souverain, mais il le trouvait trop cher. Pour le décider, quelqu'un lui affirma qu'il pourrait l'obtenir pour quarante pistoles.

— C'est trop, dit-il.

Et il expira.

Un des partisans les plus enjoués de l'optimisme, après avoir supporté longtemps une femme acariâtre, l'étrangla enfin en soutenant que tout était bien. Informé de

son crime, le calife le fit empaler. Et comme on s'émerveillait de le voir souffrir avec une complète impassibilité :

— De quoi me plaindrais-je ? dit-il. Ne suis-je pas bien empalé ?

Un vieux ribaud, sur le point d'expirer,
Se confessait de sa joyeuse vie ;
Tant on l'oyait gémir et soupirer
Que le pasteur en eut l'âme attendrie,
— Frère, dit-il, aurais-tu la folie
De t'affliger ? Au céleste haram
Tu vas ce soir, en quittant ce bas monde,
T'ébattre en paix dans le sein d'Abraham...
Le vieux ribaud à ces mots s'écria :
« Eh ! pourquoi pas dans celui de Sara ¹. »

IRONIE.

« La comtesse de Maure avait toujours ou croyait avoir quelque grande incommodité, et avait sans cesse quelque

¹ MAISON DE MORVILLIERS.

lavement dans le corps. Une de ses parentes lui laissa du bien en mourant, et ce qu'il y avait de plus considérable était un bon nombre d'écus d'or, que cette femme, je ne sais par quelle fantaisie, avait mis dans une seringue. Madame de Rambouillet disait :

« — Voilà du bien qui vient à la comtesse de Maure dans la forme la plus agréable qu'il lui pouvait convenir ¹. »

UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE.

Un journalier belge bat consciencieusement sa femme, puis entend dévotement la grand'messe, et, ses devoirs de mari et de catholique remplis, se porte des coups de couteau dans la poitrine jusqu'à ce que mort s'ensuive.

JUSTE-LIPSE.

Catholique à Rome, luthérien à Iéna, calviniste à Leyde, et finalement retombé en catholicisme, à Louvain, celui

¹ TALLEMANT, « Historiettes. »

que Saumaise et Muret qualifiaient de plagiaire éhonté, l'illustre philologue qui, avec Scaliger et Casaubon, partageait le triumvirat de la république des lettres, et qui, affolé de chiens et de fleurs, aurait tué père et mère pour une tulipe convoitée, — légua sa plume d'argent et sa robe fourrée à la Vierge de Halle, en l'honneur de laquelle en 1664, il avait composé deux ouvrages.

Un Allemand, Zacharie Werner, soit par imitation, soit par une rencontre fortuite, se distingua, de nos jours (1823), par une libéralité d'outre-tombe marquée au même coin : une image de la Vierge, très-vénérée en Autriche, hérita de la plume d'argent de ce protestant converti.

LE CHEVALIER DE LABARRE.

Le malheureux jeune homme qui, pour le seul crime d'être resté couvert devant une procession de capucins, fut condamné, la veille de la Révolution (1766), à avoir la langue arrachée et à périr sur le bûcher, et qui devait être, Voltaire aidant, une des plus éloquents protestations contre l'ancien régime, — le chevalier de Labarre dit à son confesseur, un dominicain, le P. Bosquier :

— Prenons un peu de nourriture : vous aurez besoin de forces, autant que moi, pour soutenir le spectacle que je vais donner.

Le triste repas achevé, il ajouta en souriant :

— Maintenant, passons au café : il ne m'empêchera pas de dormir.

LE MARÉCHAL DE LA FERTÉ.

Le maréchal de La Ferté étant près de mourir, son confesseur, après avoir rempli son office, demanda un crucifix. Aussitôt, le valet de chambre et un autre domestique coururent pour en prendre un qui était sur une table; ils s'en saisirent en même temps, et c'était à qui des deux aurait l'honneur de le présenter. Le maréchal, se mettant de moitié dans la dispute, cria au valet de chambre :

— Eh ! morbleu, casse-lui la tête avec !

LA FONTAINE.

Un jeune prêtre, nommé Puget, qui assistait La Fontaine mourant, lui faisait un tableau épouvantable des peines de l'enfer.

— Hé ! ne le tourmentez pas tant, s'écria la garde-ma-

lade du poète : il est plus bête que méchant... Dieu n'aura pas le courage de le condamner.

La Fontaine couronna ce singulier plaidoyer par cette agréable sortie :

— On va faire, dit-il, une nouvelle édition de mes contes : le libraire doit m'en donner cent exemplaires, je vous les livrerai pour les faire vendre au profit des pauvres.

LAGNY.

Le géomètre Lagny agonisait ; près de son lit, un de ses amis, Maupertuis, s'occupait tranquillement d'un calcul ; une difficulté l'arrêtant, il secoua le moribond pour qu'il l'aidât à la résoudre.

— Quel est, lui demanda-t-il, le carré de douze ?

— Cent quarante-quatre, répondit l'autre.

Ce chiffre fut son dernier mot.

LAIDEUR SÉDUISANTE.

Lady S..., qui était d'une rare laideur, avait inspiré une vive passion à un jeune Anglais, aussi joli garçon qu'on

peut l'être à Londres et jouissant d'une fortune colossale. On remarquait dans les allures de ce gentleman toute la réserve d'un premier amour. Chaque fois que lady S... se montrait à l'Opéra, elle apercevait en face de sa loge son adorateur dans une attitude extatique. Il n'osa jamais sortir de cette contemplation silencieuse et mourut de cet excès d'amour, laissant à lady S... toute sa fortune qui ne se composait de rien moins que de huit millions.

LAINEZ.

Ce poète avait l'infirmité d'être criblé de dettes. Pour épargner à ses nombreux créanciers la douleur de le tracasser, il cachait son domicile avec un soin tout particulier. C'était un prodigieux mangeur. Un jour qu'il sortait d'un dîner qui avait duré cinq ou six heures, un de ses amis, le voyant se remettre à table, s'en étonna et lui demanda s'il n'était pas suffisamment repu.

— Est-ce que mon estomac a de la mémoire ? répondit Lainez.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, son confesseur fit emporter, pendant la nuit, une cassette remplie de vers licencieux. Le moribond se ranima, cria au voleur, et, sur sa plainte, le commissaire força le prêtre à réintégrer le coffret. Cela fait, il demanda qu'on le transportât en chaise sur la paroisse Saint-Roch.

« Il avait imaginé follement, dit l'abbé Raynal, de se faire mener dans la plaine de Montmartre et d'y mourir pour voir encore une fois lever le soleil. »

L'ABBÉ DE LA MARRE.

L'auteur du libretto de « Zaïde », l'abbé de la Marre, qui, en 1747, avait suivi l'armée en Bohême, fut pris à Prague d'un accès de fièvre chaude et se précipita par la fenêtre d'un second.

— Je ne croyais pas, dit-il avec simplicité en expirant, les seconds si élevés dans ce pays-ci.

HOUDARD DE LAMOTTE.

Houdard de Lamotte n'avait que cinquante-neuf ans lorsqu'il mourut. Il avait abandonné, non sans regrets, au prêtre qui l'assistait, une pièce de théâtre commencée.

— Admirez la différence des paroisses, dit-il à ce sujet à son neveu : le curé de Saint-André veut brûler ma

pièce, et le curé de Saint-Sulpice me l'aurait demandée pour la faire jouer au profit de sa communauté.

LAMOTHE-LE-VAYER.

L'auteur de « l'Hexameron rustique » dévorait les relations de voyages. Ses dernières paroles furent cette question adressée à Bernier qui revenait de l'Inde :

— Eh bien ! quelles nouvelles avez-vous du Grand-Mogol ?

LAMOURETTE.

L'évêque constitutionnel de Lyon qui, le 7 janvier 1792, avait prononcé un discours pathétique sur la scission introduite dans l'assemblée législative et qui avait amené une sorte de réconciliation, baptisée du nom de « baiser Lamourette », — le digne homme, dix mois après, condamné par le tribunal révolutionnaire, dit à ses compagnons d'infortune :

— Il faut se préparer à la mort... Au surplus, qu'est-ce que la guillotine ? une chiquenaude sur le cou.

LANTARA.

Lantara avait l'insouciance et l'ingénuité d'un enfant. C'est à tort qu'on lui a fait une réputation d'ivrognerie. Un singulier ivrogne ! il préférerait une bavaroise au chocolat à une bouteille de bordeaux authentique. Le vrai est qu'il était gourmand, peu acharné au travail et aussi prodigue qu'il était pauvre. Ses tableaux, si charmants de naturel, il les donnait pour rien, — pour un bon dîner.

L'hôpital était au bout de la route qu'il suivait. Ce fut à la Charité qu'il alla mourir. L'aumônier de l'hôpital ne trouva pas en lui un pécheur récalcitrant. Au moment de prendre congé de Lantara :

— Que vous allez être heureux, mon fils ! dit-il, vous verrez Dieu face à face de toute éternité...

— Quoi ! mon père, objecta l'enfant terrible, toujours de face et jamais de profil ?

LA RIVIÈRE.

Le premier médecin de Henri IV fit venir près de son lit ses serviteurs, puis il dit à l'un :

— Tiens, voilà deux cents écus que je te donne ; va-t'en et que ce soit pour toujours.

— Prends ma vaisselle d'argent, dit-il à l'autre et que je ne te revoie plus ici.

Il distribua de cette façon tous ses meubles, toujours à la condition que chacun des co-partageants déguerpissait sur l'heure. Il ne garda que son lit. Demeuré seul, il pria les médecins qui venaient savoir de ses nouvelles d'appeler ses gens. Et, comme personne ne répondait :

— Adieu, messieurs, dit la Rivière à ses confrères, puisque mes bagages sont partis, il est temps que je parte aussi.

Et il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Cet abbé commença par exercer une place de régent au collège du Plessis. Comme il avait de l'entregent, il s'insinua dans le monde et devint aumônier de Habert, évêque de Cahors et premier aumônier de Gaston d'Orléans. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin : il égaya le prince par ses propos rabelaisiens et se glissa si avant dans ses bonnes grâces que Gaston ne voyait plus que par ses yeux et n'entendait plus que par ses oreilles. Il abusa de la confiance qu'il avait inspirée à ce dernier, en révélant ses projets au cardinal de Mazarin. Cette petite industrie lui rapporta successivement les abbayes de

Saint-Benoit-sur-Loire, de Saint-Pierre de Chartres, de Lire et de Notre-Dame-de-Grâce; les titres d'aumônier de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, de grand aumônier de la Reine, et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit; enfin l'évêché de Langres... De là le mot de mademoiselle de Montpensier. L'abbé de la Rivière faisait un pompeux éloge de son père qui venait de mourir :

— C'était, disait-il, un prince très-sage, très-pieux, et qui valait beaucoup.

— Vous devez savoir mieux que personne ce qu'il valait, répondit-elle : vous l'avez vendu assez de fois pour cela.

On remarque dans le testament de l'abbé de La Rivière, les deux clauses suivantes :

« Je ne laisse rien à mon maître d'hôtel, parce qu'il y a dix-huit ans qu'il est à mon service.

« Je lègue cent écus à qui fera mon épitaphe. »

Il fut littéralement bardé d'épigrammes. La meilleure est celle de La Monnoye :

 Ci-gît un très-grand personnage,
 Qui fut d'un illustre lignage,
 Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
 Je n'en dirai pas davantage :
 C'est trop mentir pour cent écus.

LATTIGNANT.

Le jovial chansonnier plia gaiement bagage en chantonnant :

J'ai goûté de tous les plaisirs,
J'ai perdu jusques aux désirs;
A présent je m'ennuie :
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire et l'on fait bien :
Bonsoir la compagnie.

JEAN DE LAUNOY.

Ce célèbre théologien avait été surnommé le « Dénicheur de saints ». « Il était redoutable au ciel et à la terre, dit don Bonaventure d'Argonne : il a plus détrôné de saints du paradis que dix papes n'en ont canonisé. Tout lui faisait ombre dans le Martyrologe ; et il recherchait tous les saints les uns après les autres, comme en France on recherche la noblesse. Le curé de Saint-Eustache disait :

— Quand je rencontre le docteur de Launoy, je le salue jusqu'à terre et ne lui parle que le chapeau à la main et avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il m'ôte mon saint Eustache qui ne tient à rien ¹. »

Il laissa une fortune médiocre. — Son testament commence ainsi :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. J'aurai bientôt fait, car je n'ai pas beaucoup de biens... »

Il omit la date, lui qui n'avait péché que par excès de précision.

NATHANIEL LEE

Cet auteur dramatique, trop oublié dans son pays, termina ses jours à l'hôpital des fous, à Londres. C'est là que, malgré sa démence, il composa sa tragédie les « Reines Rivaies ». Une nuit, près-d'en finir avec sa pièce et avec la vie, un nuage glissant sur la lune et interceptant la lumière, il s'écria d'un ton de commandement :

— Jupiter, lève-toi et mouche la lune !

Et la lune disparaissant tout à fait sous un second nuage plus épais :

— L'étourdi ! ajouta-t-il, je lui dis de la moucher et il l'éteint...

¹ « Mélanges d'histoire et de littérature. »

LÉON X.

« Le pape Léon dixième, dit Montaigne, ayant été averti de la prise de Milan qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie, que la fièvre l'en prit et en mourut. »

LÉOPOLD I^{er}.

L'empereur d'Allemagne, Léopold I^{er}, mourut au milieu d'un concert qu'il avait commandé à cette occasion.

LE CONNÉTABLE DE LESDIGUIÈRES.

« Le connétable de Lesdiguières travailla de fort bons sens le jour de sa mort. Après, il fit venir son curé.

— Monsieur le curé, lui dit-il, faites-moi faire tout ce qu'il faut.

Quand tout fut fait :

— Est-ce là tout, dit-il, monsieur le curé ?

— Oui, monsieur,

— Adieu, monsieur le curé, en vous remerciant.

Le médecin lui dit :

— Monsieur, j'en ai vu de plus malades échapper.

— Cela peut être, répondit-il, mais ils n'avaient pas quatre-vingt-cinq ans comme moi.

Il vint des moines à qui il avait donné quatre mille écus, qui eussent bien voulu en avoir encore autant. Ils lui promettaient paradis en récompense.

— Voyez-vous, leur dit-il, mes pères, si je ne suis pas sauvé pour quatre mille écus, je ne le serai pas pour huit mille... Adieu.

Il mourut comme cela, le plus tranquillement du monde ¹.

LETTRE DE CHANGE ET DE FAIRE PART.

Un Allemand nommé Grossman avait collé sur sa porte la lettre de change suivante :

« A trois mois de date, je rembourserai sur cette pre-

¹ TALLEMANT, « l'istoriettes ».

mière et seule lettre de change mon corps à la terre, valeur reçue, payable en tous lieux.

Hanovre, le 24 avril 1795.

G.-T.-C. GROSSMAN. »

Cet original fit honneur à sa signature : il mourut le jour indiqué.

MADemoiselle DE LIMEUIL.

C'était une des filles d'honneur de Catherine de Médicis.

« Quand l'heure de sa mort fut venue, dit Brantôme, elle fit venir à soi son valet qui s'appelait Julien et qui savait très-bien jouer du violon.

— Julien, lui dit-elle, prenez votre violon et sonnez-moi toujours, jusqu'à ce que vous me voyiez morte, « la Défaite des Suisses », et le mieux que vous pourrez ; et quand vous serez sur le mot « tout est perdu », sonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez.

Ce qu'il fit l'autre, et elle-même lui aidait de la voix ; et, quand ce vint « tout est perdu », elle réitéra par deux fois et, se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses compagnons :

— Tout est perdu à ce coup et à bon escient.
Et ainsi décéda. »

LIOTERAIS.

Dans l'historiette qui concerne le comte de Cramail, Tallemant des Réaux parle d'un certain Lioterais qui passait pour homme d'esprit et qui, devenu vieux, prit la vie en haine et résolut d'en finir. Un matin en lisant Sénèque, il se coupa la gorge avec un rasoir. La chute de son corps, sur le plancher fit monter une femme qu'il avait associée à son existence et qui avait pour lui une affection très-moderée.

— Ah ! s'écria celle-ci, on dira que je vous ai tué.

Lioterais demanda, d'un geste, du papier et une plume, puis traça ces mots :

« C'est moi qui me suis tué. »

Et, après avoir signé, il rendit l'âme.

LE CHEVALIER DE LORDAT.

Il voit son vaisseau périr à la vue des côtes de France. Il veut gagner le bord, mais ne sachant pas nager, il va être englouti, lorsqu'un marin le saisit et lui recommande

de s'attacher à lui. — Un courant les emporta et ils sont près d'être submergés tous deux. Les forces du marin l'abandonnent ; il semble avoir perdu toute confiance.

— Mais si je vous lâchais ? dit Lordat.

— Ah ! peut-être alors...

Il n'avait pas achevé ces mots que Lordat, le lâchant, disparaissait dans les flots.

UNE LOTERIE DANGEREUSE.

Nous lisons, dans la « Correspondance secrète » (année 1777), l'anecdote suivante :

« Un particulier, renfermé dans la Tour de Londres et condamné à avoir la tête tranchée, a obtenu la permission de se faire suppléer par un autre. En conséquence, il a cherché quelqu'un de bonne volonté et, ne trouvant personne qui consentit à sacrifier sa vie, il a, dit-on, pris ce biais qui lui réussira sans doute. Ledit sieur est fort riche et de son bien il a fait trente parts. La plus grosse est de quinze cent mille livres, et les vingt-neuf autres, qui sont égales, de cent cinquante mille livres chacune. Il propose une loterie de trente billets tous gagnants et qui seront délivrés gratis à toute personne qui, consentant à le suppléer sur l'échafaud, se rendra prisonnier et se soumettra à avoir la tête tranchée si le gros lot venait à lui échoir. Voilà, sans contredit, une manière assez singulière de laisser une bonne succession et la meilleure fa-

çon d'adoncir les regrets de ses héritiers; mais la probabilité que l'on a de vingt-neuf contre un de n'être pas le gros gagnant, qui deviendra le gros perdant, et l'assurance alors d'une fortune de cent cinquante mille livres, comparées au risque que la plupart des hommes courent tous les jours pour une fortune moindre et beaucoup moins sûre, doivent avec un peu d'esprit de calcul faire donner des suppléants. »

C'était, en effet, fort engageant, mais, quoique la chose se passât dans le pays du monde où l'on trouve le plus de gens prêts à se singulariser, personne ne se présenta pour prendre un numéro à cette alléchante loterie.

LOUIS VIII.

« Louis VIII, attaqué d'une maladie dont on n'a point marqué la nature, refusa hautement un remède proposé par les médecins, et qui était contraire à la loi de Dieu. Malgré son refus, on fit mettre auprès de lui, pendant qu'il dormait, une jeune fille qui, à son réveil, lui exposa le motif qui l'avait fait introduire dans son appartement :

— Non, ma fille, répondit-il, j'aime mieux mourir que de me sauver la vie par un péché mortel.

Aussitôt il appelle Archambaud de Bourbon, qui était son confident, et lui ordonna de procurer à cette jeune

personne un établissement honorable. Le religieux monarque mourut peu de temps après ¹. »

LOUIS XI.

Sentant sa fin approcher, ce prince tentait de gagner du temps avec l'aide du ciel. Il appelait tous les saints à son secours. — Comme il intercédait saint Eutrope et que le prêtre réclamait pour le roi, du même coup, la santé de l'âme et celle du corps :

— N'en demandez pas tant, lui dit Louis XI, il ne faut pas se rendre importun. Contentez-vous d'implorer la santé du corps.

LOUIS XIII.

Le père Griffet raconte que Louis XIII, étant sur son lit de mort, demanda au Dauphin qui venait d'être

¹ « Anecdotes françaises. »

baptisé, quel était le nom qui lui avait été donné.

— Je m'appelle Louis XIV, répondit l'enfant.

— Pas encore, mon fils, répliqua le roi, pas encore.

LOUIS XVIII.

Etant à toute extrémité et voyant sur la figure des médecins qu'il n'avait rien à espérer, il parodia la dernière parole du Grand Frédéric :

— Allons, dit-il, finissons-en, Charle attend (Charlatans).

LE GÉNÉRAL DE LOURMEL.

Pendant le siège de Sébastopol, ce général poussant ses troupes sur un gros de Russes qui faisaient une sortie, et essayant, presque à bout portant, une décharge qui ne blesse personne :

— Les maladroits ! s'écrie-t-il.

Puis il continue d'aller de l'avant... Mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il est blessé à mort par un bambin déguisé en soldat.

— A la bonne heure ! dit de Lourmel en tombant, voilà un garçon qui vise bien.

LULLI.

« Lulli se blessa un jour au petit doigt du pied en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure, qu'on négligea d'abord, devint si considérable que son médecin lui conseilla de se faire couper le doigt. Malheureusement on retarda l'opération et le mal gagna insensiblement la jambe. Son confesseur, qui le vit en danger, lui dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avait noté de son opéra nouveau, pour montrer qu'il se repentait de tous ses opéras, il n'y avait point d'absolution à espérer. Il le fit. Le confesseur s'étant retiré, M. le Duc vint le voir et lui dit :

— Quoi ! tu as jeté au feu ton opéra ? Que tu es fou d'en croire un janséniste qui rêvait !

— Paix ! monseigneur, paix, lui répondit Lulli à l'oreille, je savais bien ce que je faisais : j'en avais une seconde copie ¹. »

Ce qui avait rendu son mal incurable, c'étaient les excès dont il était coutumier. Sa femme dit au chevalier de Lorraine qui larmoyait près de son lit :

— Oh ! oui vraiment, vous êtes fort de ses amis : c'est

¹ « Anecdotes littéraires, » t. II, p. 39-40.

vous qui l'avez enivré le dernier et qui êtes cause de sa mort.

— Tais-toi, ma chère femme, dit Lulli ; monsieur le chevalier m'a enivré le dernier, mais, si j'en réchappe, c'est lui qui m'enivrera le premier.

MACHIAVEL.

Peu de temps avant de mourir, Machiavel eut une sorte d'hallucination, dans laquelle il aperçut un groupe de gens misérablement vêtus, contrefaits, décharnés, criant la faim.

— Quels sont ces hommes ? demanda-t-il.

— C'est le personnel du paradis, lui répondit-on ; « *beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* »

L'auteur du « Prince » vit ensuite passer devant lui quantité de personnages empreints de gravité, au milieu desquels il reconnut Platon, Plutarque, Tacite, et qui traitaient les questions les plus élevées.

— Et ces grands hommes, fit-il, où sont-ils placés ?

— Ce sont les réprouvés : « *sapientia hujus sæculi inimica est Dei.* »

Et comme on lui demandait dans quels rangs il voulait être casé :

— J'aime mieux, répliqua-t-il, être en enfer avec ces grands esprits pour deviser d'affaires d'état en leur com-

pagnie, qu'avec cette vermine de bélitres qui traînent leurs loques et leur sottise ¹.

MALHERBE.

« On dit, raconte l'abbé Raynal, qu'une heure avant que de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, Malherbe se réveilla comme en sursaut pour reprendre son hôtesse, qui lui servait de garde, d'un mot qui n'était pas bien français ; et que, comme son confesseur lui en fit des réprimandes, il lui dit qu'il ne pouvait s'en empêcher et qu'il voulait défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue française. On ajoute que ce confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses et peu correctes, et lui demandant s'il ne se sentait pas un grand désir de jouir bientôt de cette félicité, Malherbe lui répondit :

— Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte ². »

Segrais donne une autre version : « Son confesseur, dit-il dans ses « Mémoires-Anecdotes », voyant que sa maladie était dangereuse, le pressa de se confesser et il s'en excusa en disant qu'il se confesserait à la Toussaint, comme il avait coutume de le faire :

¹ LATANNE, « Curiosités, biographiques. »

² « Anecdotes littéraires, » t. II^e, p. 92-93. »

— Mais, monsieur, lui dit le confesseur, vous m'avez toujours dit que vous vouliez faire comme font les autres, en ce qui regarde le christianisme. Tous les bons chrétiens se confessent avant de mourir.

— Vous avez raison, reprit Malherbe, je veux donc aussi me confesser, je veux aller où vont les autres : on ne fera pas un paradis exprès pour moi.

MICHEL MAMIN.

Michel Mamin passait une partie de sa vie à chasser le chamois sur les Alpes, et l'autre à travailler dans les mines de Naves. Lorsqu'il mourut, en 1779, à l'âge de soixante-quatre ans, il avait réalisé quelque chose comme mille écus, et il nomma « tous les pauvres de l'univers » ses héritiers. La commune des Planches, qu'il avait chargée de la répartition, crut remplir les intentions de ce brave homme, en consacrant la rente des mille écus au soulagement des passants pauvres ou infirmes.

L'ABBÉ MANGENOT.

L'abbé Mangenot, qui était un des joyeux chanoines du Temple, mourut en se drapant quelque peu. Il dit à ceux qui l'entouraient :

Laissons au vulgaire des hommes
Redouter de la mort les pièges imprévus :
Elle n'est point tant que nous sommes ;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Il composa aussi son épitaphe :

Sous ce marbre git enterré
Un prébendier sexagénaire,
Qui jamais ne dit son bréviaire
Et qui ne connut son curé
Qu'en relisant son baptistaire.

PIERRE DE MARCA.

Nommé archevêque de Paris, il mourut en 1662, le jour même que ses bulles arrivèrent. — Colletet consigna le fait dans cette épitaphe :

Ci-gît monseigneur de Marca,
Que le roi sagement marca
Pour le prélat de son église ;
Mais la Mort, qui le remarqua
Et qui se plait à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

TULLIUS MARCELLINUS.

Atteint d'une maladie qui ne présentait aucun danger, mais qui menaçait d'être très-longue, Tullius Marcellinus rassembla ses amis et leur demanda leur avis.

— Faut-il patienter, dit-il, ou en finir tout de suite ?

Les uns parlèrent pour, les autres contre. Marcellinus ne savait auxquels entendre, lorsqu'un stoïcien, qui n'avait pas encore opiné, lui adressa cette allocution péremptoire :

— Mon cher Marcellinus, ne vous tourmentez pas comme si vous aviez à délibérer sur une affaire d'importance. Ce n'est rien que de vivre. Le beau mérite de partager le sort des esclaves et des animaux ! Songez combien il y a de temps que vous faites la même chose : manger, dormir, se livrer au plaisir, voilà le cercle autour duquel on tourne incessamment. Pour se donner la mort, il n'est pas nécessaire d'être sage, fort ou malheureux : il suffit d'être dégoûté.

Marcellinus n'hésita plus, mais, comme il avait horreur du sang, il se mit à une diète absolue et, après trois jours d'abstinence, se plaça dans une baignoire qu'il fit remplir peu à peu d'eau tiède et s'affaissa sur lui-même, en disant qu'il éprouvait un « certain plaisir ».

MARIGNY.

Marigny, auteur d'un poème sur le pain bénit, dont le naturel est relevé par de vives saillies, gagna en Allemagne, une maladie des plus graves. L'évêque luthérien d'Osnabruch lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des protestants n'ajoutait pas à l'inquiétude que lui donnait son état :

— Monseigneur, répondit Marigny, il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, et je serai avec des catholiques.

MARI NARQUOIS.

« Je lègue à ma femme cinq cents guinées, dont elle ne pourra jouir qu'après sa mort : de cette façon elle aura les moyens de se faire enterrer honorablement. »

MARI QUI LACHE PIED.

Un rentier de la rue du Hasard-Richelieu, X..., vivait séparé de sa femme. Mais, à la suite d'un procès qu'elle avait gagné, celle-ci avait été autorisée à rentrer dans le domicile conjugal. Cette réintégration, qui devait bientôt s'opérer, était pour X... un sujet d'angoisses continuelles. Il était devenu sombre et souvent laissait échapper des paroles sinistres qui indiquaient une ferme résolution d'abandonner la place à sa femme.

Un matin, X... amène chez lui un ouvrier menuisier. Il le conduit dans un cabinet de toilette et lui commande de sceller dans le plafond un fort piton. Il fait ensuite établir deux traverses en bois à une hauteur un peu plus élevée que la poitrine d'un homme de taille ordinaire. Au piton, il adapte une corde disposée de manière qu'il puisse être suspendu sans que ses pieds touchent la terre, et sur les traverses il place un fusil de chasse dans une position telle que, lorsqu'il serait pendu, le canon se trouverait dirigé contre la poitrine.

Le lendemain une détonation jette l'alarme dans la maison. On reconnaît que le bruit est venu de l'appartement occupé par le sieur X... Un locataire voisin, qui de son logement pouvait apercevoir ce qui se passait dans le cabinet de toilette du rentier, découvre ce dernier qui lui tirait une langue démesurée. Il ne doute pas qu'il

n'ait devant lui un pendu et donne l'alarme. Le commissaire de police de la section du Palais-Royal, qu'on s'empresse d'avertir, ayant fait ouvrir la porte de l'appartement, on trouve X... sans vie. Il s'était passé la corde au cou, et avait aussitôt fait partir le fusil à l'aide de la baguette qui répondait à un mécanisme adapté à la détente. Il avait été atteint en plein cœur, et comme il avait, en lâchant le coup, renversé le tabouret placé sous ses pieds, il était demeuré suspendu.

A la corde dont il s'était servi pour se pendre, X... avait piqué son épingle de cravate en or, dans laquelle il avait passé sa bague chevalière, qui se trouvait ainsi maintenue. Cette épingle et cette bague contenaient des cheveux de sa femme. Un papier qui retenait l'épingle renfermait quelques vers adressés à celle avec qui il redoutait de vivre. Il lui disait qu'après une union aussi malheureuse, il ne pouvait emporter dans le tombeau aucun souvenir d'elle, qu'il lui renvoyait ses cheveux et que, puisqu'elle l'avait réduit à chercher la paix dans la mort, il la priait en grâce de ne plus porter son nom et de ne plus le faire porter à ses enfants.

X... avait, en outre, affiché au mur de sa salle à manger son testament olographe contenant des dispositions en faveur d'un de ses amis. Cette pièce commençait ainsi : « Treize heures avant ma mort, sain de corps et d'esprit, j'ai écrit ce qui suit... »

MARI RECONNAISSANT.

Extrait du testament d'un homme mort à Londres en 1791 :

« Vu que j'ai eu le malheur d'avoir pour femme Elisabeth M., qui, depuis notre mariage, m'a tourmenté de toutes les manières ; que, non contente de se moquer de mes avis, elle a fait tout ce qu'il lui était possible pour me rendre la vie à charge ; que le ciel ne semble l'avoir envoyée dans ce monde que pour m'en faire sortir plus tôt ; que la force de Samson, le génie d'Homère, la prudence d'Auguste, l'adresse de Pyrrhus, la patience de Job, la subtilité d'Annibal, la vigilance d'Hermogènes, ne suffiraient pas pour dompter la perversité de son caractère ; que rien dans le monde ne pourrait la faire changer, puisque nous avons vécu séparés pendant huit ans, sans que j'y aie gagné autre chose que la perte de mon fils, qu'elle a corrompu et qui m'a totalement abandonné, d'après ses conseils ; pesant mûrement et attentivement toutes ces considérations, j'ai légué et je lègue, à ladite Elisabeth M., ma femme, — un schelling. »

MARQUISE DÉFERRÉE.

« Un jeune marquis mal aisé, ayant épousé une vieille comtesse fort riche, se divertissait ailleurs à ses dépens et ne la ménageait point du tout, souhaitant même avec impatience qu'elle mourût, parce qu'en vertu de la donation qu'elle lui avait faite de tous ses biens, il aurait été en état de choisir une jeune femme qui lui aurait plu. La vieille ne reconnaissait que trop la faute qu'elle avait faite. Mais les mépris de son époux n'étaient pas ce qui l'alarmait le plus. Elle craignait qu'il ne lui prît envie de se défaire d'elle ; et, venant un jour à se trouver au plus mal, elle dit tout haut qu'elle était empoisonnée.

« — Empoisonnée ! lui dit le marquis en présence de gens ; cela pourrait-il bien être ? qui accusez-vous de ce crime ?

« — Vous, lui répondit la vieille.

« — Ah ! messieurs, s'écria le marquis, rien n'est plus faux. On n'a qu'à l'ouvrir tout à l'heure : on verra la calomnie ¹. »

¹ « Ménagiana. »

LE GÉNÉRAL-MAJOR CLAUDE MARTIN.

Fils d'un tonnelier de Lyon, Claude Martin avait quitté très-jeune sa ville natale pour se rendre dans l'Inde. Il était entré, comme simple soldat, dans les troupes françaises, puis avait pris du service dans l'armée de la Compagnie des Indes. — Lorsqu'il mourut, en 1800, il était parvenu au grade de général-major et avait amassé une fortune d'environ douze millions.

Son testament est l'œuvre d'un brave homme, mais plus propre à manier le sabre que la plume :

« ... Mes louanges les plus exaltées, s'écrie-t-il, et mes remerciements les plus respectueux soient reçus par le Tout-Puissant, créateur de tout ce qui existe, pour sa grande clémence envers moi pendant ma vie; étant miséricordieux pour tous, j'ai de grandes espérances qu'il me pardonnera les péchés que j'ai commis, si sa créature peut en commettre...

« Article 1. Toutes les femmes, domestiques mâles et femelles, eunuques et autres qui m'appartiennent, et pour lesquels j'ai payé, pour les avoir en propriété, à ma mort ou en quittant cette vie, je leur donne la liberté, et ils sont libres, à l'exception de ceux ci-après mentionnés, desquels j'ai disposés en faveur de ceux sous-nommés, les ayant acquis, achetés, élevés et instruits pour être les domestiques pendant la vie de ceux chez qui je les ai pla-

cés, ou donnés, lesdits mâles, femmes ou eunuques, comme serviteurs pendant la vie de ces dames...

«... Et celles-ci je les ai acquises pour être les compagnes de ma bonne et mauvaise fortune... Je les ai eues lorsqu'elles étaient dans leur enfance et je les ai fait instruire aussi vertueusement que je l'ai pu. Elles ont rempli mon intention à ma grande satisfaction. Puisse Dieu les récompenser ! Elles sont innocentes d'aucun crime ou péché dont je suis coupable ; si elles en ont commis en partageant mon lit, elles devaient de la complaisance à mon commandement. Ayant toute raison d'être satisfait de leurs services, mes désirs sincères sont de leur donner une prompte récompense dans ce monde... »

Suit une longue série de legs que clôt ce paragraphe :

« Lorsque je mourrai, je requiers que mon corps soit salé... »

DANIEL MARTINETT.

Daniel Martinett, entr'autres fantaisies, eut celle de léguer ses dettes au gouverneur du Bengale, qui se montra aussi généreux que les deux amis d'Eudamidas.

Il commence, dans son testament (1825), par recommander son âme à Dieu, puis il ajoute :

« Quant à ce corps misérable, comme il a bien assez vu de pompes dans ce bas-monde, tout ce que je désire, c'est qu'on l'emporte dans un vieux coffre vert pour évi-

ter toute dépense, car, ayant vécu en prodigue, je veux mourir en économe ;

« Mon enterrement ne doit rien coûter ; j'en ai gagné les frais à l'entrepreneur des pompes funèbres, dans une partie de billard, que nous avons faite en présence de MM. Thomas Morice et William-Parkes, chez ledit William-Parkes, au mois de février dernier ;

« Je demande que le révérend M. Henri Butler lise les prières d'usage aux enterrements, et de plus qu'il prêche un sermon, le premier dimanche après mon décès, en prenant pour texte ces paroles de Salomon : TOUT EST VANITÉ. En considération de ce petit service, je lui lègue toute mon hypocrisie : il en a besoin pour être honnête homme comme on l'est aujourd'hui ;

« Je lègue au gouverneur Henri Wansittart le soin de payer toute somme dont je me trouverai redevable à des personnes peu aisées de cette ville. Le tout ne monte pas à plus de trois cents roupies ¹...

« J'ai été, pendant ma vie, l'objet des plaisanteries d'un gentleman à la mode, et le point de mire de ses sarcasmes : il est vrai que ma conduite était un peu extraordinaire ; j'espère lui pardonner.

« Comme je n'ai rien à laisser à mes parents dans ma patrie, je n'ai rien non plus à en dire ; au reste, ils ne se sont guère occupés de moi depuis longtemps. Seulement « je leur souhaite à tous une bonne santé », et je désire que mes frères et sœurs fassent un voyage plus prospère dans cette vie que celui que j'ai fait. »

¹ La roupie d'argent vaut 2 fr. 42 cent. ; la roupie d'or, 35 fr. 72 cent. Il s'agissait donc ou de 726 fr., ou de 11,616 fr.

LE COMTE DE MAUGIRON.

Ce lieutenant-général était un sceptique du genre goguenard.

L'archevêque de Valence l'avait attiré chez lui pour le ramener dans le sein de la religion. Mais il le prêchait en pure perte. Le comte avait beau sentir sa fin approcher; il continuait de répondre aux sermons par des plaisanteries.

Au milieu d'une crise, entendant son hôte qui accourait avec son grand vicaire pour lui apporter à temps les secours spirituels :

— Je les attraperai bien, dit à son médecin l'incorrigible Maugiron : ils croient me tenir et je m'en vais.

Une heure auparavant, il avait aligné les rimes suivantes :

Tout meurt, je m'en aperçois bien !
Tronchin, tant fêté dans le monde,
Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde,
Ni Dumont en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière :
Venez, bergères et bergers,
Venez me fermer la paupière ;
Qu'au murmure de vos baisers

Tout doucement mon âme soit éteinte.
Finir ainsi dans les bras de l'amour,
C'est du trépas ne point sentir l'atteinte,
C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

LE PRINCE MAURICE.

Le prince Maurice de Hollande, étant à l'extrémité, fit venir un prêtre et un ministre, et les invita l'un et l'autre à démontrer la supériorité de leur religion.

— Je vois bien, dit l'incrédule endurci, quand ils eurent fini de discuter, je vois bien qu'il n'y a rien de certain que les mathématiques.

Puis il tourna la tête du côté du mur. — Il avait cessé de vivre.

MAURICE DE SAXE

Le maréchal de Saxe, qui écrivait à un de ses amis :
« Ils veule me fere de la cademie; sela miret come une bage à un chas », et qui, en revanche, aurait donné d'ex-

cellentes leçons de stratégie, dit, au moment d'expirer, à Sénac, premier médecin du roi :

— Docteur, la vie, n'est qu'un songe : le mien a été beau, mais il est court.

MAXIMILIEN I^{er}.

Il ordonna, dans son testament, qu'aussitôt après son décès, ses cheveux seraient coupés, ses dents broyées et réduites en cendres publiquement dans la chapelle de sa cour. Il commanda de plus, pour montrer le néant des grandeurs humaines, que son corps, après avoir été exposé toute la journée, fût renfermé dans un sac rempli de chaux vive, recouvert de taffetas et de damas blanc, qu'il fût ainsi exposé dans le cercueil préparé pour le recevoir; qu'on l'inhumât dans l'église du palais de Neustadt, sous l'autel Saint-Georges; et qu'on n'oubliât pas de le placer de manière que la tête et le cœur se trouvassent sous les pieds du célébrant. — Ses intentions furent entièrement exécutées.

MAZARIN.

Voulant cacher jusqu'à la fin la maladie qui le minait, le cardinal-ministre se mit du rouge et passa sur son balcon. L'ambassadeur d'Espagne l'apercevant :

— Voilà, dit-il, un portrait qui a un faux air de M. de Mazarin.

Quoiqu'il fût doué d'une conscience peu timorée, Mazarin eut, en mourant, des scrupules sur ses immenses richesses. Un théatin, qui l'assistait, lui dit franchement qu'il serait damné s'il ne restituait le bien mal acquis.

— Hélas ! répondit-il, ce que je possède je le tiens des bienfaits du roi.

— Il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné de ce que vous vous êtes attribué.

— Ah ! si cela est, il faut tout rendre.

Colbert survenant, on lui demanda son avis.

— Je conseille, dit-il, à monsieur le Cardinal de faire, en faveur du roi, une donation, pour cause de mort, de toute sa fortune. Sa Majesté, dont le bon cœur est connu, ne manquera pas de décliner cet abandon.

Mazarin trouva l'expédient à son goût et s'exécuta sans hésiter. Mais il passa deux jours dans d'affreuses angoisses, le roi tardant à se prononcer.

— Mes pauvres millions ! s'écriait-il. Voilà ma pauvre famille sans pain !

Eufin la réponse du roi arriva : elle était telle qu'il la désirait.

MADAME DE MAZARIN.

« Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant :

— Ah ! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir ; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre église ¹. »

MÉNAGE.

L'auteur des « Origines de la langue française », qui soupira si longtemps aux pieds de madame de Sévigné, atteint d'une pleurésie, fit appeler le père Airant, son parent. A peine le jésuite était-il entré dans la chambre du

¹ CHAMFORT, édition Hetzel, p. 168.

malade, qu'il l'embrassait, le consolait et l'exhortait à la mort. Édifié des touchantes paroles du père Airaut, Ménage dit en levant les yeux au ciel :

— Je vois s'accomplir la pensée que j'ai toujours eue : qu'on a besoin d'une sage-femme pour entrer dans le monde, et d'un homme sage pour en sortir.

MÉZERAY.

Le temps que Mézeray ne consacrait pas au travail, il le passait chez maître Le Faucheur, un cabaretier de la Chapelle-Saint-Denis. Mais le vin n'était pas son unique passion. Il en fit lui-même l'aveu.

— Je meurs, dit-il, d'un excès de fillette et de feuillette.

A l'ouverture de son scellé, on trouva, au fond d'un coffre, un écu d'or frappé au coin de Louis XII et enveloppé de différents morceaux de papier, dont le dernier portait cette suscription :

« Il y a plus de trente ans que je garde le présent écu d'or pour louer une fenêtre à la place de Grève, lorsqu'on y pendra un maltôlier. »

MONCRIF.

« Le sieur Paradis de Moncrif, lecteur de la feue Reine et de madame la Dauphine, languissait depuis deux mois, ayant les jambes ouvertes ; comme il avait quatre-vingt-deux ans et au-delà, il n'a pas douté que sa fin n'approchât ; mais il l'a envisagée en philosophe : il s'entretenait de ce dernier moment avec beaucoup de présence d'esprit et sans aucun trouble ; il a ordonné lui-même les apprêts de ses funérailles. Après avoir satisfait à l'ordre public et aux devoirs de citoyen, il a voulu semer de fleurs le reste de sa carrière. Il a toujours reçu du monde : accoutumé à voir des filles et des actrices, il égayait encore ses regards du spectacle de leurs charmes. Ne pouvant plus aller à l'Opéra où il était habituellement, il avait chez lui de la musique, des concerts, de la danse ; en un mot, il est mort en Anacréon, comme il avait vécu... Il a fait quelques actes d'opéra qui ont eu beaucoup de succès et il a eu la satisfaction de se voir encore joué sur le théâtre de Fontainebleau, au moment de sa mort ¹ ».

La Place lui fit cette épitaphe :

1 « Mémoires secrets » de Bachaumont.

Réalisant les mœurs de l'âge d'or,
Ami sûr, auteur agréable,
Ci-git qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard et plus aimable.

MONTAIGNE.

« Feu Montaigne, auteur des « Essais », dit Automne, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du lit en chemise, prenant sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres légataires, et leur paya les legs qu'il leur avait laissés dans son testament, prévoyant les difficultés que feraient ses héritiers... »

ANNE DE MONTMORENCY.

« Anne de Montmorency avait servi sous cinq rois, Louis XII, François I^{er}, Henri II, François II, et Charles IX. La reine-mère, en apprenant le combat (de la plaine Saint-Denis, 1567), dit qu'elle avait eu, ce jour-là, deux grandes obligations au ciel : « l'une que le connétable ait

vengé le roi de ses ennemis; l'autre que les ennemis du roi l'aient défait du connétable. » Il mourut le lendemain de la bataille. Un cordelier l'importunait par de longues exhortations :

— Je n'ai pas vécu près de quatre-vingts ans, lui dit-il, sans avoir appris à mourir un quart-d'heure ¹ ».

LE MARQUIS DE MONTROSE.

Un membre du parlement d'Ecosse qui venait de condamner à mort le marquis de Montrose, un des généraux de Charles I^{er}, entre brusquement dans sa prison et lui demande ce qu'il fait :

— Vous le voyez, répond Montrose, je me peigne. Tandis que ma tête est encore à moi, j'en prends soin. Tantôt vous la traiterez comme vous voudrez.

PHILIPPE MORDAUNT.

Un cousin germain du fameux comte de Péterborough qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu

1 « Anecdotes françaises. »

le plus de postillons et de rois, Philippe Mordaunt, était un beau cavalier; il jouissait d'une fortune considérable, pouvait, par les privilèges de sa naissance, prétendre aux plus hautes dignités, et avait mis la main sur la meilleure des femmes du Royaume-Uni. On enviait son bonheur, et ce bonheur continu finit par être pour lui d'un poids trop lourd. Mordaunt paya ses dettes, écrivit à ses amis et se brûla la cervelle, après avoir composé ce méchant quatrain :

L'opium peut aider le sage;
Mais selon mon opinion,
Il lui faut, au lieu d'opium,
Un pistolet et du courage.

MORNAY.

Mornay, qui avait été gouverneur de Saint-Cloud et qui s'était retiré au Palais-Royal, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, fut pris, un jour de mardi gras, d'une crise qui devait lui être fatale. Son neveu vint le voir et le trouva, les draps rabattus jusqu'au pied du lit et considérant ses membres décharnés.

— Que faites-vous donc là, mon oncle ? lui demanda-t-il.

— Je m'examinais et je disais à la Mort : « Tu vas faire là un pauvre mardi gras. »

THOMAS MORUS.

La veille du jour qui devait décider de son sort, il renvoya son barbier, en lui disant :

— J'ai un grand différend avec le roi : il s'agit de savoir s'il aura ma tête ou si elle me restera; je n'y veux rien faire faire qu'elle ne soit bien à moi.

Il dit, au pied de l'échafaud, à un des assistants :

— Aidez-moi à monter; je ne vous prierai pas de m'aider à descendre.

MOYEN EXTRÊMEMENT DÉTOURNÉ DE SE BRULER LA
CERVELLE.

Un joli garçon, qui avait des peines de cœur et qui voulait se suicider sans se défigurer, se servit de son pistolet comme M. Purgon se sert de l'arme que vous savez.

HENRY MURGER.

On lui demandait de quelle façon il traitait la maladie qui l'a emporté :

— Par l'indifférence, répondit l'historien de la Bohême.

— Lurine est là-haut ! disait-il dans ses derniers moments. Quand j'y serai, nous pourrons y faire un « Figaro... » Pourvu que Villemessant n'y vienne pas !... Le bon Dieu nous enverrait un avertissement...

Et comme M. d'Hormoys, pour le calmer, lui parlait de guérison et de convalescence prochaine :

— Oui, dit-il, j'entrerai bientôt en convalescence... de la vie.

Il finit par s'exalter et s'écriait dans son délire :

— Regardez... là... là-bas : il y a un sauvage... je le vois.

— Allons donc, lui dit Nadar en secouant les rideaux du lit ; il n'y a pas plus de sauvage que sur la main.

— Il y a un sauvage, répéta-t-il.

— Et quand cela serait, ajouta Nadar, qui ne voulait pas trop le contrecarrer, dans la crainte d'augmenter la crise ; quand cela serait !... Ne suis-je pas bon pour un sauvage ?

Murger expira le 28 janvier 1861, à dix heures du soir, en murmurant :

— Pas de musique... Pas de bruit... Pas de Bohême.

NAÏVETÉS.

Un original, qui s'appelait de Bétancourt et qui logeait près de la Seine, ne cessait de se plaindre des blanchisseuses voisines dont les battoirs toujours en mouvement troublaient son sommeil. Un jour, hors de lui, il s'écria :

— Si je ne me retenais, j'irais mettre le feu à la rivière !

Voyant un homme qui lisait en louchant :

— Ce gaillard-là, dit-il, doit être doublement savant, car il lit deux pages à la fois.

Prêt à rendre le dernier soupir, son médecin lui ayant demandé s'il n'avait rien pris de la journée :

— Pardonnez-moi, répondit-il, j'ai pris une mouche.

« M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami Pelméja :

« — Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma

chambre ? Il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse ¹. »

Un Suisse, qui marchait à la potence demanda qu'on le saignât.

— On prétend, dit-il, que la première saignée sauve la vie.

On disait à une paysanne qui succombait à une longue et douloureuse maladie :

— Vous serez bien heureuse d'être délivrée de tous vos maux.

— C'est vrai, répondit-elle, mais on est si longtemps mort !

¹ CHAMFORT. édit. ou Hetzel, p. 197.

Un paysan débitait « in extremis » tout ce qu'il avait fait de bien, de mal, voire même d'insignifiant

— Je ne vous demande que vos péchés, lui dit son confesseur.

— Est-ce que je m'y connais, moi? prenez là-dedans tout ce qu'il vous faut.

Saint-Foix parle d'un individu qui prit le parti, à quatre-vingts ans, de voyager jusqu'à la mort, parce que, disait-il, il ne voulait pas savoir où il serait enterré.

Un grenadier, près de mourir, discutait avec son confesseur. Le prêtre, pensant l'effrayer, lui dit :

— Songez, mon ami, que Dieu se lasse à la fin; hâtez-vous de vous repentir, sans quoi l'enfer pourrait bien devenir votre partage. Une éternité de souffrance, c'est bien long !

— Oh ! oui, mon père, mais je suis sûr qu'à la longue on s'y fait.

Un caporal, condamné à être pendu, voulut informer sa femme, non de sa situation présente, mais de sa situation posthume. Il lui écrivit :

« Ma chère veuve, après t'avoir souhaité une santé aussi bonne que la mienne l'est pour le moment, je te dirai que j'ai été pendu aujourd'hui entre onze heures et midi. J'ai fait, grâce au ciel, une assez belle mort, et j'ai eu le plaisir de voir que tous les assistants me plaignaient. Souviens-toi de moi et fais-en ressouvenir mes pauvres enfants qui n'ont plus de père. — Ton affectionné mari jusqu'à la mort. »

— Mon ami, n'êtes-vous pas janséniste ? demandait un confesseur à un moribond.

— Non, mon père, je suis ébéniste.

Un prêtre, dont la simplicité d'esprit égalait la bonté d'âme, conduisant un assassin à la guillotine, lui dit, pour le consoler.

— « Hodie tibi, cras mihi » (aujourd'hui ton tour, demain le mien).

— « Amen », répondit le patient.

Une vieille femme, près de sa fin, se confessait de la passion qui l'entraînait au jeu.

— Pêché de conséquence, dit le prêtre, qui d'abord fait perdre beaucoup de temps...

— Oh ! oui, mon père, on perd bien du temps à battre les cartes.

Un garçon de ferme, qui se donnait les gants d'avoir le spleen, se jette dans la Seine, au-dessous de Rouen : repêché par un marinier qui flânait sur la rive, il avait à peine regagné le bord qu'il fait le plongeon de nouveau. Il s'obstinait inutilement à périr de cette façon, car il ne tarda pas à reparaitre sain et sauf. — Fatigué de l'insistance de son sauveur, il le toise de l'œil et avisant un arbre :

— Nous verrons, se dit-il, lequel des deux cédera à l'autre... Je lui défends, avec son ventre, de me suivre là-haut.

Et le voilà qui grimpe comme un chat et qui, tirant une corde de sa poche, se pend à la branche la plus solide.

Un passant, qui survient, interpelle le marinier demeuré impassible :

— Comment, lui demande-t-il, n'avez-vous pas empêché ce malheureux de se pendre ?

— Il était mouillé jusqu'aux os, répondit-il, et je croyais qu'il voulait se sécher.

NAPOLÉON ET L'ANGLETERRE.

Un Anglais entreprit à pied et en plein hiver l'ascension du mont Cenis. Arrivé à Lans-le-Bourg, l'insulaire écrivit les jolis vers suivants sur la porte de l'hôtel Milhomme qui fut construit, dit-on, par ordre de l'empereur :

Qu'est-ce que la gloire ?

Une balançoire.

Napoléon a passé par ici,

Et moi aussi.

Après quoi, au lieu de suivre la grand'route qui mène à Suse, il prit le petit sentier de la Ramasse, dont l'accès est presque impossible, même en été. Il avait à peine fait quelques pas qu'une énorme avalanche le précipitait dans des abîmes sans fond.

NÉ COIFFÉ.

Les journaux de France, à la fin de septembre 1826, sous la rubrique « Angleterre », contenaient la relation

suivante, relative à la succession d'un banquier de Londres :

« L'épouse de l'honorable Arthur Thélusson vient d'accoucher d'un fils à Ribberfordhouse, dans le Worcestershire. Cet événement est fort important en ce qu'il fixe le sort d'une des plus grandes fortunes qui aient jamais existé, et reporte l'attention sur le singulier testament de feu M. Thélusson, dont nous allons parler avec détail :

« Pierre-Isaac Thélusson était natif de Genève, et s'était établi à Londres, où il avait fait dans le commerce une immense fortune. Il mourut à Rastow, dans le comté de Kent, le 21 juillet 1797, laissant trois fils et trois filles. Il donna par son testament cent mille livres sterling à sa femme et à ses enfants, mais ses immenses propriétés du Yorkshire et le reste de sa fortune, montant à environ cinq cent mille livres sterling, furent confiés par lui à des tuteurs pour qu'il en fût fait emploi jusqu'après la mort de ses fils et de ses petits-fils, ce qui formait une période de temps d'environ cent vingt ans, pendant laquelle on avait calculé que le fond primitif, par l'accumulation des intérêts, s'élèverait à cent quarante millions de livres sterling (trois billions cinq cent millions de francs). Alors, s'il n'existait pas de descendant mâle, cette étonnante fortune devait devenir la propriété de l'État, et accroître l'amortissement sous la surveillance du Parlement. Ce testament fut vivement contesté par la famille du défunt, mais il fut maintenu par un décret de Chancellerie : seulement et postérieurement, sur la proposition du chancelier Rosslyn, intervint un acte qui défendait de semblables dispositions, et une accumulation si extravagante d'une fortune privée.

« On voit par ce qui précède, si la naissance de l'en-

fant mâle de sir Arthur Thélusson a dû être un événement en Angleterre. »

Cette accumulation d'intérêts nous fait souvenir d'un acte de vente des plus singuliers. Un Anglais, — nos voisins nous dament le pion de ce côté, — vendit pour cinq guinées une propriété qu'il possédait dans le comté de Norfolk et qui lui rapportait bon an mal an cinq mille livres sterling (cent vingt mille francs environ).

— C'est un fou, disait-on.

— Pas si fou, répondit quelqu'un qui était au courant de l'affaire; sachez que l'acquéreur, ou plutôt ses héritiers, ou ayant-cause, ne doivent entrer en possession de ce domaine que dans trois cent soixante ans; et le vendeur a calculé que les cinq guinées, placées à intérêt pendant ce temps, ainsi que les intérêts qu'elles produiront, formeront à cette époque un capital de un million trois cent dix mille sept cent vingt livres sterling (environ trente-deux millions quatre cent vingt-six mille deux cent quatre-vingts francs).

NEZ QUI VAUT DE L'OR.

« Un riche particulier de Londres meurt et laisse à miss B., qui ne le connaissait nullement, une fortune qui se monte à plusieurs millions; on ne devinerait jamais quel a été le motif d'une générosité aussi considérable et aussi imprévue. Il faut citer l'article même du testament, il est ainsi conçu :

« Je supplie miss B... d'accepter le don de ma fortune entière, trop faible auprès des inexprimables sensations que m'a fait éprouver pendant trois ans la contemplation de son adorable nez. »

« Après l'ouverture du testament, les hommes de loi se rendirent chez miss B..., pour lui faire signer l'acceptation du legs. Grand étonnement de la part de cette dame ! le nom de ce légataire lui est absolument inconnu, et rien dans sa généalogie la plus reculée n'en approche. Bien embarrassée, craignant une erreur ou une mystification, elle demande si le défunt est enterré :

« — Non, lui dit-on.

« — Conduisez-moi près de lui.

« Ici l'étonnement devient général :

« — C'est lui ! s'écrie miss B..., après avoir fait découvrir le défunt ; c'est l'homme qui, pendant trois ans, me poursuivait de ses hommages, de ses vers en faveur de mon nez ! A Hyde-Park, à Covent-Garden, il était toujours devant moi et fixait continuellement ses regards sur moi.

« On ouvre les papiers du défunt : ils contiennent plusieurs éplâtres ébauchés en l'honneur du joli nez de miss B... ; plus de cinquante croquis le représentant de face, de profil, de trois quarts. On relit le testament, et l'on ne doute point que miss B... ne soit la véritable légataire. En conséquence, elle accepte la succession, et les pauvres parents du défunt n'ont qu'un pied-de-nez. Ce qu'il y a de singulier dans cette aventure, c'est que, sauf un nez fort prononcé, cette dame n'avait rien de remarquable dans la physionomie ¹. »

1 PRIGNOT, « Choix de testaments »

NICOLAÏ.

L'ex-président du Grand Conseil était à table, dans la prison de Port-Libre (1794), lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à la Conciergerie. « On lui dit qu'un gendarme l'attendait en bas. Il acheva de dîner, prit un verre de liqueur et descendit au greffe. Il avait une douleur à l'épaule : comme on l'engageait à consulter le médecin :

— Non, répondit-il, cela n'est pas nécessaire ; le mal est trop près de la tête, l'une emportera l'autre¹. »

L'EMPEREUR NICOLAS.

Peu d'instants avant sa mort, Nicolas tendit son bras à un de ses médecins et lui demanda en souriant :

— Tout sera-t-il bientôt fini ? Quand signez-vous ma feuille de route ?

Le docteur ayant consulté le pouls de l'empereur :

¹ LOUIS BLANC, « Histoire de la Révolution ».

- Pas encore, Sire, répondit-il.
- Ne perdrai-je pas connaissance ?
- J'espère, Sire, que vous passerez de la terre au ciel sans agonie.

NINON DE LENCLOS.

Deux confesseurs s'efforçaient de convertir Ninon.

— Vous savez, dit-elle à Fontenelle, vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps ; je pourrais encore mieux vendre mon âme : les jansénistes et les molinistes se la disputent.

Elle dit aussi à propos de Testu, un abbé de ruelles qui ne cessait de la prêcher :

— Il croit que ma conversion lui fera honneur et que le roi lui donnera au moins une abbaye ; mais, s'il ne fait fortune que par mon âme, il court grand risque de mourir sans bénéfice.

NOTAIRE LIBRE PENSEUR MAIS HONNÊTE.

Il avait nom Lebraly et instrumentait à Clermont, sous la Restauration. « Je crois, dit-il dans son testament, ne

rien devoir, ni avoir jamais nui à personne; bien loin d'avoir été vindicatif envers mes innombrables ennemis, je leur ai rendu service...

« Ainsi je n'ordonne point de prières; d'ailleurs je présume qu'elles ne peuvent changer les décrets immuables de Dieu... »

OBSTINATION QU'ON NE PEUT BLAMER.

Henri III passait à la Croix-du-Trahoir comme on allait pendre un homme.

— Grâce, Sire, grâce! cria le condamné.

Le roi questionna le greffier et apprenant qu'il s'agissait d'un grand criminel, il dit en riant :

— Eh bien ! qu'on ne le pendre point qu'il n'ait dit son « In manus ».

Le galant homme, pressé de s'exécuter, protesta qu'il n'en ferait rien. On essaya vainement de le persuader d'en finir.

— Je n'y tiens pas, dit-il.

On fut obligé d'aller en référer au roi :

— Allons, dit Henri III, c'est un bon compagnon : je lui fais grâce.

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Madame d'Olonne était d'un naturel fantasque. Ses derniers moments (1776) ne déparèrent pas sa vie.

Elle ordonna d'abord que son corps fût transporté à deux cent cinquante lieues de Paris, dans sa principauté de Lux, située dans la Basse-Navarre ; que le cortège ne fit que cinq lieues par jour et qu'il fût suivi de deux cents pauvres, torches en mains, payés un écu par jour. Puis, après avoir disposé de la majeure partie de sa fortune, elle laissa à ses domestiques des rentes proportionnées à leurs services, sous la condition expresse qu'ils s'éloigneraient tous de Paris et qu'ils vivraient séparés les uns des autres : c'était, la duchesse le confessait franchement, pour les empêcher de médire d'elle.

« En se servant du mot « médire, » la bonne duchesse semble, dit le non moins bon Peignot, se rendre justice et faire l'avou qu'il y avait matière... Elle a légué quinze mille francs, ajoute-t-il d'un petit air malin, — au poète Robbé qu'elle logeait et soutenait à Paris : ce n'est sans doute pas pour certaine pièce qui ne fait honneur ni au goût ni au talent du poète. » Robbé n'avait pas que cette seule pièce sur la conscience : il était coutumier d'obscénités de toutes sortes.

LE DOCTEUR ORIGET.

Le docteur Origet était le doyen des médecins de Tours, lorsqu'il mourut, en 1828. — Son testament renferme une clause digne d'être consignée ici ; elle a été fort admirée, mais on ne l'a retrouvée dans aucune autre pièce de ce genre :

« J'invite toutes les personnes qui, par elles-mêmes, ou par droit de succession, me devront des honoraires, d'en remettre le montant, évalué au tarif de leur conscience et de leurs moyens, à MM. les curés de leur paroisse, pour que ces messieurs en fassent tel acte de bienfaisance qu'ils jugeront à propos ; interdisant à mon légataire universel, ou à ses ayant-cause, toutes demandes et poursuites envers qui que ce soit ; et, pour que personne n'en ignore, mon légataire universel fera insérer dans le journal des Affiches de Tours ma présente volonté. »

PABAN.

L'échec de la conspiration de Mallet eut son contre-coup à Toulon. Un des conjurés de cette ville, Paban, qui était

immensément riche, arrivé au champ de Mars où il allait être fusillé, s'écria :

— Deux cent mille francs à qui me délivrera... Une fois, deux fois... Personne ne répond... Ah ! ça, tout le monde est donc millionnaire ici !

PAGANINI.

L'illustre maestro succomba, le 27 mai 1840, à une phthisie laryngée, — laissant plus de quatre millions.

La veille de sa mort qui lui semblait d'ailleurs imminente, il disait à sa servante en lui donnant de l'argent pour la dépense du jour :

— Zuletta, j'ai bien envie de manger des pigeons...

— Eh bien, monsieur, ajoutez encore douze sous et vous en aurez.

— Douze sous ! s'écria Paganini avec une affreuse grimace ; douze sous ! tu veux donc me ruiner, Zuletta...

Allons, tâche, ma pauvre fille, d'en avoir un pour huit... car, vois-tu, mon enfant, il y a beaucoup de petits os dans un pigeon.

PALAPRAT.

L'inséparable collaborateur de l'abbé Brueys restait au Temple, chez le grand-prieur.

Il dit, en manière de confidence, à un de ses amis qui était venu lui serrer la main une dernière fois :

— J'ai voulu prévenir le ridicule que tant de gens se donnent quand ils ont fait fortune, et profiter de mon bon sens, pendant qu'aucune métamorphose ne l'avait encore altéré. Je fis donc un manifeste de précaution. Voici quelques articles : « Quand je serai devenu riche, si je me fais descendre des comtes de Toulouse, JE MENTIRAI. Si je fais de magnifiques descriptions des charges et des terres qui ont été dans ma maison, AUTANT DE FAUSSETÉS. Si je fais tomber la conversation sur la noble éducation que mes parents m'ont donnée, sur mon gouverneur, sur la somme destinée à mes menus plaisirs : PAS UN MOT DE VRAI. Si je soutiens que j'ai dépensé de grandes sommes à servir à mes crochets M. de Vendôme : CELA EST SI FAUX QUE JE N'AVAIS QUE CINQUANTE PISTOLES QUAND JE L'AI SUIVI. » Mon manifeste n'a pas eu lieu : la fortune n'est pas venue et le bon sens m'est demeuré.

PANARD.

L'aimable chansonnier était le plus insoucieux des hommes. Lorsqu'il avait bu et mangé ce qu'il avait dans sa poche, il allait s'asseoir à la table de ses amis, où sa place était toujours marquée. Un jour, il vient trouver Marmontel, le front plissé, et lui dit :

— Faites-moi, je vous prie, avoir une pension sur le « Mercure ».

— Pauvre Panard, pensa Marmontel, il va mourir.

Quelques jours après, en effet, il n'existait plus.

LES PARIS SONT OUVERTS.

« Il vient de mourir à Londres, dit un journal anglais, un individu (Rogestone) qui a mangé en dix ans une fortune de cent cinquante mille livres sterling (trois millions sept cent cinquante mille francs), mais ce qui s'appelle littéralement mangé. Cet individu, dont les plaisirs de la table étaient la passion dominante, a parcouru l'Europe, uniquement occupé de gastronomie.

Après un certain nombre d'années passées à satisfaire ses caprices gastronomiques à des prix quelquefois fabuleux, il est arrivé à ne posséder plus qu'une seule guinée, une seule chemise et un seul chapeau tout crasseux. Il a employé la guinée à l'achat d'une bécasse qu'il a mangée, préparée selon toutes les règles de l'art culinaire ; il a passé deux heures à la digérer dans une douce quiétude, puis il s'est jeté dans la Tamise, du haut du pont de Westminster, d'où on aurait pu le sauver, si, à l'instant même, il ne s'était pas ouvert des paris entre quelques gentlemen sur la question de savoir s'il se noierait ou s'il ne se noierait pas. Les bateliers sauveurs n'ont point passé outre : c'est un usage immémorial¹.

PATRU.

« Monsieur Bossuet, étant allé voir Patru qui était mourant, lui dit :

— On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit fort ; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux.

— Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru : on ne parle dans ses derniers moments que par faiblesse ou par vanité².

¹ BRIERRE DE BOISMONT, « Du Suicide », p. 235.

² L'AURÉ RAYNAL, « Anecdotes littéraires ».

PAYSAN GOGUENARD

Un médecin de campagne était venu, tout en chassant, visiter un pauvre journalier qui se mourait :

— Oh ! oh ! fit celui-ci, vous avez apporté votre fusil : c'est donc pour ne pas me manquer.

LE COMTE DE PEMBROKE.

« Moi, Philippe, dernier comte de Pembroke et de Montgomery, chevalier pour le comte de Berks, étant, comme on me le certifie, très-faible de corps, mais d'une mémoire parfaite, car je me souviens d'avoir donné ma voix, il y a cinq ans, pour dépêcher le vieux Canterbury ¹...; cependant, comme la mort me poursuit et me menace, et que j'ai toujours cédé à ceux qui me menaçaient, je fais à présent l'acte de ma dernière volonté :

« Imprimis, » pour mon âme, j'avoue avoir souvent entendu parler d'âme... Lorsque le roi régnait, je faisais

¹ Guillaume de Land, archevêque de Canterbury, qui fut condamné à mort comme complice de haute trahison.

porter à mon fils une soutane, ayant envie d'en faire un évêque, et j'étais de la religion de mon maître ; ensuite sont venus les Ecossais qui m'ont fait presbytérien ; depuis Cromwel, je suis devenu indépendant. Voilà, je crois, les trois principales religions du royaume. Si quelqu'une des trois peut sauver une âme, je la réclame...

« Item, » je donne mon corps, car je ne peux pas le garder : vous voyez que les chirurgiens me déchirent par morceaux. Ensevelissez-moi donc ; j'ai assez de terre d'église pour cela...

« Item, » je ne veux point de monument, car il me faudrait une épitaphe et des vers ; et, pendant ma vie, on ne m'a fait que trop de vers.

« Item, » j'entends que mes chiens soient partagés entre tous les membres du conseil d'état ; j'ai assez fait tout ce qu'ils ont voulu ; j'ai travaillé tantôt avec les pairs, tantôt avec les communes. Ainsi, quelque chose qui arrive de moi, j'espère qu'ils ne laisseront pas mourir de besoin mes pauvres chiens.

« Item, » je donne mes deux meilleurs chevaux de selle au comte de Denbigh, à qui je crois que les jambes vont bientôt manquer. Quant à mes autres chevaux, je les donne à milord Fairfax ¹, afin que, quand Cromwel et son conseil lui ôteront sa commission, il puisse avoir quelques chevaux à commander.

« Item, » je donne toutes mes bêtes fauves au comte de Salisbury, étant bien certain qu'il les gardera soigneusement, puisqu'il a refusé dernièrement au roi un daim de son parc.

¹ Chef du parti parlementaire, qui battit l'armée de Charles I^{er} à Naseby.

« Item, » je donne mes chapelains au comte de Stampfort, attendu qu'il n'a jamais fait usage d'aucun, n'en ayant connu d'autre que son fils, milord Grey, qui, étant en même temps spirituel et charnel, engendrera plus d'un monstre.

« Item, » je donne « rien » à milord Say, et je lui fais ce legs, parce que je sais qu'il le distribuera fidèlement aux pauvres.

« Item, » attendu que j'ai menacé le sieur Henri Mildenay, et que je ne l'ai cependant point battu, je donne cinquante livres sterling au laquais qui l'a rossé.

« Item, » je donne à Thomas May, à qui j'ai cassé le nez dans une mascarade, cinq schellings. Je comptais lui donner davantage, mais tous ceux qui ont vu son « histoire du parlement » penseront que cinq schellings sont encore trop.

« Item, » je donnerais à l'auteur du libelle contre les dames, intitulé « Nouvelles de l'échange, » trois sols pour inventer une façon de barbouiller encore plus obscène que ce qu'on a vu jusqu'ici ; mais, puisqu'il insulte et noircit indignement je ne sais combien de gens, je charge de son paiement le laquais qui a payé les arriérages de Henri Mildenay. Il lui apprendra à distinguer les femmes respectables.

« Item, » je donne au lieutenant-général Cromwell une de mes paroles, attendu qu'il n'a gardé aucune des siennes.

« Item, » je donne aux riches citoyens de Londres, ainsi qu'aux presbytériens et à la noblesse, avis de prendre garde à leur peau ; par ordre de l'état, la gar-

nison de Wittehall s'est fournie de poignards, et, au lieu de chandelles, elle se sert de lanternes sourdes.

« Item, » je rends l'âme ¹. »

PÉRICLÈS.

Périclès, qui avait vécu en esprit fort, se voyant abandonné des médecins, eut recours aux ligatures et aux incantations magiques. Un de ses amis étant venu le voir et lui ayant demandé des nouvelles de sa santé :

— Jugez, répondit-il, du malheureux état où je me trouve, par l'attirail qui m'environne. Il faut que je sois bien malade, puisque je suis devenu superstitieux.

PERPLEXITÉ DE DEUX SUISSES.

« Un suisse, condamné à être pendu par le conseil de guerre, était conduit au lieu du supplice ; chemin faisant il montra une grande indécision pour savoir dans quelle religion il mourrait : il était né protestant et s'était

1 « Journal étranger, » juin 1789.

fait catholique. Dans cette perplexité il s'adressa au major de son régiment, et lui dit

— Monsiè le 'machor, lequel de ces deux rellichions est la meilleure ?

— Tiaple ! mon ami, répondit le major, de la meilleure foi du monde, ché donnerais pien tout à stîr cent pons écus pour lé safoir ¹.

MAITRE PERTUIZOT.

Cet avocat, qui était de Lesmont près Brienne-le-Château, et qui mourut en 1817, avait abandonné les affaires de chicane, à la fin de sa vie, pour s'occuper d'économie rurale et domestique. Il laissa deux testaments : le premier qu'il intitula « Testament civil », est un imbroglio où l'agriculture coudoie la morale, l'histoire naturelle la métaphysique et le droit l'astronomie ; on y remarque surtout un curieux chapitre sur le mariage et le système planétaire. « On trouvera sans doute singulier, dit en terminant maître Pertuizot, que j'aie parlé de plusieurs faits extravagants... La raison en est que les choses utiles et communes ne présentent souvent pas assez d'intérêt pour se faire lire. J'ai pensé qu'il fallait dédommager la curiosité de ceux qui en prendraient la peine, par l'exposé de quelques phénomènes qui offrent beau-

¹ « Journal de Collé. »

coup à penser aux physiciens et aux philosophes... Tant pis pour ceux qui n'y verront rien d'intéressant ! »

L'autre testament porte pour titre : « Mon testament de mort. » Citons-en certaines parties :

« ... Je demande à être inhumé dans le cimetière de ce lieu (Lesmont), en face de mon jardin qui est au nord, dépendant de la maison que j'ai fait construire en pierre, ayant fait placer dans ce jardin mon cénotaphe « ob memoriam » dans un bocage où seront renfermés, sous le granit, quelques restes de mon existence transitoire et fugitive.

« Je recommande à mes enfants, petits-enfants et gendres, leurs successeurs, et à leur postérité, de conserver ce monument de mon néant, qui n'occupe que deux mètres de surface, étant largement récompensés de ce léger sacrifice que je demande à leur piété filiale et à leurs sentiments de reconnaissance, par tous les autres biens que je leur ai amassés.

« Ce monument funèbre est destiné à contenir les restes de mes dépouilles mortelles, de celles de ma femme et de nos descendants, qui voudront bien adjoindre leurs tristes reliques à celles de leurs auteurs... »

« Je donne et lègue à la fabrique de Lesmont..., à condition qu'il sera chanté tous les ans à l'issue des vêpres, le dimanche qui suivra l'époque de mon décès, le « Libera me, Domine, ab his qui oderunt me, » etc., sous les grandes portes de l'église de Lesmont, qui seront ouvertes, et le célébrant et le chantre tournés en face du monument qui est dans mon verger...

« C'est une vérité éternelle que nous ne naissons que pour mourir. La mort est une dette de la nature qu'il

faut nécessairement payer, en nous réunissant, par notre dissolution, aux éléments qui ont produit les modifications de nos dépouilles mortelles...

•
« Suit l'építaphe de mon tombeau :

« Au bas de ce mur est le corps de Pierre-Edme PERTUZZOT, jurisconsulte... Il a fait construire la maison voisine qui est au nord, et planté d'arbres fruitiers la cour et les vergers. Il a vécu jusqu'à... (cinquante-six ans), dans les agréments de la vie champêtre qui nous rapproche de la nature...

« ... Ne vous prévalez pas de votre santé ; gardez-vous d'en abuser, car un rien peut la déranger. »

PÉTRONE

Pétrone, qu'un certain Meibomius confondit avec saint Pétrone, dont on conserve les reliques dans une église de Bologne, ayant pris la vie en dégoût, se mit dans un bain et se fit ouvrir les veines. En attendant que la mort vint, il composa quelques vers, puis égaya, par les plaisanteries les plus bouffonnes, ses meilleurs amis qu'il avait rassemblés autour de lui.

PHILIPPE IV.

Philippe IV, surnommé « le Dévot », ordonna, en mourant, que l'on dit cent mille messes pour le repos de son âme et que, s'il cessait d'en avoir besoin, le bénéfice en fût appliqué à son père, à sa mère, et, s'ils étaient au ciel, à tous ceux qui n'y seraient pas.

PHOCION.

Condamné à boire la ciguë, comme on le menait au supplice, un jeune homme commit la lâcheté de lui cracher au visage; Phocion se contenta de sourire, et se tournant du côté des magistrats qui l'accompagnaient:

— Avertissez cet adolescent, dit-il, de ne pas ouvrir une autre fois la bouche aussi désagréablement.

PICARDS.

On allait pendre un gascon et un picard. Le Picard pleurait et le gascon le sermonait pour lui donner du cœur.

— Cela est bon, dit le premier, pour vous autres gascons qui avez l'habitude d'être pendus.

•

Un autre picard, que la potence attendait aussi, est rencontré par une femme de sa connaissance qui lui crie :

— Hé ! comment te portes-tu ?

— Je me porte assez bien, répondit-il ; mais cette penderie me déplait,

PIRON.

Le farceur reparut chez Piron à ses derniers moments. Sa dévotion n'était qu'une boutade. Il répondit à sa nièce, Nanette, qui l'exhortait à se plier aux cérémonies d'usage :

— Tu sais bien que je n'ai jamais aimé à mentir... Allons, qu'il vienne, mais qu'on me donne mon grand « widercome ».

C'était une coupe énorme que l'auteur de « l'Ode » avait l'habitude de vider dans les occasions solennelles.

Et le curé de Saint-Roch arrivant et se déchainant contre les priapées de Piron, celui-ci de répliquer qu'il croyait les avoir expiées par son « De Profundis » et autres œuvres pies. — Le curé parut étonné : il ne savait pas que Piron eût rien composé de semblable.

— Eh ! mort-Dieu ! s'écria le brutal, pourquoi ne fouiller que dans mes ordures ?

Piron avait un frère d'une ignorance crasse et qui mourut une quinzaine d'années avant lui. Le prêtre dont nous venons de parler ne brillait pas par l'éloquence, il ne cessait de répéter :

— Ainsi, mon cher frère... Par conséquent, mon cher frère... Vous voyez donc bien, mon cher frère...

Fatigué de l'abus de cette locution, Piron dit avec un grand sang-froid :

— Je reconnais mon cher frère à sa parole, mais je le croyais mort longtemps avant moi.

Le curé de Saint-Sulpice, Languet, en reconnaissance d'une ode qu'il avait consacrée à la construction de cette église, avait invité Piron à choisir dans son temple le lieu qui lui conviendrait pour sa sépulture.

— Monsieur le curé, avait répondu le poète, souffrez que je ne me décide à ce sujet que lorsque j'aurai fait votre épitaphe.

On connaît celle qu'il s'est consacrée à lui-même :

J'achève ici-bas ma route,
C'était un vrai casse-cou :
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où...
Adieu, Piron, bon voyage !

PLOTIN.

Son disciple Amélius, le voyant près de sa fin, le pria de se laisser peindre.

— C'est assez, répondit-il, que nous soyons condamnés à porter avec nous cette image dans laquelle la nature nous a emprisonnés, sans que nous transmettions à la

postérité l'image de cette image, comme un spectacle digne de l'attention des siècles à venir.

POINSINET.

L'auteur du « Cercle » ou « la soirée à la mode », le plus mystifié des poètes, étant allé en Espagne pour y importer les ariettes françaises, se noya, en se baignant après manger, dans le Guadalquivir,

On ne l'épargna pas plus après sa mort qu'on ne l'avait épargné vivant. — On fit courir ce quatrain :

O mort, en veux-tu, dans ta rage,
Aux plus grands auteurs de notre âge ?
Dans trop d'eau s'éteint Poinsinet,
Et dans trop de vin, Taconnet.

POINT D'HONNEUR.

Un voleur de grand chemin et un ramoneur convaincu d'un vol domestique, condamnés à mort tous deux, marchaient en même temps au supplice. Le premier,

richement vêtu, tenait l'autre à une distance respectueuse. Il écoutait avec componction les exhortations du confesseur, et, comme le ramoneur s'approchait pour en profiter :

— Retire-toi, lui dit-il ; apprends à te connaître.

— Tu ne me feras pas reculer, repartit le ramoneur en s'avancant davantage : j'ai autant de droit que toi d'être ici, peut-être !

Un Anglais, voyant pleurer son complice qu'on menait pendre avec lui :

— Lâche ! lui dit-il, tu n'es pas digne d'être pendu !

Aux trois quarts du chemin du Vésuve, dans la maison dite Hermitage, où l'on se repose des fatigues de l'ascension, se trouve un registre sur lequel les voyageurs inscrivent leur nom. — Un de ces touristes qui s'ennuient partout, après avoir tracé le sien, écrivit cette phrase superbe :

« Il ne sera pas dit qu'ayant vécu comme personne, je suis mort comme tout le monde. »

Puis il continua de monter et se jeta dans le cratère béant.

POISSON.

Cet excellent Crispin était un chrétien médiocre. Il dit au prêtre qui lui apportait les saintes huiles, rééditant le méchant mot de Benserade :

— Rempportez votre huile ; je suis frit.

POLITESSE « IN EXTREMIS ».

Une bonne femme de la rue Quincampoix, au moment où on lui donnait l'extrême-onction, dit à sa servante :

— Babet, ayez soin de faire boire ces messieurs.

POLITIEN.

Cet excellent poète, dit Deslandes, malgré la violence d'une fièvre chaude, composa quelques couplets de chanson pour un jeune Grec qu'il avait logé chez lui. Il se leva ensuite et se mit à jouer de son luth, d'un air si tendre et si gracieux, qu'il expira en achevant le second couplet ¹. »

MADAME DE POMPADOUR.

La marquise de Pompadour dit au prêtre qui l'avait assistée et qui se retirait :

— Un moment, nous nous en irons ensemble.

PONS DE LA CASE DE MIRAMBEAU.

De Thou raconte que cet ami de François de Lanoue,

¹ « Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant. »

surnommé « Bras de fer », ayant été tué dans un combat, on trouva dans une de ses bottines l'épithaphe suivante, qu'il avait pris soin de composer à l'avance :

« Desine migrantem lugere, viator et hospes.

« Non careo patria, me caret illa magis. »

(Passant, cesse de pleurer ma mort, plus fatale à mon pays qu'à moi.)

LA DUCHESSE DE PRASLIN.

Cette duchesse, qui mourut le onze avril 1784, déshérita ses propres enfants, persuadés qu'ils n'étaient autres que les bâtards d'une actrice substitués par son mari à ses enfants légitimes. — Elle légua malicieusement au duc de Praslin le « modèle du cheval de bronze » : on sait qu'on appelait ainsi la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

PRÉCAUTIONS D'OUTRE-TOMBE.

Un condamné à mort demande, sur l'échafaud, de quoi se rafraîchir. On lui présente un verre de bière qu'il repousse en disant :

— La bière fait venir la gravelle.

Un Allemand qui se trouvait dans la même situation, fit une réflexion du même genre. Soufflant sur la bière qu'on lui offrait :

— La mousse, dit-il, engendre la pierre.

Tallemant des Réaux raconte les deux anecdotes suivantes :

Un extravagant des environs de Fontainebleau, condamné par les médecins, « se couchait de temps en temps dans sa tombe, pour voir s'il y serait à son aise et disait aux ouvriers :

« — Encore un coup de ciseau, cela me blesse à l'épaule. »

« Un autre fit mettre un petit verrou en dedans de sa bière afin d'y être en sûreté. »

LE MARQUIS DE PRIE ET LE CHEVALIER
DE KINSONNAT.

« Le marquis de Prie est mort ces jours-ci, dit Collé dans son « Journal », à la date de 1751 ; il n'a point voulu entendre parler de sacrements. Quelques personnes de sa famille, des gens sages, dit-on, lui ont fait venir le curé de sa paroisse, comme en ayant l'ordre du roi. M. de Prie, qui se doutait de quelque supercherie, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui demanda de quelle part il venait ; à quoi le pasteur, qui avait le mot, répondit qu'il venait de la part du roi.

— Soyez le bien venu en ce cas-là, monsieur le curé, reprit le moribond, mettez-vous là, asseyez-vous là, dès que vous venez de la part du roi ; si vous étiez venu de la vôtre ou de celle de mes parents, je vous aurais fait jeter par les fenêtres.

Cela dit, il se retourna du côté de la ruelle, et, après quelques instants, le curé se retira et le pénitent mourut.

Le chevalier de Kinsonnat fut plus chrétien et plus poli dans une occasion à peu près semblable. Etant en danger de la vie, il reçut le viatique et l'extrême-onction en présence du chevalier de Livry et d'un autre chevalier de Malte de ses amis, qui par hasard étaient entrés quelques minutes avant que le bon Dieu arrivât. Quand la cérémonie fut finie et que les prêtres furent retirés :

— Messieurs, leur dit poliment le chevalier de Kinsonnat, je vous fais mille excuses, je vous demande mille pardons que tout cela se soit passé devant vous. »

« C'était, je crois, de ce dernier, ajoute Collé, qu'un officier extrêmement ignorant disait à un de ses amis :

— Sais-tu que le chevalier est à l'extrémité ? on lui a porté ce matin « l'émétique. »

PROPOSITION AVANTAGEUSE.

Un gredin, qui avait exercé les fonctions d'agent de surveillance des bagnes, condamné à mort en 1834 pour assassinat commis sur la personne d'une vierge folle, marcha au supplice, le sourire et le cigare aux lèvres, comme eût dit M. Scribe. Pendant la lecture de sa sentence, il s'entretint familièrement avec l'exécuteur des hautes-œuvres qui le garottait sur le billot. Il n'eut pas une minute de défaillance. Se tournant vers les commissaires de police qui se trouvaient à côté de lui, il réédita le mot de Champcenetz :

— Avec quinze cents francs, dit-il, on trouve un remplacement dans l'armée. Eh bien ! moi, j'en offre trois mille à qui voudra prendre ma place ici... Personne ne répond ; c'est pourtant un marché avantageux.

PRUDENCE.

Un conseiller d'état défendit de mettre sur les billets d'enterrement sa qualité de conseiller du roi (Louis XIII).

— Il est si mal conseillé, dit-il, que j'aurais peur qu'on ne m'en demandât compte dans l'autre monde.

QUESTION DE BLANCHISSAGE.

Lozière, à son lit de mort, prit un ton dégagé. Après avoir reçu tous les sacrements :

— Mesdames, dit-il à ses parentes assemblées autour de lui, excusez si mon linge n'est pas trop blanc ; mais j'ai à faire un si grand voyage qu'en vérité il serait bientôt sale¹.

¹ TALLEMANT, « Historiettes. »

UN QUIÉTISTE PASSIONNÉ.

M. Helloin, juge-de-paix près de Caen, avait un tel amour du repos et même de l'immobilité qu'il avait fait de sa chambre à coucher la salle d'audience et qu'il remplissait ses fonctions la tête sur l'oreiller et le corps douillettement étendu. Frappé de destitution, il s'abandonna encore davantage à son indolence naturelle : il prit ses mesures pour ne plus faire aucun mouvement. Quand il fut sur le point de mourir, il déclara qu'il voulait être enterré la nuit, dans le lit et dans la position où il aurait rendu le dernier soupir. — En conséquence, une fosse énorme fut creusée et on l'y descendit comme il l'avait demandé. De plus, on plaça des planches au-dessus du lit, dans la crainte que la terre en tombant ne troublât son repos.

QUI M'AIME ME SUIVE.

Lors de l'invasion de la ville d'Aquilée, Attila s'éprit d'une chrétienne du nom de Digna. Poursuivie par le

Barbare, celle-ci feignit de se rendre et l'engagea à monter avec elle. Il monta sans se douter de rien, et Digna s'écria, en se précipitant par la fenêtre :

— Si vous voulez m'avoir, vous n'avez qu'à me suivre.

QUIN.

Le rival de Garrick, au moment de passer de vie à trépas, fit apporter une bouteille de bordeaux, et dit, après l'avoir bue :

— Je désirerais beaucoup voir la fin de cette dernière scène tragique ; mais j'espère y conserver toujours la dignité convenable.

QUIPROQUO.

Un moribond, qui demeurait au rez-de-chaussée et qui, malgré d'affreuses souffrances, n'avait pas perdu la manie qu'il avait toujours eue de jouer à l'équivoque, dit à son médecin au milieu d'une crise :

— Ah ! mon ami, puisque vous montez là-haut, faites-moi descendre la garde.

QUOI DE NEUF ?

Un vieux conseiller de Bordeaux, nommé d'Andrault, était si curieux des nouvelles du jour que, en train de trépasser, il envoya chercher un Portugais, qui le renseignait d'habitude, pour savoir ce qu'il avait appris par le dernier ordinaire. Puis il ajouta :

— Je suis bien fâché de ne pouvoir attendre l'autre courrier; mais il faut que je parte.

RABELAIS.

Des chroniqueurs en goguette, qui n'ont vu dans Rabelais qu'un bouffon, lui ont prêté une façon de mourir qui tient de la charge.

L'auteur de « Pantagruel » aurait revêtu un domino, parce qu'il est dit dans l'Écriture : « Beati qui in domino moriuntur ».

Il aurait répondu au page du cardinal du Bellay qui venait savoir de ses nouvelles :

— Dis à monseigneur l'état où tu me vois. Je vais

chercher un grand peut-être; il est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne; et, pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou... Tirez le rideau : la farce est jouée.

Son testament couronne le tout : « Je n'ai rien vaillant : je dois beaucoup ; je donne le reste aux pauvres. »

Baïf lui consacra cette épitaphe :

Pluton, prince du noir empire
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

N'oublions pas ce qu'on lui fait répondre au digne curé qui l'administra et qui passait pour un pauvre d'esprit.

— Voilà votre sauveur et votre maître qui veut bien s'abaisser jusqu'à venir vous trouver, lui dit celui-ci. Le reconnaissez-vous?

— Hélas ! oui, repartit Rabelais, je le reconnais à sa monture.

RALEIGH.

L'ancien favori d'Elisabeth, à qui on attribue l'introduction du tabac et de la pomme de terre en Europe, condamné à mort pour avoir pris part à une conspira-

tion contre le roi (Jacques 1^{er}), examine le tranchant de la hache que tient à la main l'exécuteur et dit en souriant :

— Le remède est amer, mais il guérit de tous maux.

RAMBAU.

L'auteur de « Dardanus » et de « Pygmalion » dit au curé qui l'assistait « in articulo mortis » :

— Monsieur le curé, vous avez la voix fausse.

Il fut impossible de lui faire comprendre la gravité de sa situation. — Rameau ne cessa de répéter :

— Monsieur le curé, vous avez la voix fausse.

RANCUNE POSTHUME.

« Un jour du mois d'octobre 1795, raconte la « Gazette des Tribunaux », deux hommes, portant l'élégant uniforme des officiers de la marine anglaise, s'approchèrent rapidement du canal Saint-Georges et prirent place dans une barque détachée du navire de guerre « le Pingoin » à l'ancre dans la rade, et dont on pouvait voir flotter à

une grande distance la flamme rouge, traversée d'étroites bandes blanches et bleues. Celui des deux qui abandonna la plage le dernier était remarquable par sa stature élevée, sa chevelure d'un blond pâle, ses yeux d'une coupe hardie, et les divers signes physiques qui constituent le type irlandais.

« Cet homme tourna, avec une muette expression de désespoir, son visage altéré vers le chemin qu'il venait de parcourir, et, debout dans la barque, tint son regard obstinément attaché sur les tourelles devenues presque imperceptibles du château féodal de C... Au moment où la barque commençait à s'éloigner du rivage, le tube effilé d'une mince carabine anglaise perça le tissu vert et serré d'une de ces haies vives qui, en Irlande comme en Angleterre, sont la parure obligée de tous les champs et de toutes les prairies; un éclair sillonna l'espace, et l'officier irlandais qui, en raison de son attitude, présentait à la balle un point de mire presque infaillible, frappé en pleine poitrine, s'affaissa sur le rebord du canot et glissa rapidement dans la mer.

« Le crime commis, le meurtrier sauta sur un cheval tout sellé et s'élança dans la direction de la ville de C... Dès qu'il y fut arrivé, il s'engagea hardiment dans les rues, pénétra sans se faire annoncer chez le docteur irlandais T..., et lui dit d'un ton bref et impératif :

« — Ma femme se meurt, venez. »

« L'auteur de ce meurtre étrange et mystérieux appartenait à une maison anglaise des plus anciennes et des plus illustres. Il s'appelait lord A..., et jouissait dans le comté de Tipperary de tous les privilèges attachés encore à l'autorité seigneuriale. Du reste, il était généralement plutôt craint qu'aimé, car personne n'ignorait que lord

A..., dans sa haine aveugle contre l'Irlande, en était encore aux guerres de la Rose rouge et de la Rose blanche, et qu'il n'eût pas dépendu de lui que les Irlandais ne fussent traités plus inhumainement que ne l'avait fait Henri VII, lorsqu'il conquit leur île et posa les bases de cette législation atroce qui devait peser sans interruption sur cette nation sacrifiée.

« Ce n'était pas volontairement d'ailleurs que lord A... était venu s'établir en Irlande. Après avoir été longtemps à Londres, un des dandys les plus raffinés de Régent-Street et de Piccadilly, il avait hérité d'un vaste domaine à C..., dans le comté de Tipperary : une clause du testament fait en sa faveur portait toutefois qu'il n'en pourrait devenir possesseur qu'à la condition de ne jamais cesser de l'habiter. Le lord anglais, qui était bien loin de jouir d'une position de fortune en harmonie avec l'illustration de sa naissance et l'éclat de ses goûts, se vit dans la nécessité de se soumettre à cette exigence bizarre ; l'antipathie héréditaire qu'il portait à l'Irlande s'en augmenta, et son humeur, naturellement mélancolique, devint sombre et farouche. Cependant, comme il était riche, uni à une femme charitable et belle ; qu'à tout prendre il semait autour de lui l'argent avec une rare prodigalité, l'opinion se montrait patiente et attribuait, non sans quelque raison peut-être, à l'originalité de son caractère, les froides violences et les excès sans passion auxquels il se laissait entraîner.

« Lord A..., suivi du docteur, traversa silencieusement C..., s'engagea dans la campagne et gravit d'un pas ferme la route en pente qui conduisait à l'entrée du château seigneurial. Le soin qu'on avait pris d'étendre dans les cours une épaisse couche de paille et de foin, la physio-

nomie bouleversée des domestiques qui traversaient machinalement les chambres et les corridors comme pour échapper à un insurmontable effroi, enfin les cris perçants qui troublaient par intervalles le profond et froid silence qui régnait dans cette maison, indiquaient suffisamment qu'il s'y passait une scène d'agonie. Lord A..., sans daigner adresser une seule parole aux domestiques, pénétra dans la chambre d'où partaient des gémissements désespérés. Une femme, très-jeune encore, de la figure la plus séduisante, était étendue sur son lit dans une attitude de souffrance terrible; ses longs cheveux blonds dénoués l'enveloppaient presque tout entière; de grosses gouttes de sueur se formaient sur son front, et son corps, agité de soubresauts convulsifs, se repliait par intervalles sur lui-même avec une effrayante flexibilité.

« A cette vue, le lord s'arrêta; la malade avait entendu le bruit de ses pas, et prononcé son nom; son œil hagard se fixa sur son mari avec une indéfinissable expression de douleur, et, se tournant vers le médecin, qui se tenait devant le lit dans une immobilité pensive, elle s'écria d'une voix vibrante, qui n'admettait ni hésitation ni refus :

« — Vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur, sortez !

« Le médecin semblait en proie à des doutes étranges; il n'essaya pas cependant de résister à cette injonction, car un seul regard lui avait suffi pour comprendre que lady A... était perdue; il saisit cependant la main de la malade, se baissa pour la mieux voir, et ne put cacher un frissonnement en remarquant que les ongles de cette main livide étaient zébrés de petites taches noires. Dès qu'il eut quitté la chambre, lady A... fit signe au lord de

s'approcher, et en lui pressant le bras avec une force passionnée :

« — Milord, je vous attendais pour mourir : n'appellez pas, n'invoquez aucun secours, le mal est irrémédiable ; le docteur l'a compris ; vous l'avez vu !

« Elle étouffa dans son oreiller les sanglots involontaires que lui arrachait la souffrance, et ajouta :

« — Ecoutez milord ; une pauvre femme condamnée, qui succombe aux tortures les plus atroces, a droit peut-être à quelque indulgence. Rejetez, oh ! rejetez pour un instant le manteau de glace qui vous couvre, car j'ai une grâce suprême à solliciter, un aveu déchirant à faire... Edwards, lady A... a été coupable, bien coupable envers vous... Durant votre dernier séjour à Londres, un homme que, jeune fille, j'avais tendrement aimé, a profité de votre absence pour reparaître devant moi, pour réveiller par ses paroles des souvenirs à peine éteints... Que vous dirai-je ? vous n'étiez pas là pour me défendre de ma faiblesse, pour me protéger contre mon cœur, j'ai succombé... Voilà ce que j'ai voulu vous confesser avant d'entrer dans la tombe, et ce qui me fait plus de mal que l'agonie. Soyez clément, milord !... L'expiation a suivi la faute ; mes entrailles brûlent... Dieu vous a vengé !

« Lord A... avait écouté cette confession solennelle de la moribonde avec une attention grave et recueillie ; ses traits, immobiles, n'avaient laissé voir ni étonnement, ni colère, ni pitié. Il se contenta de serrer la main repénitante qui cherchait la sienne.

« Frappée de ce silence, lady A... se souleva à demi par un violent effort et regarda fixément son mari, cherchant à lire dans ses yeux sa pensée la plus secrète.

« — Vite, milord, s'écria-t-elle, un dernier baiser, le baiser du pardon, c'est à la mort que vous le donnez.

« — Je savais tout et vous pardonne, répondit le lord sans s'émouvoir; à votre tour, milady, vous avez à me pardonner de vous avoir empoisonné.

« Et il ajouta avec le même calme :

« — Quant à votre *amant*, je l'ai tué ce matin sur les bords du canal Saint-Georges.

« Une exclamation d'indicible stupeur, un cri de haine sauvage accueillit cette double révélation, jetée d'un ton tranquille au milieu d'une si douloureuse agonie. Maître de lui toujours, lord A... ne quitta le chevet de la mourante que lorsqu'elle eut exhalé son dernier souffle. Après avoir posé le drap sur sa tête, il prit la bougie qui avait éclairé cette scène lugubre et se rendit à l'étage supérieur dans ses appartements particuliers. Il eut soin, en s'éloignant, de refermer les portes des diverses chambres qu'il traversa, d'en ôter les clés et de tirer un à un les verrous derrière lui. On n'aurait pu, d'ailleurs, sur ses traits flegmatiques, ni dans son maintien assuré, surprendre l'indice de la plus légère émotion, et, si la crainte ou le remords agitait sourdement son cœur, il s'efforçait de se le cacher à lui-même.

« On put voir, pendant toute la nuit, une lumière briller dans la chambre à coucher du lord; il n'appela près de lui personne, et le plus profond silence ne cessa de régner dans cette partie du château. Le matin étant venu, le valet de chambre de lord A... essaya vainement de pénétrer dans les appartements, et, livré à de mortelles inquiétudes, il envoya quérir constables et policemen. Les portes furent ouvertes de vive force, on entra. Le lord était étendu sur le tapis et baigné dans son sang. Une

expression d'ironie convulsive était la seule que la mort eût empreinte sur son visage décomposé. Sans rien perdre du sang-froid stoïque dont les suicides anglais ont offert jusqu'à nos jours de si étonnants exemples, il s'était coupé la gorge à l'aide d'un rasoir, et avait opéré d'un seul coup, avec une force incroyable et avec la plus sinistre habileté, la section de l'artère carotide.

« La bougie, presque entièrement consumée, brûlait encore sur la table, où se trouvait déposé, à la place la plus apparente, un pli cacheté, scellé de l'écusson armorié du lord, et portant cette suscription écrite d'une main ferme et reposée :

« Testament de lord A..., décédé à C. ., le 7 octobre 1795. »

« Cette pièce dénonce le spleen farouche dont il était rongé et la haine aveugle qu'il portait à la malheureuse Irlande :

« Je donne et lègue la somme annuelle de dix livres sterling pour être payée à perpétuité par ma succession; laquelle somme, telle est ma volonté et mon plaisir, sera employée à acheter d'une certaine liqueur nommée vulgairement « whiskey »; et il sera donné avis au public que cette liqueur doit être distribuée à un certain nombre de particuliers irlandais seulement, lequel nombre ne sera pas au-dessous de vingt; et ils s'assembleront sur le cimetière où je dois être enterré. Là, on mettra à leur disposition un bâton de bois de chêne et un couteau, et, ainsi armés, le whiskey sera distribué à chacun par demi-pinte, jusqu'à ce que le tout soit consommé; et je veux que cela ait lieu tous les ans, le 17 mars ou le 10 octobre. Ma raison est que les habitants grossiers de l'Irlande, chaque fois qu'ils s'assemblent, ne manquent

que d'armes pour s'entre-détruire : j'ai voulu prendre le moyen le plus efficace pour les réunir, dans l'espérance qu'avec le temps ils dépeupleront eux-mêmes leur pays, qu'on pourra repeupler ensuite avec une race civilisée venue d'Angleterre. »

LE PÈRE RAPIN.

Le père Rapin était fort estimé comme poète latin ; mais son érudition était de mince aloi. — On lui reprocha bruyamment, entre autres peccadilles, d'avoir célébré la jeunesse de la Colophonienne, qu'a aimée Platon, tandis que l'épigramme grecque, qui raconte l'aventure, dit que l'Amour se jouait dans ses rides.

— Il faut, riposta l'abbé Tallemant, excuser le Père. N'est-il pas difficile de croire qu'un homme aussi sage que Platon ait pu aimer une vieille ?

Ce révérend ordonna, par son testament, que son corps fût porté, depuis Poitiers jusqu'à Fontenay-le-Comte où il était né, sur un chariot couvert d'un drap noir, mais sans pompe, sans torches et sans autre compagnie qu'un garçon marchant devant, avec une cloche et une lanterne.

Il était loin de mépriser la table et n'avait eu, sans doute, qu'à se louer de son cuisinier, car il le nomma son exécuteur-testamentaire.

RAVAILLAC.

Lorsqu'on l'eut retiré de la torture, ce fanatique dit à son confesseur avec une humilité qui confond :

— Je m'accuse de quelque impatience dans mes tourments. Je prie Dieu de me la pardonner et de pardonner à mes « persécuteurs ».

RÉCLAME D'UN PENDU.

Barthélemy qui, à Londres, tua Cournet en duel, fut condamné à être pendu, trois ans après, pour avoir dépêché un constable. Un de nos bons amis d'enfance, le docteur Briquelot, que nous avons eu la douleur de perdre dans le mois de mars de l'année 1860, nous a raconté, à ce propos, l'anecdote suivante. On venait d'avertir le condamné qu'il allait paraître devant Dieu, et un prêtre catholique se présentait pour l'exhorter à faire une bonne fin. Or ce prêtre était anglais d'origine et avait, au suprême degré, l'accent du crû.

— Vous parlez trop mal le français, lui dit Barthélemy.

Le bon Dieu ne parle que cette langue, et j'aurais peur de ne pas être reçu en paradis, si j'y étais conduit par vous.

Le mot fut répété par le digne prêtre et amena un résultat fort piquant.

— Un homme qui va mourir ne ment jamais, disent les naïfs qui sont en majorité à Londres comme à Paris... Et, d'ailleurs, qu'importe qu'il ait voulu se moquer de nous ? Si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal.

Et la clientèle des maîtres de français prit tout à coup des proportions colossales.

RÉGNIER.

On connaît l'épithaphe qui caractérise si bien le vieux Mathurin :

J'ai vécu sans nul pensement
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort osa songer à moi
Qui ne songeai jamais à elle

RESPECT HUMAIN D'UN FERMIER GÉNÉRAL.

Le fermier général Sénac, qui tranchait du philosophe, menâ une vie des plus déréglées et renvoya sa femme qui avait suivi son exemple. Il fut puni de ses excès par une cécité complète. — Le curé de Saint-Eustache vint le voir et essaya de rapatrier les deux époux. Il obtint gain de cause.

« Quant au reste, dit Bachaumont, on peut juger de la sincérité de ce cette conversion par un propos du moribond toujours très-caustique :

« — Allons, mon cher pasteur, a-t-il dit, je consens à être administré, faites-moi venir demain le bon Dieu, mais de grand matin et sans cérémonie, afin de ne pas faire jaser le quartier¹. »

LES REVENANTS.

La Motte-Le-Vayer raconte que Rédemptus Baranzanus, religieux barnabite, lequel osa le premier s'écarter de la route tracée par Aristote, lui dit en mourant :

¹ « Mémoires secrets », t. XXIII, pp 33-34.

— Je vous ai plusieurs fois répété que, si je partais le premier, je me ferais revoir à vous, sous le bon plaisir de Dieu... Donc, au revoir !

Il ne tint pas sa promesse.

Pierre de Saint-Romuald prétend, — avec le plus grand sérieux du monde, — qu'un prêtre de Florence, Marcille Ficin, accomplit une semblable promesse qu'il avait faite à son ami, Michel Mercat.

« Aussitôt mort, dit-il, son esprit, sous la forme d'un cavalier vêtu de blanc, monté sur un cheval de même couleur, courut à toute bride vers la porte du logis de son ami Michel Mercat, son intime, aussi grand philosophe platonicien, qui étudiait lors, sur l'aube du jour, en son cabinet en une ville assez éloignée de Florence, et lui cria que les discours qu'ils avaient tenus ensemble touchant l'autre vie étaient véritables ; et cela dit, il retourna courant d'où il était venu et se déroba promptement aux yeux de son ami qui lui criait qu'il l'attendait. C'est ce qu'il lui advint, à cause du pacte qu'ils avaient fait ensemble que le premier mourant viendrait dire au survivant si les choses se passaient en l'autre vie comme Platon l'avait écrit en son livre de l'immortalité de l'âme... »

RICHARD II.

Richard II, duc de Normandie, fils de Richard-Sans-Peur, demanda à être enterré sous une gouttière de l'église.

Il fut inhumé au lieu qu'il avait désigné, dans l'abbaye de Fécamp, à la fin du mois d'août de l'année 1027.

RIVAROL.

Dans la maladie dont il mourut, à Berlin, en 1801, Rivarol fut soigné par Formiez, médecin de la reine de Prusse: Près de sa fin, il lui dit :

— Croyez-vous, docteur que j'en revienne?

— Il y a beaucoup d'espoir. Vous êtes si fortement constitué que la nature, aidée des remèdes, doit l'emporter sur le mal.

— Ah ! mon cher Formiez, ajoute l'incorrigible moqueur, je crains bien, malgré tout cela, que vous ne me « déformiez ».

LE MARQUIS DE RIVAROL

Un officier, fameux par ses exploits,
Portait, toujours bottée, une jambe de bois.
La bataille se livre et le gros canon gronde :
Le plus brutal boulet, en moins d'une seconde,

A la jambe de bois livre un soudain assaut;
En l'air il ne fit qu'un saut.
Quelqu'un criait à perdre haleine :
« Vite un opérateur ! — Non, dit le capitaine,
C'est un menuisier qu'il me faut. »

ROI.

« Le 14 mai 1754, l'académie royale de musique remit les «*Éléments*». Les paroles ont paru meilleures, et la musique plus pitoyable que jamais; cela devait être ainsi.

« Lany, qui est actuellement le maître des ballets, avant que de composer ceux de cet opéra-ci, a été trouver le poète Roi, afin qu'il lui en donnât l'idée. Cette visite a été l'occasion d'une scène singulière, et qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

« Il faut savoir que Roi a eu, cet hiver, une attaque d'apoplexie avec tous ses agréments, comme qui dirait une paralysie, qui lui est restée sur la moitié du corps. Ce petit accident, dont il n'est point remis, et duquel il ne se tirera pas vraisemblablement, lui a fait tourner ses vues du côté de Dieu, en sorte que cette belle âme n'est plus occupée que de son salut.

« Lany ne savait rien de ses saintes dispositions lorsqu'il fut annoncé à Roi, qui était dans son lit, et qui ne le connut que lorsque le premier lui eût dit ce qui l'amenait.

« Après que Lany l'eût loué, comme cela se pratique, il le pria de lui donner ses lumières sur chacun des divertissements de ses actes.

« — Ah ! que me demandez-vous là, monsieur, interrompit le poète converti, dans l'état où je suis ? vous voulez que je songe à mon ballet, quand je ne dois penser qu'à mon salut ! Ah ! monsieur, malheureusement mes « *Éléments* » ne sont que trop bons, ils n'ont pas besoin de secours étrangers.

« — Cela est vrai, monsieur, répondit Lany, mais c'est que dans le prologue, ils disent que les entrées doivent être distribuées de telle et telle façon ; et c'est plutôt dans l'acte « *d'Ixion* », qu'ayant à faire danser les peuples aériens, je dois rejeter...

« — Au nom de Dieu, interrompit Roi, monsieur, ne me parlez plus de cela ; je ne dois plus m'en mêler. Ce sont des bêtes et des ignorants que ceux qui vous font de pareils contes, monsieur ; cela était disposé de cette manière, quand le roi y dansa (et, là-dessus, longs détails de la part de Roi, pour expliquer l'arrangement de toutes les danses) ; mais, monsieur, je ne dois plus avoir que Dieu en vue ; puis-je m'occuper en ce moment de choses dont je ne cesse de gémir ? C'est un ouvrage immortel que les « *Éléments* », monsieur ; qu'on y danse bien ou mal, cela n'y fera rien ; on ira toujours. J'en suis désespéré, je serai peut-être dix ans de plus en purgatoire, pour en être l'auteur.

« — Mille pardons, reprenait Lany, mais, monsieur, je voudrais encore savoir la disposition de vos entrées dans l'acte de « *Vertumne* » ; car celui des « *Vestales* », est tout ordinaire...

« — Bah ! non pas, morbleu, monsieur, cela n'est pas

ordinaire, interrompit Roi ; il faut faire danser d'abord, dans l'entrée des « Vestales », un pas de trois à mademoiselle... Mais, monsieur, qu'ai-je à faire de tout cela, moi ? » j'ai bien d'autres idées plus sérieuses...

« Lany contredisait ; et aussitôt l'auteur d'entrer dans des détails, qui instruisaient pleinement le danseur de ce qu'il voulait savoir.

« Roi, de son côté, s'apercevant machinalement qu'il lui disait tout, en l'assurant qu'il ne lui voulait rien dire, s'interrompait de temps en temps par des retours et gémissements sur lui-même :

« — Eh ! monsieur, de quoi m'occupez-vous là ? de choses qui feront ma damnation ; vous êtes bien cruel de vouloir exiger qu'un malheureux, qui se dispose à paraître devant Dieu, vous donne des éclaircissements et des lumières sur tout cela.

« Enfin, après bien des exclamations, des lamentations, qui n'empêchèrent point des explications, Roi conjura enfin Lany de le laisser tranquille.

« — Permettez, monsieur, lui dit-il, que je me livre entièrement à mes idées sur la religion, qui doivent actuellement me remplir tout entier ; adieu, monsieur, je ne dois plus penser qu'à Dieu, qui est mort sur l'arbre d'une croix que vous voyez là, — en lui montrant la croix de chevalier de Saint-Michel¹. »

1 « Journal de Collé. »

LE ROI DES GIPSIES.

Les journaux anglais annonçaient dernièrement la mort du roi des Gipsies : c'est ainsi que s'appellent les Bohémiens de l'autre côté du détroit. Il ne serait pas décent, dit la chronique de Kelse, de ne point prononcer d'oraison funèbre sur sa tombe. Ce roi portait le nom de Charles 1^{er}. Il habitait Yelthom, où se trouvent établis un grand nombre de Bohémiens. Il était d'une grande affabilité de caractère : sa maison était ouverte aux touristes. Son occupation habituelle consistait à lire la Bible et à mâcher du tabac, dont ses visiteurs se plaisaient à l'approvisionner. Il avait atteint l'âge respectable de quatre-vingt-six ans. Un concours immense accompagna ses restes jusqu'au cimetière d'Yelthom. On vantait chemin faisant les vertus de ce prince qui n'avait pas plus tracassé ses voisins que ses sujets. — N'est-ce pas là une fin de roi digne d'être notée ?

UNE ROMAINE DU QUARTIER DES ARCIS.

* Depuis quelque temps, la demoiselle Dubois, âgée de quarante-cinq ans, et demeurant rue de la Poterie-des-

Arcis, avait manifesté l'intention d'attenter à ses jours. Sa résolution est prise... Elle se rend chez la dame Lagogué, son amie, l'instruit de ses tristes projets, et prie celle-ci de lui remettre une robe qu'elle lui avait prêtée.

— Si vous êtes bonne enfant, reprend la femme Lagogué, vous m'emmènerez avec vous. Comme je suis dégoûtée de la vie, nous nous noierons ensemble.

La proposition est acceptée; on part.

Il était question d'aller en voiture à la Villette :

— Non, dit la femme Dubois, il y aura là trop de monde, allons plutôt au pont de Neuilly.

Arrivées à la barrière du Roule, les deux amies se décident d'un commun accord à faire un bon repas, à la suite duquel elles prennent du café et des liqueurs. Le moment fatal était venu; la femme Dubois écrit à son mari une lettre d'adieux, qu'elle met à la poste à Neuilly. Le jour finissait.

— Ça ne servira à rien de nous noyer à cette heure-ci, dit la femme Lagogué; couchons à cette auberge, et demain matin nous nous mettrons en route pour là-bas.

Cet avis est goûté par la femme Dubois.

Le lendemain, la femme Lagogué, qui s'était éveillée la première, réveille à la hâte son amie. Cependant on déjeune encore, et la journée entière se passe en conversations sur la vie future. Mais il faut se décider, on s'avance vers la rivière.

Là une voix secrète se fait entendre à la femme Dubois. Sa conscience lui reproche le crime qu'elle allait commettre...

— Ah! c'est plus fort que moi, s'écrie-t-elle; avant d'en venir à l'extrémité, je veux encore voir ma famille, et me confesser.

— Tu n'es qu'une lâche, une poltronne, reprend la femme Lagogué... Allons, si tu as peur, attache-toi à mon châle; pour moi, je ne broucherai pas.

En disant ces mots, cette malheureuse, les yeux hagards, voulait entraîner avec elle sa compagne. Celle-ci s'enfuit... saisie d'horreur. Elle avait fait à peine quelques pas, qu'elle entendit le corps rouler dans les flots ¹. »

ROMAINVILLE.

« Un jour, Romainville, illustre impie, était à l'extrémité; un cordelier vint pour le confesser. Le chevalier de Roquelaure, son ami, prend un fusil et couchant le père en joue, lui dit :

« — Retirez-vous, mon père, ou je vous tue : il a vécu chien, il faut qu'il meure chien.

« Cela fit tellement rire Romainville qu'il en guérit. Cependant le chevalier se confessa à quelques années de là, et il mourut comme un autre homme, en disant qu'il ne craignait que de n'avoir pas assez de temps pour se repentir. Il avait les jambes fort enflées et il disait :

« — Je les veux léguer à Laverdens.

« C'était un gros frère qu'il avait ². »

¹ « Gazette des Tribunaux » du 11 Septembre 1826.

² TALLEMANT, « Historiettes. »

LE PRÉSIDENT ROSE.

Le président Rose mourut en sceptique. Les prêtres qui l'entouraient l'exhortaient au repentir et promettaient de l'aider à gagner le ciel, à force de prières.

— Ma chère amie, dit-il à sa femme qui pleurait dans un coin de la chambre, si ces messieurs, quand ils m'auront enterré, vous offrent des messes pour me tirer plus vite du purgatoire, épargnez-vous cette dépense : je prendrai patience.

RUQUEVILLE.

C'était un gentilhomme de Normandie, attaché à M. de Longueville, le mari de la bien-aimée de M. Cousin. Il avait l'esprit tourné à la drôlerie. Laissons parler Tallemant.

« Il avait un neveu âgé de vingt ans, fort débauché.

« — Je ne veux point, disait-il, fréquenter ce coquin, car je pourrais prendre de mauvaises habitudes avec lui.

« Il avait quarante ans de plus que ce garçon.

« Ruqueville étant à l'extrémité, son tailleur, à qui il devait beaucoup, le pria de lui donner une reconnaissance.

« — Bon, mon ami, lui dit-il, écrivez, je la signerai.

« Il lui dicta : « Je soussigné, etc., promets à maître... etc., maître tailleur d'habits à Paris, demeurant rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Eustache, etc.

« Il lui en fait mettre tout le plus long qu'il peut, et, après l'avoir bien fait écrire, il ajoute « cent coups de bâton », au lieu de la somme. Le tailleur le donne au diable et s'en va.

« Il avait du dépit de ce que ses camarades de chez M. de Longueville ne venaient point lui dire adieu; il ôte son bonnet, et parlant comme s'ils eussent été présents :

« — Adieu, dit-il, monsieur de Plénoches, adieu, monsieur Farsau, adieu, celui-ci, adieu, celui-là : vous êtes de braves gens de n'avoir pas manqué à rendre ce dernier devoir à votre pauvre camarade.

« Il envoya quérir l'argentier de M. de Longueville et lui dit :

« — Monsieur un tel, je vous lègue cinq cents écus.

« L'autre le remercia, mais quand ce vint après sa mort à lire le testament, on trouva l'article ainsi couché :

« Item », je lègue à... les cinq cents écus qu'il m'a volés sur les commissions qu'il a faites pour moi. »

WILLIAM RUSSELL.

Ce célèbre patriote anglais, qui, pour avoir fait partie de la conspiration de Monmouth, fut condamné à mort, étant pris d'un saignement de nez :

— Il n'est pas nécessaire, dit-il au médecin, que je me fasse saigner pour arrêter ce mal : c'est ce qu'on fera demain.

Au moment de l'exécution, il dit au ministre Burnet qui l'assistait :

— Prenez cette montre, je n'en ai plus besoin : à quoi bon compter les heures quand on a l'éternité devant soi ?

Il demanda ensuite quel présent il fallait faire à l'exécuteur.

— Donnez-lui dix guinées, répondit le ministre.

— Cela est plaisant, ajouta lord Russell, qu'il faille donner de l'argent pour se faire couper la tête.

SAINT-AMANT.

Le jovial poète de « la Crevaillle » mourut en fredonnant ce couplet d'une chanson de Claude de l'Etoile :

Vive les lieux où l'on s'enivre !
On ne les saurait trop chérir.
Vivre sans boire, c'est mourir,
Et boire en mourant, c'est revivre.

SAINT-EDME.

« La Presse » du 7 avril 1852 publiait les lignes émouvantes que voici :

« Derniers moments du sieur Bourg-Saint-Edme (Edme Théodore), homme de lettres.

« Pour Monclave.

« Je crois, mon cher ami, que vous devez commencer par faire appeler le commissaire de police, afin que la constatation du suicide ait une origine légale.

Pour la suite, vous suivrez mes instructions.

Adieu ! santé et bonheur !

« 26 mars 1852, 4 h. 1/2 du matin.

« Dernières notes à donner à mes enfants. — 25 mars 1852, 10 h. 1/2. — Je viens de rentrer. Du reste de charbon que j'avais acheté pour 19 sous il y a six ou huit jours, je fais un peu de feu, la soirée ayant été froide et la nuit devant l'être.

« Je ne me coucherai plus !

« J'ai pris mes précautions : ma barbe est faite ; mon corps est bien lavé ; j'ai mis un caleçon propre ; j'ai monté ma pendule ; j'ai balayé et épousseté partout ; j'ai brûlé beaucoup de papiers ; j'en ai rangé un grand nombre.

« J'ai vendu ce matin quelques livres, afin d'être à même de déjeuner, de diner et d'acheter des bougies qui serviront à éclairer le corps suivant l'usage.

« Depuis quatre heures, j'étais en course. J'ai été rue Richelieu, 110, puis diner. Quel diner ! vingt-un sous, rue Fontaine-Molière.

« Rentré ensuite chez moi, j'ai mis un post-scriptum à ma lettre à mes enfants et à celle que j'adresse à Monclave.

« Après avoir ficelé et cacheté trois paquets, un pour

Aglaé, le deuxième pour Monclave, et le troisième pour mes enfants, je me suis mis en route de nouveau.

« J'ai été déposer le paquet de Monclave.

« J'ai été chez Aglaé, et je lui ai remis le sien à elle-même; mais je n'ai pu leur parler que peu et sur le palier, parce que la mère de mes enfants était avec elle. Elle croit que je vais en voyage.

« J'ai été chez Emile, et j'ai donné à Alexandrine le paquet pour mes enfants.

« J'ai été rue de la Paix. Mes enfants sont descendus et j'ai pu les embrasser une dernière fois. Quelle douleur! Elles devaient venir me voir demain au matin; il fallait aller au-devant de leur démarche. Je leur ai dit de passer chez Emile avant de se rendre chez moi, afin de prendre un paquet qui devait y être déposé dans la soirée. Elles n'ont eu aucun soupçon, ces chères petites, et elles pourront au moins passer une bonne nuit.

« J'ai été chez Sophie, où se trouvaient Octavie et Alphonsine. Toutes les trois travaillaient. Nous avons causé pendant trois quarts-d'heure. Je leur ai dit qu'à la suite d'un rendez-vous que j'avais pour dix heures, il serait possible que je partisse pour un voyage. Sophie a voulu savoir où j'allais. Je lui ai répondu que je l'ignorais, ce qui est vrai! mais qu'elle aurait une lettre de moi demain matin.

« J'ai fait le tour du Palais-Royal.

« A mon retour, j'ai mis toutes mes lettres à la petite poste de la rue de l'Ancienne-Comédie, près la rue Saint-André-des-Arts.

« Minuit. — Je prépare les bas, la chemise et le drap qui doivent être mes derniers vêtements.

« Je sens que le dernier moment approche. Je le sens

à une émotion de l'âme dont je ne puis me défendre, malgré mon courage.

« Je fais ma prière à Dieu pour le repos de l'âme de Maria, pour mes enfants, pour moi-même ; car il y a un cri intérieur qui appelle à lui les sentiments du cœur les plus doux, les meilleurs, et avec eux la confiance et l'espérance.

« J'entretiens le feu. Il me semble qu'il y a auprès de moi quelque chose qui vit.

« Si je n'avais pas été trompé, délaissé, abandonné, je n'en serais pas certainement où j'en suis.

« Mais seul, entraîné, abusé, dans un chagrin cuisant depuis la mort de Maria, sans consolation, sans espoir, poursuivi par le besoin, par la misère, humilié, calomnié, outragé, je n'ai vu qu'un moyen de sortir de cette situation extrême, et ce moyen, c'est le suicide.

« Deux heures. — Que le temps passe vite ! Deux heures sonnent ! Le vent est fort et vif au dehors. Il y a dans l'espace une tempête qui retentit au fond de mon cœur.

« Je viens de mettre la clé dans ma serrure, du côté de l'escalier, et j'ai suspendu à la clé, par un fil rouge, ma lettre à madame Lachaise, ma concierge, dans laquelle je la prévienne de l'événement et lui donne quelques instructions. De sorte que la première personne qui viendra ce matin la verra, la prendra, la remettra.

« Deux heures et demie. — Il faut pourtant que je m'occupe des préparatifs. Je ne veux pas que le jour me retrouve là.

« Le genre de mort ne m'était pas indifférent. Je voulais me tirer un coup de pistolet dans le cœur ; c'était un mode facile et prompt. Je n'ai pu me procurer de pistolet.

Me noyer, c'était hors de chez moi ! et puis, j'ai toujours eu horreur de l'eau. M'asphyxier par le charbon, c'était une agonie dure et lente. J'ai adopté le moyen que voici :

« J'ai fait l'essai de la strangulation à la manière de Pichegru, et j'ai compris que cela était d'une exécution aisée.

« Je vais donc attacher ensemble plusieurs petits morceaux de bois. Je les ai rapportés l'année dernière de Montmorency où j'étais allé avec mes enfants, Sophie et ses sœurs. Attachés ainsi, ils auront plus de force, je les passerai dans le nœud de mon mouchoir de cou et je tournerai tant que les forces me le permettront.

« Pour plus de certitude de réussite encore, j'attacherai fermement au haut de ma bibliothèque une corde lière que j'ai depuis longtemps ; j'y ferai un nœud coulant que je me passerai au cou ; je chasserai la chaise qui sera sous mes pieds et je resterai enfin suspendu.

« La strangulation et la suspension doivent avoir infailliblement leur effet.

« Nous allons voir !

« Trois heures. — Le feu passe ; je suis contrarié.

« Je fais une remarque, c'est que les besoins de la nature sont plus fréquents depuis tantôt.

« J'entends le bruit des voitures des marchands qui vont à la halle. — Je ne profiterai point de ce qu'ils apportent.

« Allons !

« O mes chers enfants ! vos douces figures sont devant moi et me troublent !

« Du courage !

« Trois heures et demie. Je viens de fixer la cordelière.

« J'ai essayé les quatre petits morceaux de bois attachés ensemble ; mais je ne pouvais pas les faire manœuvrer.

« J'ai pris un petit morceau de bois.

« A quatre heures ou quatre heures un quart, j'exécuterai, pourvu que tout marche à mon gré.

« Je ne crains pas la mort, puisque je la cherche, puisque je la veux ! mais la souffrance prolongée m'effraie.

« Je me promène ; les idées s'évanouissent.

« Je n'ai que la conscience de mes enfants.

« Le feu noircit.

« Quel silence m'environne !

« Quatre heures. — Quatre heures sonnent. Voilà bientôt le moment du sacrifice.

« Je mets ma tabatière dans le tiroir de mon petit bureau.

« Adieu mes filles chéries !

« Dieu pardonnera à mes douleurs.

« Je mets mes lunettes dans mon tiroir.

« Adieu... encore une fois adieu, mes enfants bien-aimées !... vous avez ma dernière pensée. A vous les derniers battements de mon cœur... »

SAINT-EVREMONT

Madame de Mazarin n'eut qu'un regret en mourant, c'était de quitter la place avant Saint-Evremont :

— J'aurais voulu voir, dit-elle, s'il conservera jusqu'à la fin et cette indifférence pour la vie et cet esprit libre de préjugés dont il se fait un si grand mérite.

Saint-Evremond se montra plus enjoué que jamais en face de la mort

— J'ai grande envie, murmura-t-il, de me réconcilier...

Il fit une pause comme s'il eût manqué d'haleine.

On espérait qu'il allait donner des marques de repentir; mais l'épicurien endurci reprit bientôt d'un ton moqueur :

— Oui, j'ai grande envie de me réconcilier avec l'appétit.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

L'ami de Clément Marot attendit la mort en jouant du luth et en chantant des vers latins.

SAINT LAURENT.

Rétablissons dans leur intégrité les dernières paroles de ce saint, que l'on cite toujours d'une façon incomplète :

— Vous pouvez, dit-il à ses bourreaux, faire tourner mon corps ; il est assez rôti de ce côté-là.

Il ajouta ensuite :

— Ma chair est présentement assez rôtie : vous pouvez en manger ¹.

Un autre saint, dont le nom nous échappe, et qui mourait tout prosaïquement de maladie, entamait la prière :

« Nunc dimittis servum tuum, Domine... »

Comme il s'arrêtait, son confesseur l'engageant à achever :

— J'achèverai là-haut, répondit-il.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

On lui demandait comment il envisageait sa fin.

→ Comme un voyage à la campagne, répondit le bon abbé.

« L'abbé de Saint-Pierre, en mourant, dit le marquis d'Argenson, a rempli ses devoirs de chrétien, ayant sa

¹ GODESCARD ; « Vies des Saints ».

famille et ses valets autour de lui. Mais voici un trait singulier : ayant fini ce devoir, il fit rappeler le curé et lui dit qu'il n'avait à se reprocher que cette dernière action ; qu'il n'avait jamais trahi la vérité qu'en cette occasion, en feignant une certitude qu'il n'avait pas, par vile complaisance pour sa maison ; qu'il voulait être confesseur de la vérité toute sa vie, etc. En un mot, il se confessa de s'être confessé...

« Il ne parlait dans ses derniers jours que par monosyllabes ; il disait « Fin. » On croyait qu'il demandait à manger, mais il répétait : « Finis. » On lui disait qu'il en reviendrait ; il répondait : « Ressource, non ; espérance oui. ¹ »

SANG-FROID.

Un spartiate, terrassé par un ennemi, se voyait sur le point de recevoir le coup mortel par derrière :

— Frappe-moi par devant, lui dit-il, afin que je ne fasse pas rougir mes amis.

¹ « Mémoires, » édition Jannet, t. v, pp 216-217.

- Un soldat espagnol, prêt à faire naufrage, se mit à manger un morceau de pain en disant :

— Menester comer un poquito para beer tanto. (Il faut manger un peu pour boire tant).

Aldérète, à la tête des conquérants du Mexique, fit charger de fers et mettre sur des charbons ardents le malheureux empereur Guatimozin et son favori, qui s'étaient refusé à indiquer où étaient cachés les trésors de l'empire. Le ministre finit par laisser échapper un cri que la douleur lui arrachait.

— Et moi, lui dit Guatimozin, en le regardant d'un air calme, suis-je donc sur des roses ?

Un sauvage disait à un Espagnol qui se hâtait de l'égorger :

— Tu as tort d'abréger mes tourments : je t'aurais appris à mourir.

Un jeune Iroquois, au milieu des supplices, dit à ses ennemis :

— Vous ne savez pas seulement la manière de tourmenter un homme. Si je vous tenais dans mon pays, je vous ferais souffrir bien davantage.

Entendant cette bravade, une femme fait rougir au feu une petite broche de fer et le larde aux bons endroits.

Le patient s'oublie alors jusqu'à pousser un cri de douleur, puis se contenant :

— Tu as de l'esprit, toi, dit-il ; tu peux te flatter de t'y entendre. Voilà la vraie manière.

Un roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé à l'eau, fut repêché par un esclave qui, s'étant jeté à la nage, l'avait saisi par les cheveux. On croyait qu'il récompenserait généreusement son sauveur. Il le fit venir, et, après lui avoir demandé comment il avait osé porter la main sur sa royale tête, il l'envoya à la mort. Quelque temps après, assis sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa choir une seconde fois à l'eau. Celle-ci n'essaya pas de le tirer de ce mauvais pas, quoiqu'elle n'eût qu'à lui tendre la main, et, pour son inaction, fut à son tour condamnée à mort. Interrogée à ce sujet :

— Je me souvenais, dit-elle, de la récompense donnée à l'esclave.

« Un ? qu'on menait au bourreau disait que ce ne fût pas par telle rue, car il y avait danger qu'un marchand

lui fit mettre la main sur le collet, à cause d'une vieille dette.

Un autre disait au bourreau qu'il ne le touchât pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il était chatouilleux.

L'autre répondit à son confesseur qui lui promettait qu'il souperait ce soir-là avec notre Seigneur.

— Allez-vous-y-en, vous, car de ma part je jeûne ¹. »

Un criminel qu'on allait pendre était sur l'échafaud avec un gentilhomme prêt à être décapité. Comme on faisait à ce dernier l'honneur de commencer par lui, l'autre dit au confesseur qui l'exhortait :

— Monsieur, raugez-vous, s'il vous plaît, je n'ai pas encore vu couper de tête.

« Quand M. de Bouillon commandait en Italie, un peu

¹ MONTAIGNE ; LIVRE 1^{er} Chap. 40.

avant la prise de Monsieur le Grand (Cinq-Mars), deux soldats furent condamnés à être passés par les armes; après, on s'avisa, à cause que l'armée diminuait, de se contenter d'un, et, à faute de bulletins, on les fit jouer aux dés. L'un voulait jouer à la chance :

— Je ne sais pas, dit l'autre.

— Bien donc, à la raffle.

Il jette le dé et amène dix-sept; l'autre joue, mais sans espérance, et amène trois as. Le premier dit sans s'étonner :

— Voilà mourir à beau jeu.

Les officiers, surpris de cette résolution, firent dessein de le sauver; mais ils voulurent voir auparavant jusqu'où irait sa constance. On lui demande s'il voulait être bandé.

— Non, dit-il.

Il choisit ses parrains et, tirant dix écus qu'il avait, il dit à l'un d'eux :

— Tiens, prend cinq écus pour boire, et des cinq autres fais-en prier Dieu pour moi.

On l'attache, il ferme les yeux. On tire, mais les officiers avaient fait ôter les balles; aussitôt on le délie.

— Allez-vous faire saigner, lui dit-on.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-il; camarade, rends-moi mes dix écus et allons les boire ¹. »

*

Un conseiller au parlement, compromis dans le procès

¹ TALLEMANT DES RÉAUX, « Historiettes. »

de la Brinvilliers, venait de poser sa tête sur le billot fatal :

— Monsieur le conseiller, lui dit le bourreau, tenez-vous bien, c'est la première fois que cela m'arrive...

— Imbécile! est-ce que tu crois que c'est la seconde fois que cela m'arrive, à moi?

« Un ivrogne, en mourant, demandait des santés à ses amis, comme les autres des messes :

— Car il n'y a rien, disait-il, qui éteigne plus promptement le feu du purgatoire ¹. »

« Je dois, écrit un homme perdu de débauche, je dois me battre en duel aujourd'hui avec un père de famille que j'ai cruellement offensé. Si je le tuais, je sens que je serais sans cesse tourmenté par le remords : il vaut mieux, pour lui et pour moi « en finir à l'instant. »

1 TALLEMANT, « Historiettes. »

« J'ai passé la soixantaine, écrit à son tour un bon bourgeois ennuyé; je termine ma carrière. J'ai assez longtemps demeuré sur la terre : seul, sans parents, sans amis, je pars sans tambour ni trompette, pour faire le grand voyage dans la comète. »

Après trois jours d'une lente agonie,
Gisait mourant le bonhomme Thomas,
Et sa femme (en tout temps le tourment de sa vie)
Semblait se désoler de ce prochain trépas.
Elle criait, pleurait; enfin, à ses éclats,
On eût cru qu'à son tour elle allait rendre l'âme.
Tout autre que l'époux aurait pu s'y tromper;
Mais lui, qui, dès longtemps, connaît la bonne dame :
— Va, lui dit-il, console-toi, ma femme,
Console-toi : je n'en puis échapper.

Un gentilhomme poitevin, qui s'appelait Labobetière, ayant surpris sa femme en flagrant délit, et l'ayant assassinée, avait été condamné à la décollation, ainsi que le complice de sa moitié. Lorsqu'il eut gravi les degrés de l'échafaud, il ne souffrit pas qu'on lui bandât les yeux et demanda le sabre qui devait servir à lui trancher la tête. On le lui présenta et, après l'avoir examiné, il en fit l'essai sur sa main, puis il dit au bourreau en le lui rendant :

— Allons, ce sera bientôt fait.

Deux matelots anglais, qui se détestaient cordialement, s'étaient boxés à plusieurs reprises. Leurs chefs, informés de cette haine sans merci, leur avaient enjoint de mettre un terme aux rixes incessantes auxquelles ils se livraient. Un soir qu'ils veillaient ensemble sur le tillac, l'un des deux dit à l'autre :

— On nous a défendu de nous battre. Tu es d'ailleurs plus fort que moi, et, confiant dans la solidité de tes poings, tu ne cesses de m'outrager. Personne ne nous voit. Notre inimitié est connue. En me précipitant à la mer, on t'accusera de ma mort et tu me suivras de près dans l'autre monde. A bientôt !

Et il se jeta à l'eau.

Comme il l'avait prévu, son suicide fut transformé en assassinat et son adversaire allait être condamné à être pendu, quand le matelot préposé au gouvernail, qui avait tout entendu, vint déposer à sa décharge.

Un Italien, rencontrant sur le pont Sixte un de ses amis dont les yeux égarés dénoncent un projet sinistre, le questionne et l'amène à avouer la résolution qu'il a prise. Il s'efforce ensuite de lui faire reprendre goût à la vie, et le voyant inébranlable :

— Au moins, lui dit-il, prenez un parti moins désespéré : faites-vous capucin.

— Moi, capucin ? mon désespoir ne va pas jusque-là. Et il se jette dans le Tibre.

Un confesseur exhortait un mourant à se recommander à son patron :

— Puisque, répondit-il, je dois bientôt comparaître devant Dieu, à quoi bon m'adresser à un autre pour porter mes recommandations?

Avicenne et Gérard Dörn s'imaginèrent que l'homme peut naître de pourriture échauffée du soleil. Un Anglais, pris du même travers d'esprit, se coupa la gorge pour rajeunir.

Un niais, voyant un homme qu'on menait pendre, lui demanda ce qu'il avait fait :

— Je suis un grand coupable, dit l'autre : l'hiver, je faisais sécher de la neige au four et je la vendais pour du sel.

— Oh ! le brigand !

Un avocat au parlement d'Aix, qui a composé plusieurs pièces de théâtre et qui s'appelait de Morand, près de mourir, parodia le rôle de Crispin dans le « Légataire universel » et donna aux « item » des inflexions de voix si plaisantes que tous ceux qui l'entouraient ne pouvaient s'empêcher de rire.

Un vieux procureur de Domfront
Pour l'autre monde allait plier bagage ;
Son médecin, très-grave personnage
Et très-savant (tous ces messieurs le sont),
Lui dit : — Prenez ce breuvage propice.
— Je ne prends plus, lui dit le moribond :
Hier, j'ai vendu mon office. »

On s'étonnait, devant un philosophe qui se mourait, de la rapidité avec laquelle le mal dont il était atteint l'emportait.

— Que voulez-vous ? répondit-il ; j'avais un médecin, et avec ses soins je pouvais guérir ; on en a appelé un second, et deux médecins à la fois sont les deux rames de la barque qui vous conduisent promptement aux bords du Styx.

A Lyon, un des condamnés du tribunal révolutionnaire, qui lisait, quand on l'appela, continua jusqu'à l'échafaud ; au pied de la guillotine, il mit le sinet.

Cinq prisonniers à Paris échappent aux gendarmes ; ils avaient voulu seulement aller encore au Vaudeville. L'un revient au tribunal :

— Je ne puis plus retrouver les autres. Pourriez-vous

me dire où sont nos gendarmes ? donnez-moi des renseignements ¹.

Une jeune ouvrière de seize ans, « la petite Nicole » enveloppée dans la fournée des cinquante-quatre chemises rouges, à la suite de la Sainte-Amaranthe, dit de sa voix douce au bourreau, en mettant sa tête sur la planche :

— Monsieur, suis-je bien comme cela?

Dans les « Mémoires des prisons », on cite un soldat qui après avoir allumé sa pipe avec son acte d'accusation, mangé des hultres et bu du vin blanc, dit à ses compagnons en les quittant :

— Maintenant que nous avons bien déjeuné, il s'agit de souper, et vous allez me donner l'adresse du restaurateur de l'autre monde, pour que je vous fasse préparer un bon repas.

¹ MICHELET, « Histoire de la Révolution française. »

Devant le tribunal, il affirma la parfaite vérité de tous les chefs articulés contre lui, et son défenseur lui demandant s'il avait la tête à lui :

— Jamais, répondit-il, elle n'a été plus à moi qu'en ce moment, quoique je sois à la veille de la perdre ¹.

•

Un condamné à mort disait à un de ses complices, en sortant de la salle des assises :

— Ils croient faire tomber ma tête... mais je les attraperai bien.

— Est-ce que tu espères t'échapper ?

— Pas plus tard que tout à l'heure.

— Enseigne-moi donc ton secret.

— C'est bien simple : je m'échapperai en me pendant.

•

Un commerçant de Marseille, près de mourir, fit, par anticipation, coller sur la porte de sa boutique l'écriteau

¹ LOUIS BLANC, « Histoire de la Révolution. »

ordinaire « Fermée pour cause de décès, » puis se traînant contre la vitre et entendant célébrer le défunt sur tous les tons :

— Les imbéciles ! dit-il, ils ne se doutent guère que je les entends.

Un paysan des Pyrénées Orientales, libéral endurci, condamné à mort en 1815 pour avoir substitué à un drapeau blanc un drapeau tricolore, et qui s'était tiré, comme par miracle, des mains des verdets, mourait dernièrement en Suisse, disant au prêtre venu pour l'assister :

— Permettez-moi, monsieur le curé, de refuser vos bons offices...

— Pourquoi les refuser ? demanda le prêtre.

— Une idée ! vous allez me traiter de curieux... Je veux savoir où l'on va là haut quand on n'y est pas mené par vous.

Adèle Leprovost, directrice du bureau de poste de Courseulles, âgée de trente et un ans, était accusée ainsi que

son père, de détournements et de faux. Elle allait comparaître à la cour d'assises du Calvados, lorsqu'on la trouva morte dans sa prison. « L'autopsie du corps de cette malheureuse fille, dit « le Droit » du 13 septembre 1861, a révélé les faits suivants : Sur toute la poitrine, mais principalement vers la région du cœur, on découvrit des traces de piqûres d'épingles ou d'aiguilles ; les épingles étaient enfoncées jusqu'à la tête. Le plus souvent la victime a dû, pour faire pénétrer dans son corps les épingles, appuyer sur leur tête, à l'aide de la couverture d'un livre de messe dont la lecture assidue avait jusqu'alors abrégé les ennuis de sa détention préventive. Ainsi, le cœur était littéralement criblé de piqûres ; on a même constaté qu'elle avait non-seulement enfoncé deux aiguilles, en forme de croix, dans sa gorge, mais qu'elle en avait avalé un certain nombre. »

Nous lisons dans le même journal, à la date du 21 septembre 1861 :

« Hier au soir, les locataires d'une maison de la rue de la Roquette qui avaient occasion de passer devant un logement du deuxième étage occupé par le sieur L..., passementier, étaient fort surpris de voir sur la porte de ce logement une pancarte avec ces mots :

« JE SUIS MORT, AVERTISSEZ LE COMMISSAIRE, S. V. P. »

« On prévint le concierge, qui, après avoir inutilement

sonné et frappé, envoya chercher le commissaire. Ce magistrat fit ouvrir la porte par un serrurier et on trouva le sieur L... pendu dans son alcôve. »

SANTEUIL.

Santeuil mourut d'une plaisanterie de grands seigneurs. Il avait suivi à Dijon le duc de Bourbon qui allait présider les Etats de Bourgogne. Le poète, on le sait, avait son franc-parler. Un jour qu'il discutait belles-lettres avec le grand Condé, celui-ci lui dit :

— Sais-tu, Santeuil, que je suis prince du sang ?

— Oui, monseigneur, je le sais, mais moi je suis prince du bon sens, ce qui vaut mieux.

Or, on voulait se venger de ses spirituelles reparties, et voici ce qui s'ensuivit :

Dans un souper, on lui fit boire un verre de vin dans lequel avait été mêlé du tabac d'Espagne, et, quatorze heures après, il rendait l'âme, à la suite de coliques épouvantables.

Le duc de Bourbon ayant envoyé un page pour s'informer de son état :

— « Tu solus altissimus, Jesu Christe », s'écria Santeuil.

Et il ne dit plus rien.

Lorsqu'il s'agit de transporter à Paris le corps du jovial chanoine de Saint-Victor, on l'emballa pour éviter les frais de translation et l'on écrivit sur la caisse :
« Marchandises mêlées. »

SARDANAPALE.

Plusieurs princes d'Assyrie ont porté ce nom. Le plus connu est celui qui s'appelait aussi « Empacinès » ou « Tonos-Concoleros ». La débauche n'avait pas amolli son âme. Deux satrapes s'étant révoltés contre son autorité; il marcha contre eux et les battit. Vaincu à son tour, il s'enferma dans Ninive et, après un long siège, comprenant qu'il ne pouvait dompter une insurrection qui l'enveloppait de toutes parts, de plus, n'étant pas homme à demander merci, il convia ses femmes et ses courtisanes à une immense orgie. Au milieu de la salle du festin s'élevait un bûcher qui, à un signe du maître, prit feu et embrasa convives et palais.

Sur le tombeau de ce prince se lisait cette inscription .

« Sardanapale, qui ne refusa jamais rien à ses sens, vécut beaucoup en peu de temps. Passant, bois, mange et te réjouis, car le reste n'est rien. »

UN SATISFAIT.

Ci gît qui, d'un air enjoué,
L'âme de tout soin franche et quitte,
Dit en mourant : « Dieu soit loué !
Je ne ferai plus de visite. »

SCARRON.

Un religieux, qui regardait les souffrances comme des faveurs du ciel, disait à Scarron :

— Je me réjouis avec vous, monsieur, de ce que le bon Dieu vous visite plus souvent qu'un autre.

— Ah ! mon père, répondit Scarron; le bon Dieu me fait trop d'honneur.

Quand il fut pris de ce hoquet dont il ne put se débarrasser :

— Si j'en reviens, dit-il, je ferai une belle satire contre le hoquet.

Et comme il n'entendait que des lamentations autour de lui :

— Mes enfants, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.

Rappelons l'épithaphe si profondément mélancolique, composée par ce poète trop éprouvé :

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort,
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

SCRUPULE PIRUX.

Un dévot se fit enterrer sur le seuil d'une église dédiée à la sainte Vierge, avec l'ordre de mettre cette inscription sur sa tombe :

Ni dedans par respect,
Ni dehors par amour.

L'EMPEREUR SÉVÈRE.

Il fit, en mourant, à ses deux fils, cette courte instruction, bien digne d'un tyran :

— Comptez pour peu le reste des hommes, mais enrichissez les soldats.

LES SIAMOIS.

Dans le royaume de Siam se trouve une secte qui croit qu'après la mort les âmes errent selon leurs caprices, et que celles des gens de bien, acquérant une force extraordinaire, attaquent et malmènent celles des méchants.

Un grand de cette secte disait, dans ses derniers moments, à un ministre :

— Vous m'avez perdu dans l'esprit du roi, mais je prendrai ma revanche. Je vais vous attendre et je vous réponds que mon âme rossera la vôtre d'importance.

JEAN SOBIESKI.

A l'article de la mort, entendant un évêque dire qu'il allait retourner dans son diocèse pour ordonner des prières publiques :

— Je les aimerais beaucoup mieux, répondit-il, si elles n'étaient point ordonnées.

SOCRATE

Xantippe venant trouver son mari dans la prison :

— Hélas ! s'écrie-t-elle, tu es condamné à mort par tes juges.

— Et eux par la nature.

— Mais c'est injustement qu'ils t'ont condamné.

— Voudrais-tu que ce fût justement ?

SOMMATION.

A Caen, un patient, protestant de son innocence devant la potence, interpella le lieutenant-criminel :

— Je vous somnè, lui dit-il, de comparaître au tribunal de Dieu, dans un an, à pareil jour.

— Je ferai défaut, répondit l'autre.

SPECTACLE CHEZ PLUTON.

Un des acteurs les plus populaires du théâtre de Niccollet, qui jouait au naturel l'ivrogne et le savetier, qui s'écriait avec un geste si éloquent : « Je le méprise comme un verre d'eau » ; dont Préville disait qu'il serait déplacé dans les rôles de cordonniers ; Taconnet, enfin, avait plus d'esprit que de santé et de fortune. Une chute lui ayant froissé une jambe, il se forma une plaie qui résista à tous les remèdes.

Taconnet se fit transporter à l'hôpital de la Charité. Dans un lit voisin du sien râlait un pauvre garçon menuisier :

— Camarade, lui dit Taconnet, va-t-en dresser le théâtre chez Pluton et annonce que j'y jouerai ce soir le « Savetier avocat » et « la Mort du Bœuf gras ».

SPENCER.

Le plus grand poète du règne d'Elisabeth, Spencer, vécut dans la plus affreuse détresse et mourut littéralement de faim. Au moment d'expirer, il dit à un envoyé

du comte d'Essex qui lui apportait vingt livres sterling :

— Remportez cet argent ; je serai mort avant de pouvoir m'en acheter du pain.

STENDHAL.

Quand Stendhal mourut, son exécuteur testamentaire confia tous ses manuscrits à un éditeur, M. Hetzel. Ils étaient considérables et l'œuvre posthume de l'auteur de la « Chartreuse de Parme » eût pu avoir une importance réelle, s'il eût été possible de la lire. Mais l'écriture en était tellement mauvaise qu'un des meilleurs amis de Stendhal, M. Colomb, avait toutes les peines du monde à en déchiffrer un ou deux passages. M. Armand Bertin, à qui M. Hetzel remit quelques-uns de ces manuscrits, et qui, entr'autres éminentes facultés, avait celle de lire toutes les écritures, n'en pouvait venir à bout lui-même. Disons, en passant, qu'au nombre de ces manuscrits il y avait une histoire de Napoléon écrite tout entière de la main de Stendhal en caractères hiéroglyphiques¹.

Au milieu de diverses petites pièces qu'on parvint à déchiffrer, s'en trouvait une intitulée « Mes souhaits. » A côté des souhaits les plus étranges et qu'il serait im-

¹ Stendhal avait pris soin, dans les « Mémoires d'un touriste » (1838), d'annoncer cette histoire comme devant paraître en 1839.

possible d'imprimer, se trouvait celui-ci : MOURIR D'APOPLEXIE AU COIN D'UNE BORNE. — Or, Stendhal, ou plutôt Beyle, pour l'appeler de son vrai nom, est mort au coin du boulevard des Capucines, en sortant du ministère des Affaires Étrangères.

UNE STOÏCIENNE.

« J'étais, dit Pline-le-Jeune, sur le lac de Côme, lorsqu'un vieillard que je connaissais me montra une maison et une chambre qui s'avance sur l'eau, d'où une femme se précipita avec son mari. Cette femme, voyant que celui-ci était rongé par une certaine maladie, l'exhorta à mourir. Et pour que ce malheureux n'hésitât pas, elle se décida à partager son sort. Après s'être étroitement liée à lui, elle s'élança dans le lac, l'entraînant avec elle. »

EUGÈNE SUE.

Lorsque l'illustre romancier comprit que tout était fini, il prit la main du colonel Charras et la serrant avec tout ce qu'il lui restait d'énergie :

— Je désire, dit-il, mourir comme j'ai vécu, — en libre penseur.

SUICIDE A LA GLACE.

On lit dans « The National Police Gazette », journal de New-York :

« M. Zheudre s'est suicidé vendredi dernier, 4 juin, (1852), à huit heures du soir, dans une pension bourgeoise, rue Saint-Philippe, 46. Nous avons recueilli sur ce déplorable événement des détails qui donnent à ce suicide un caractère tout particulier. Cet homme, qui est né à Paris, et qui était intelligent et très-instruit, était atteint, à ce qu'il paraît, depuis quelque temps, d'une sorte d'aliénation mentale partielle. Vendredi soir, il détacha de sa chambre à coucher une grande glace, la suspendit dans une autre pièce de son logement, et se plaça devant cette glace pour accomplir son funeste projet de suicide.

« Deux pistolets ont été trouvés près de son cadavre, et, d'après les blessures qui ont été examinées, on suppose qu'il a placé l'un des canons sous son menton et l'autre vers les tempes, puis il a simultanément lâché les deux détentes. Quatre petites balles formant la charge du premier pistolet ont labouré le visage en sortant près du nez et ont fait une blessure large et hideuse. La charge de l'autre pistolet s'est logée dans la cervelle.

« Le cadavre était déjà froid et raidi quand on l'a relevé une heure après l'accomplissement de cet

acte désespéré. On a trouvé la lettre suivante, écrite en français dans l'une des poches des vêtements de M. Zhendre :

« Dernières volontés :

« Je défends expressément toute espèce de cérémonies. Mon désir est d'être transporté directement au cimetière. Je prie le commissaire de police de fixer le moment de ce transport à six heures du matin. Je ne veux aucune espèce de tenture de deuil. Je n'ai besoin d'être accompagné par personne. Je désire être jeté dans la fosse commune et je défends qu'on m'élève aucun monument.

« A. ZHENDRE,

« né à Paris le 16 mai 1795. »

SUICIDE AU CANON.

Un soldat prussien, de faction sur le rempart d'un fort, se plaça à la bouche d'un canon, après avoir adapté à la lumière une mèche allumée. On retrouva la tête et les pieds de ce malheureux sur un glacis, et l'un de ses bras sur une place de la ville. Quant au reste du corps, il avait complètement disparu.

SUICIDES COMBINÉS.

Le roi de Suède Hunding et le roi de Danemarck Hadding avaient conclu un traité d'alliance dont le dernier article était une promesse réciproque de mourir tous les deux le même jour. — Or, le bruit de la mort du roi de Danemarck s'étant répandu, Hunding, sans vérifier cette nouvelle qui était fausse, s'empressa de se tuer. Et Hadding, instruit de l'événement, de s'étrangler aussitôt.

UN TABLETIER RETIRÉ.

« Le sieur C..., ancien tabletier, âgé de soixante-onze ans, demeurant rue Saint-Victor, s'était depuis quelques années retiré du commerce, et jouissait fort paisiblement d'un revenu de 5 à 6,000 fr. Sa santé était excellente, son humeur gaie et facile, et rien ne pouvait lui faire supposer une pensée de suicide.

Il y a quelques jours, ses voisins ne l'ayant pas vu et concevant quelque inquiétude, sa porte fut ouverte, et le

sieur C... fut trouvé mort près d'un réchaud de charbon entièrement consumé.

Près du cadavre se trouvait une lettre ainsi conçue, et que le sieur C... avait tracée d'une main ferme :

« Disposé à quitter cette terre, je viens de faire ma barbe,
« et je revêts mes plus beaux habits, sans oublier ma
« chemise et ma cravate blanche; car, pour passer la bar-
« que à Caron, il faut, en arrivant dans l'autre monde,
« s'y présenter d'une manière un peu propre ».

Dans une autre lettre adressée à F..., l'un de ses amis, il l'invite, ainsi que MM. (suivent les noms d'une quinzaine de personnes), à vouloir bien se décider à partir dans la même barque. « Je verrais avec plaisir, dit-il en terminant, mes bons amis me donner cette preuve d'estime; et, dans le cas où ils pourraient faire route avec moi, j'ose espérer qu'ils ne tarderont pas à venir me rejoindre dans l'autre monde ¹. »

ALEXANDRE TASSONI.

Tassoni, qui est surtout connu pour son poème héroï-comique, « *Secchia rapita* », lequel a pour objet une querelle survenue entre Modène et Bologne, à propos d'un seau de puits, — ce poète, que Voltaire prise trop peu et

1 « Gazette des Tribunaux. »

que Apostolo Zeno exalte trop, formula ainsi ses dernières volontés (1635) :

« Mon intention serait qu'à ma pompe funèbre on ne vit qu'un prêtre, la petite croix et une seule chandelle, et que, pour la dépense, on n'en fit point d'autre que celle d'un sac pour y fourrer mon corps et d'un crocheteur qui voudrait bien s'en charger.

« Toutefois je lègue à la paroisse où sera mon cimetière, douze écus d'or, sans la moindre obligation : le don que je lui fais me paraissant fort mince et d'autant plus que je ne le lui fais que parce que je ne puis l'emporter.

« A un fils naturel nommé Marzio, que j'ai eu d'une certaine Lucie, de la vallée de Garfagnane, du moins à ce qu'elle prétend, je laisse cent écus carlins, afin qu'il puisse s'en faire honneur au cabaret. »

TENTATIVE DE CORRUPTION.

A Toulouse, un jeune homme de dix-huit ans, qu'on se disposait à exécuter, dit au bourreau qui était de son quartier :

— Compère, tu devrais mettre du coton, à cause de la connaissance.

L'ABBÉ TERRASSON.

La naïveté de Terrasson et son ignorance des choses de ce monde faisaient dire à madame de Lassay :

— Il n'y a qu'un homme de beaucoup d'esprit qui puisse être d'une pareille imbécillité.

« Sur la fin de sa vie, raconte d'Alembert, il perdit absolument la mémoire. Quand on lui faisait quelque question :

« — Demandez, répondait-il, à mademoiselle Luquet, ma gouvernante.

« Le prêtre qui le confessa dans sa dernière maladie, et qui l'interrogeait sur les péchés qu'il avait pu commettre, ne tira pas de lui d'autre réponse :

« — Demandez à mademoiselle Luquet. »

TESTAMENT D'UN ANCIEN GARÇON D'AUBERGE.

« Avant tout, on doit savoir que mon nom est Jean, et mon surnom Thiéry. J'ai été baptisé dans la paroisse de Château-Thierry en Champagne. Quant à mon âge, je ne le sais pas positivement, ayant perdu tous mes papiers

dans les différents dangers que j'ai courus sur mer. Il y a cent vingt ans que notre famille prend son origine en Lorraine et se divise en trois parties, desquelles l'une se trouve dans la ville de Bâle en Suisse, l'autre en Lorraine, et la dernière, où je suis né, en Champagne. Mon grand-père, gendarme du roi de France, se nommait Robert Thierry. Il en trois fils : Pierre, Claude et François Thiéry mon père. Et moi, présent en cette étude, je me dénomme Jean ; j'ai été baptisé à Château-Thierry. Et ma mère se nommait Françoise Bricot ; elle est baptisée à Amance, Franche-Comté de Bourgogne ; elle est morte à Cutray, diocèse de Langres. Et j'ai quitté mon pays sans en avoir fait part à personne. Je me suis échappé (il était alors âgé de quatorze ans), après avoir reconnu qu'il n'y avait pas de bien dans la maison de mon père ; voulant chercher fortune, je suis venu en Italie, et je me suis loué pour être garçon d'auberge, à l'auberge de la Tour, dans la ville de Brescia, état de Venise. J'ai trouvé un marchand étranger, grec de Nati, nommé Athany (Athanase) Tipaldy. Il me proposa de voyager, j'y consentis sur-le-champ ; et ayant commencé à voyager avec ce riche marchand qui n'avait point d'enfants, il me prit en amitié, et, comme il n'avait point de parents, étant fils naturel de la maison de Tipaldy de Napoli de Romaie, dont les deux branches sont éteintes, ledit sieur Athany, étant vieux et accablé d'infirmités, me laissa toute sa succession tant sur mer que sur terre. Ses biens consistaient en trois vaisseaux marchands, et huit cent mille écus vénitiens, dits à la croix, lesquels sont placés sur la banque de Venise appelée la Zena ; et il dépend de moi de les retirer quand bon me semblera et quand je le jugerai à propos, comme il paraît par le testament de mon bienfaiteur Athany Ti-

paldy, fait à Corfon le 1^{er} août 1636, intestamenté (rédigé) par le notaire présent Santomida. Comme je me trouve âgé de soixante-quinze ans, je veux me retirer dans la ville capitale du duché de Venise, pour y vivre et mourir par la grâce de Dieu.

« Item », j'appelle à ma succession les Thiéry de Champagne, c'est-à-dire les enfants de monsieur mon père, nommé François Thiéry, inhumé à Château-Thierry, et de madame ma mère nommée Françoise Bricot, pourvu qu'ils soient du même lit que moi ; car si ledit sieur mon père et ladite dame ma mère ont contracté un second mariage, j'en exclus tous les enfants de ma dite succession, et j'y appelle les fils de Pierre, de Claude et de François Thiéry, mon père (c'est-à-dire ses neveux et ses frères utérins consanguins).

« Je prie messieurs les Thiéry de Champagne de ne point abandonner ceux de la Lorraine et de Bâle ; mais je dis que mes vrais et légitimes héritiers sont ceux de la Champagne, enfants de François Thiéry, mon père : c'est à ceux-ci que j'abandonne tous mes biens après ma mort, et à leur défaut à ceux de Bâle et de Lorrain¹.

« Je fais ledit testament à Corfon, pour ne donner soupçon à qui que ce soit de mes richesses et de ma fortune, et afin de n'être pas inquiété soit par des amis, soit par des parents, le peu de temps qu'il me reste à vivre, et je veux passer le reste de mes jours à soigner les pauvres par charité, ayant appris quelques secrets dans mes voyages. »

Le chiffre de la succession de l'ancien garçon d'auberge s'élevait à plus de cinquante millions.

THRASÉAS.

Il regardait avec mépris les Romains qui faisaient li-
tière de leur dignité aux pieds de Néron. Sénateur, il don-
nait à ses collègues des leçons de vertu, qui lui valaient
tout à la fois leur estime et leur haine. Il savait le danger
de sa situation et risquait sa vie résolument. Il refusa de
s'associer au sénat, décidant que la statue du tyran serait
placée à côté de celle de Minerve, inscrivant au nombre
des jours néfastes le jour de la naissance d'Agrippine et
décernant les honneurs divins à une drôlesse du nom de
Poppée, que son auguste époux finit par envoyer dans
l'autre monde, d'un coup de pied dans le ventre. Dégoûté
de la servilité du sénat, Thraséas cessa de prendre part
à ses délibérations, puis de paraître en public, et se con-
fina dans l'intérieur de sa famille. Néron s'indigna de la
répulsion dont il était l'objet et dépêcha contre le cou-
pable deux gredins, Costusianus et Marcellus Eprius, qui
se constituèrent ses accusateurs.

« On lui envoya, sur le soir, dit Tacite, un questeur du
consul. Il avait rassemblé plusieurs personnes de distinc-
tion, hommes et femmes, et il s'entretenait avec Démé-
trius, philosophe cynique. On jugeait, à leur gravité pen-
sive et aux mots qu'on entendait, quand ils élevaient la
voix, qu'ils s'occupaient de la nature de l'âme et de la
séparation de l'esprit et du corps. Enfin Domitius Cœcilia-

uus, un de ses amis intimes, vint lui annoncer le décret du sénat. Les assistants s'abandonnèrent aux larmes et aux plaintes. Thraséas les pria de se retirer et de ne point s'exposer à partager le sort d'un condamné. Arria, sa femme, voulait, à l'exemple de sa mère, périr avec son mari; il la supplia de vivre et de pas priver sa fille du seul appui qui lui restait. Ensuite il s'avança sous le portique. Là, le questeur le trouva presque joyeux, parce qu'il apprit que son gendre Helvidius était seulement exilé d'Italie. Quand il reçut le décret, il fit entrer dans sa chambre Helvidius et Démétrius, et se fit ouvrir les veines des deux bras. Alors, priant le questeur d'approcher et répandant à terre une partie de son sang :

« — Faisons, dit-il, une libation à Jupiter libérateur. Regarde, jeune homme, et que les Dieux détournent de toi ce présage. Du reste, tu es né dans un temps où le courage même a besoin de grands exemples.

« Puis, comme la mort était lente à venir et qu'il souffrait, il se tourna vers Démétrius... »

Quelques minutes après, il rendait le dernier soupir.

TILL...

« En 1796, deux gentilshommes anglais furent nommés exécuteurs testamentaires d'un de leurs amis, qui avait disposé de sa fortune par un acte de dernière volonté. Mais, quand ils confrontèrent l'inventaire des biens avec

les dispositions du testament, ils s'aperçurent qu'il y aurait un déficit et ils en furent d'autant plus surpris que le testateur était un parfait honnête homme, très-exact et incapable d'avoir donné plus qu'il ne possédait. Ils font des recherches partout et ils ne trouvent qu'un petit papier portant : « Sept cents livres sterl. à prendre dans Till ». Prenant à la lettre le mot « Till », qui signifie tiroir d'un comptoir, ils ne savent ce que cela signifie, puisque le testateur n'était pas commerçant; enfin, n'ayant rien trouvé, ils distribuent les legs au prorata du déficit qui se trouvait dans les fonds. Ils avaient vendu la bibliothèque du défunt à un libraire de Londres, et le produit avait servi à acquitter une partie des legs.

« Quand tout fut terminé, et même sept semaines après, le petit bout de papier portant l'inscription ci-dessus leur revenant toujours à l'esprit, ils dirent entre eux :

« — Mais cette somme de sept cents livres sterl. (seize mille deux cent soixante-un francs), qui est à prendre dans « Till », ne se trouverait-elle pas par hasard en papier dans un des volumes de la bibliothèque? Peut-être que le nom de l'auteur de l'ouvrage commence par « Till ».

« Ils se rappellent y avoir vu les « sermons de Tillotson »; ils courent chez le libraire et lui demandent s'il a encore ce volume (in-folio).

« — Oui, répondit-il, mais c'est bien par hasard; je l'avais vendu et envoyé à une personne qui demeure en province; n'ayant pas été contente de l'exemplaire, elle me l'a renvoyé, il est fort à votre service.

« On fait prix et ces messieurs emportent l'ouvrage. Arrivé au logis, on parcourt page par page le volume, et

on y trouve en billets de banque la somme bien complète des sept cents livres sterling ¹. »

TOLAM.

Un vieil avare irlandais, appelé Tolam, mort dans le siècle dernier, testa de la façon suivante :

« Je lègue à ma belle-sœur quatre vieux bas, que l'on trouvera sous mon lit à droite.

« Item, » à mon neveu Tarles, deux vieux autres bas.

« Item, » au lieutenant John Stein, un bas bleu avec un manteau rouge.

« Item, » à ma cousine, une vieille botte avec une poche de flanelle rouge.

« Item, » à Haunach, ma cruche ébréchée. »

Après la mort de Tolam, les légataires convoqués se prirent à rire de la bizarrerie du testateur. Ils étaient tous disposés à renoncer à la succession et allaient sortir de la chambre mortuaire, quand Hannach, passant près de la cruche ébréchée, lui donna un coup de pied par mépris, ce qui acheva de la briser. Et voilà que des flancs ouverts du vieux pot de terre jaillissent quantité de pièces d'or. Et tous les légataires de courir à leurs legs.

¹ PRIGNOT. « Testaments remarquables ».

TOPE-LA.

Un vieux reître de Gascogne, répondant au nom de Calverac, chargé d'iniquités de toutes sortes, avait une agonie très-tourmentée : la peur du diable le dominait. Les ministres s'efforçaient en vain de le rassurer, en lui faisant espérer que Dieu aurait pitié de lui et que son repentir lui ouvrirait les portes du paradis.

— Me le promettez-vous? leur dit-il.

— Oui.

— Touchez donc là.

Il leur prit les mains, puis ajouta :

— Vous me le promettez bien ?

— Oui.

— Touchez donc là encore une fois.

UNE TRADUCTION LIBRE.

Un jésuite assiégeait le bien d'une moribonde. Celle-ci, obsédée, en lui montrant un crucifix :

— Mon père, que signifient ces lettres qui sont au haut de la croix, I. N. R. I ?

Le révérend ayant donné son explication :

— Vous vous trompez, ajouta-t-elle ; cela signifie :
« Jésuite n'aura rien ici ».

Puis elle expira.

L'ABBÉ TRENTE MILLE HOMMES.

Un bourgeois de Paris introduisit cette clause dans son testament (1779) :

« Je laisse à monsieur l'abbé « Trente-mille-hommes » douze cents livres de rente ; je ne le connais pas sous un autre nom, mais c'est un excellent citoyen qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce qui détrône ses souverains, seraient bientôt détruits... »

Grand fut l'embarras pour découvrir le terrible abbé. Enfin, après bien des recherches, on apprit que, dans une allée du Luxembourg, qu'on appelait l'allée des Larmes, pérorait d'habitude un petit-collet des plus bel-liqueux, qui terminait ainsi toutes ses harangues :

— Les Anglais ! les Anglais ! mais ce n'est rien : il ne faut que trente mille hommes... Il faut lever trente mille hommes ; il faut embarquer trente mille hommes ; il faut débarquer trente mille hommes pour s'emparer de Londres... Bagatelle que cela !

Le testateur, non moins anglophobe, s'était pris de belle affection pour l'abbé : de là ce legs de douze cents livres de rente.

TROP HEUREUX.

Le marquis de M..., plus qu'octogénaire, n'ayant aucune des infirmités de son âge, jouissant d'une fortune considérable, entouré d'une famille et d'amis qui le chérissaient et l'honoraient, est trouvé pendu dans son grenier. Après bien des recherches et des conjectures, on finit par découvrir un papier écrit et signé de sa main, contenant ce peu de mots : « N'inquiétez, n'accusez personne; sans autre motif que de vivre si longtemps, j'ai pensé que le meilleur moyen d'en finir était de me pendre; ce que je vais exécuter dans mon grenier, pendant que vous déjeunez. Signé le marquis M... ¹. »

TYCHO-BRAHÉ.

Persécuté dans sa patrie et privé de ses pensions, il se retira en Hollande et ensuite à Prague, où il fut dédommagé par Rodolphe II de toutes les traverses qu'il avait

¹ BRIÈRE DE BOISMONT, « Du Suicide, » p. 434.

endurées. Mais il ne jouit pas longtemps de cette bonne fortune; il était d'ailleurs gravement affecté d'une maladie de vessie. Se trouvant dans le carrosse de l'empereur et n'osant, malgré une impérieuse nécessité, demander à descendre, ou l'en retira mourant; ce qui donna lieu à l'épithaphe suivante :

Ci-git qui, possédant les plus hautes sciences,
Fut victime des bienséances,
Et dont le vrai portrait se fait en un seul mot :
« Il vécut comme un sage et mourut comme un sot. »

JEAN UNDERWOOD.

Le 6 mai 1733, on enterrait à Witlesca Jean Underwood de Necsington. — La fosse comblée, les six amis, qui composaient tout le convoi, chantèrent la dernière strophe de la XX^e ode du II^e livre d'Horace :

Absint inani funere neniae...

Les cloches étaient restées silencieuses. — Nul parent n'avait pris part à la cérémonie. Le défunt, qui avait voulu faire lui-même les invitations, n'avait prié que six amis. D'après ses ordres, on l'avait mis tout habillé dans une bière peinte en vert, et on plaça, sous sa tête, « l'Horace » de Sanadon; à ses pieds, le « Milton » de Richard Bentley; dans sa main droite, une petite bible grecque,

avec une inscription en lettres d'or, terminée par les initiales J. U. ; dans la main gauche, une mignonne édition « d'Horace », avec cette inscription : « Musis amicus », J. U. ; enfin, sous le coccix, « l'Horace » de Bentley.

Décidément, feu Underwood raffolait d'Horace.

Sa sœur avait fait préparer un souper exquis pour les six amis qui chantèrent au dessert la XXXI^e ode du 1^{er} livre :

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates?...

Ils avaient été priés de ne pas s'habiller de noir, de se montrer radieux et de ne se quitter qu'après une ample rasade.

L'USURIER MALGRÉ LUI.

« Un fameux usurier, dit le P. Drexelius dans son « Vestibule de l'Éternité », étant proche de la mort, fit appeler un notaire et des témoins, et dicta ce qui suit :

« J'ordonne que mon corps soit rendu à la terre d'où il « a été tiré ; je donne mon âme au diable... »

« Ses amis, qui se tenaient près de lui, frissonnèrent d'horreur en entendant d'aussi exécrables paroles et tancèrent le mourant. Mais celui-ci renouvela le même vœu à plusieurs reprises :

« Mon âme, s'écriait-il, soit donnée aux démons, d'autant que j'ai acquis plusieurs choses injustement et par dol. Je donne pareillement au diable l'âme de ma femme et celle de mes enfants, qui m'ont induit à tant d'usure pour payer leur bonne chère et leurs beaux habits. Item, je donne au diable l'âme de mon confesseur qui m'a entretenu en mes usures par son silence et sa connivence. »

Il eut à peine achevé ces mots, ajoute le P. Drexelius, qu'il vomit son âme misérable. — Infâme ! tu auras les héritiers que tu as nommés et les funérailles que tu as méritées. »

UNE VÉNITIENNE

Un jeune Hongrois, cadet dans un régiment au service de l'Autriche, avait conçu une passion violente pour une jeune Vénitienne d'une rare beauté, et sa passion était partagée. Mais la jeune fille avait déclaré qu'elle ne céderait jamais à l'entraînement de son cœur, car il ne lui était pas possible à elle, dont les trois frères combattaient sous le drapeau de l'Italie, d'épouser un officier au service de l'Autriche. Une correspondance s'était engagée entre eux, et c'était toujours par les mêmes sentiments que la jeune fille répondait, tout en protestant qu'elle ne serait jamais à un autre, puisqu'elle ne pouvait pas être à celui qu'elle aimait. Plusieurs fois, le Hongrois avait demandé des rendez-vous qui avaient été refusés. Il

adressa à la jeune Vénitienne une lettre dans laquelle il insistait avec plus d'énergie encore pour obtenir un entretien secret. Cette fois, la jeune fille répondit :

« Aurez-vous assez de courage pour me tuer ? Si vous y consentez, je serai au rendez-vous... Je n'y serai qu'à cette condition... Vous me tuerez, mais vous me respecterez... Si je ne reçois pas de réponse, c'est que vous accepterez, c'est que vous aurez le courage que j'attends de vous. »

Il n'y eut pas de réponse... et le soir la jeune fille partit, après avoir placé à sa ceinture un bouquet blanc.

Le lendemain, au lieu du rendez-vous, près d'un cours d'eau profonde, on trouva plantés en terre, en forme de croix, l'épée et le fourreau du cadet hongrois ; tout autour étaient effeuillées des fleurs.

En suivant le courant de l'eau, un peu au-dessous, on aperçut les cadavres des deux jeunes gens étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre.

La main du jeune Hongrois s'était crispée au fond de l'eau à la racine d'un saule comme pour s'y maintenir et rendre la mort plus prompte et plus certaine. La jeune fille avait encore son bouquet blanc à la ceinture, et le médecin, qui a constaté le décès, a pu reconnaître que les volontés suprêmes de la jeune Vénitienne avaient été respectées.

MADAME DE VERCELLIS.

La pudeur moderne nous empêche de donner place ici à une piquante anecdote, qui concerne cette dame et

qu'on trouvera dans les « Confessions » de Rousseau, partie 1^{re}, livre II.

LE VERRE D'EAU DE LA FIN.

Un ivrogne, qui n'avait plus que quelques heures à vivre, demanda un verre d'eau.

— Au moment, dit-il, de paraître devant Dieu, je veux me réconcilier avec mon plus mortel ennemi.

VERTU DE LA PEAU DE POURCEAU.

Le P. Garasse, dans son livre grotesque « Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps », rapporte « qu'un habitant de Poitiers, vieil athéiste, ordonna par son testament que son corps serait enfermé dans une peau de pourceau corroyée, et enseveli debout devant le grand autel de l'église, sur une pile de charbons; donnant, pour raison de son dire, qu'il n'y a point d'autre Dieu au monde que l'incorruptibilité du corps, et que les charbons et la peau de pourceau bien corroyée étaient deux suffisants moyens pour empêcher la pourriture. »

VESPASIEN.

Lorsque son heure arriva, il dit, en jetant un regard sarcastique sur ceux de ses courtisans qui l'avaient obsédé de leur plate adulation :

— Je m'aperçois que je vais devenir Dieu.

Vespasien, dans sa dernière maladie, n'en remplissait pas moins, dit Suétone, les devoirs de sa dignité avec autant d'exactitude qu'au paravant. Il recevait même au lit les députations qu'on lui envoyait. Mais, se sentant défaillir tout à coup, à la suite d'un flux de ventre :

— Un empereur, s'écria-t-il, doit mourir debout.

Et, dans ce moment même où il s'efforçait de se lever, il expira entre les bras de ceux qui le soutenaient.

VIGOUROUX.

« M. de Vigouroux était un digne officier fort estimé pour ses services. Il avait été blessé en plus d'une occasion. Une de ses plaies se rouvrit à Paris. Son marchand de drap lui porta de longues parties; et, le voyant en très-grand danger, il le pria du moins de les arrêter.

— Donnez-moi une écritoire, lui répondit-il.

Il prend la plume et il écrit au bas des parties : « Si je meurs, je les passe; si je vis, à revoir.

» VIGOUROUX ¹. »

¹ « Vasconiana. »

VIBIUS VIRUS.

Vibius Virus, sénateur de Capoue, qui avait décidé sa patrie à faire alliance avec Annibal, voyant qu'elle allait être subjuguée par l'ennemi, harangua le sénat en ces termes :

— Tandis que je suis libre encore et maître de moi-même, je puis éviter, par un trépas tout à la fois honorable et doux, les calamités qui nous menacent. Non, je ne verrai point l'ennemi fier de sa victoire; je ne veux pas servir d'ornement à son triomphe. Jamais je ne présenterai la tête à la hache romaine. Ni la perte, ni l'embrasement de ma patrie, ni les brutalités qu'une soldatesque déchaînée réserve aux matrones, aux vierges et aux enfants de Capoue, n'attristeront ma vue. S'il en est parmi vous qui se sentent le courage de préférer la mort au spectacle de tant d'atrocités, qu'ils sachent que je leur ai fait apprêter un repas... La coupe que j'aurai vidée sera successivement offerte à chacun des convives. Ce breuvage libérateur arrachera à la fois nos corps au supplice et notre âme à la triste nécessité de subir les outrages et les indignités, qui sont toujours le dernier partage des vaincus. C'est là le seul moyen d'en finir d'une manière honnête et en hommes libres.

Vingt-sept sénateurs répondent à l'appel de Vibius Virus; ils l'accompagnent dans son palais et, après avoir délecté les mets et les vins délicats de leur amphytrion, se passent à la ronde la coupe empoisonnée.

ANTOINE VITERBI.

La veille de la Révolution, deux notables du canton de Casinca (Corse) se prennent de querelle : l'un s'appelait André Frédiani et l'autre Simon Viterbi. Celui-ci est poignardé par un ami de son adversaire. Presque au même instant, André Frédiani tombe blessé à mort. Et voilà un guerre d'extermination qui s'ouvre entre les deux familles.

Vingt-huit ans après, en 1814, Donato Frédiani est tué sur le seuil de sa propre maison. Antoine Viterbi est accusé du meurtre; mais il n'est arrêté qu'en 1821. Malgré ses protestations d'innocence, il est condamné à la peine de mort. Il ne songe plus alors qu'à s'épargner l'ignominie d'une exécution publique. S'il appelle de la décision de ses juges, ce n'est que pour avoir le temps d'accomplir son projet. Il a résolu de se laisser mourir de faim, et son agonie ne dure pas moins de dix-huit jours. Il a eu le courage d'en consigner toutes les phases sous ce titre :

Journal commencé le 25 novembre 1821.

« 25 novembre. — A dix heures du matin, j'ai mangé avec appétit et considérablement. — A trois heures après midi, j'ai pris onze gouttes d'une préparation narcotique. Jusqu'à onze heures de la nuit, je suis resté éveillé mais

parfaitement tranquille. Une douce chaleur s'était glissée dans mes veines et toutes mes douleurs ont cessé. — Vers onze heures, je me suis endormi d'un profond sommeil qui a duré jusqu'à une heure. Un des gardiens m'a alors demandé si j'étais éveillé, et c'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à lui répondre que je l'étais.

« 26. — Je me suis endormi subitement et j'ai passé quatre heures dans une léthargie complète ; j'ai passé la journée sans éprouver de malaise ; je me suis aperçu que l'élixir narcotique cessait d'opérer. — Le 26 s'est terminé fort tranquillement ; le soir venu, j'ai commencé, avec les gardiens de la prison et les soldats de garde, une conversation qui a duré jusqu'à minuit.

« 27. — Je me suis endormi vers une heure, et mon réveil s'est prolongé jusqu'à trois heures et demie. — A quatre heures un quart je me suis rendormi pendant plus d'une heure. A mon réveil, je me suis trouvé plein de force et sans le moindre sentiment de malaise, si ce n'est que ma bouche était un peu amère. Voici la fin du second jour que j'ai passé sans manger : je n'en ressens aucune incommodité, et n'éprouve aucun besoin. »

(Il y a ici une lacune : la copie ne parle point des quatre jours écoulés entre le 27 novembre et le 2 décembre.)

« Ce 2 décembre. — Aujourd'hui, à trois heures, j'ai mangé avec appétit et j'ai passé une nuit fort tranquille.

« 3. — Lundi, aucune espèce de nourriture ; je ne souffre point de cette privation.

« 4. — Même abstinence ; le jour et la nuit se sont

passés d'une manière qui eût donné du courage à quiconque ne serait pas dans ma situation.

« 5. — La nuit précédente, je n'ai point dormi quoique je n'éprouvasse aucune inquiétude physique; mon esprit seul était extrêmement agité. Dans la matinée, il est devenu plus calme, et ce calme se soutient. Il est maintenant deux heures après midi, et, depuis trois jours, mon pouls ne manifeste aucun mouvement fébrile; il est un peu plus rapide et ses palpitations sont plus fortes et plus sourdes. Je ne sens aucune sorte de malaise. L'estomac et les intestins sont dans un repos parfait. La tête est libre; mon imagination active et ardente; ma vue extrêmement claire. Nulle envie de boire ou de manger; il est positif que je n'éprouve de velléité ni pour l'un ni pour l'autre.

« — Dans une heure, trois jours se seront écoulés depuis que je m'abstiens de toute nourriture. — La bouche exempte d'amertume, l'ouïe très-fine; un sentiment de force dans tout l'individu. — Vers quatre heures et demie, j'ai fermé les yeux pendant quelques instants, mais un tremblement général m'a bientôt éveillé. — A cinq heures et demie environ, j'ai commencé à ressentir des douleurs vagues dans la partie gauche de la poitrine. Le pouls se dirige vers le coude en s'étendant comme un fil uni. — Après huit heures j'ai dormi paisiblement pendant une heure; à mon réveil, le pouls était parfaitement calme. Depuis environ neuf heures et demie jusqu'à onze, un doux et profond sommeil; faiblesse très-sensible dans le pouls, qui reste régulier et profond: point d'autre altération. — A minuit, tranquillité absolue dans toute

l'économie animale, particulièrement dans le poulx. — A une heure, la gorge aride, une soif excessive. — A huit heures et demie, même sensation, excepté une légère douleur au cœur. Le poulx à gauche rend des oscillations autres que celles de droite, ce qui annonce le désordre produit par l'absence de nourriture.

* 6. — Pendant la première partie de cette journée, la raison et le courage m'ont abandonné; ma situation ne pouvait être plus déplorable. De tous les moyens sûrs qui pouvaient me conduire à mon but, celui que j'ai pris est le seul qui fût à ma disposition. Chaque rapport, chaque mot flattait mon imagination. Le médecin m'a conseillé de manger, m'assurant que l'abstinence, à laquelle je m'obstinais, prolongerait mon existence de quinze jours. La trop grande délicatesse de l'avocat Mari est la cause des souffrances que j'endure. Je me suis déterminé à remplir mon estomac, dans l'espérance qu'un excès produirait l'effet désiré. Il a produit l'effet contraire, et la diarrhée s'est arrêtée : en un mot, j'ai été malheureux en tout ¹. — Point de fièvre, et cependant depuis quatre jours entiers je n'ai ni bu, ni mangé. Je mérite la pitié, la compassion, et non des reproches; j'ai commencé avec la fermeté d'un Caton; elle ne se démentira point. Je supporte une soif, une faim dévorantes avec un courage à toute épreuve et une constance inextinguible. — A dix heures, le poulx est faible et régulier; ma tête commence à se troubler. — A minuit

¹ Viterbi, voulut d'abord se détruire par l'opium. Trompé dans son attente, après une première abstinence de plusieurs jours, il prit des aliments avec excès, s'imaginant que la mort en serait la suite. Mais cette espérance encore déçue, la seule ressource qui lui resta fut de mourir de faim.

précis, le pouls droit est devenu sensiblement intermittent, et cette intermittence était encore plus marquée et plus distincte à gauche. A trois heures, le pouls, extrêmement faible, a cessé d'être intermittent; la vue est vacillante. — A quatre heures, le pouls est de nouveau intermittent et la tête un peu confuse. — A six, l'intermittence du pouls disparaît; il est plus fort et régulier. — A neuf heures, prostration de forces; le pouls assez régulier; la bouche sèche; le pouls a éprouvé de singulières variations; en ce moment, il est faible et régulier. La bouche et le gosier desséchés; sommeil tranquille d'une demie heure environ.

« 7. — Depuis six heures et demie, j'ai dormi tranquillement pendant plus de quatre heures. Des vertiges au réveil, une soif brûlante, le pouls dans une grande agitation. — A neuf heures, le pouls, resté calme, devient convulsif, avec des intermittences des deux côtés; celles de droite sont plus lentes; la soif diminue. — A midi, pouls régulier. — A deux heures, soif ardente; le pouls faible, mais sans mouvement fébrile. — A quatre, intermittences sensibles à l'un et l'autre pouls. — A six, le pouls extrêmement calme. Grande soif, depuis douze heures; la bouche amère; le pouls tranquille. Repos dans tout le reste du corps.

« 8. — A quatre heures du matin, soif brûlante; calme et régularité dans les autres parties du corps; sommeil paisible de quelques heures. — A huit, nouveau sommeil de deux heures, et fort tranquille; la bouche extrêmement desséchée; la gorge brûlante; la langue si chargée qu'il m'est impossible de parler. — A onze heures, pouls inter-

mittent. — A midi, tranquillité parfaite, soif ardente et continuelle. — A quatre heures, par intervalles, sommeil paisible et léger d'une demi-heure et plus. Au réveil, vertiges de deux minutes; calme et régularité dans le pouls; toujours la même soif; repos complet de toute l'organisation : diminution des forces. — A huit heures du soir, pouls vigoureux, intermittent à chaque troisième pulsation; tranquillité générale : même soif : « — (Ici finit la partie de ce journal écrite de la main de Viterbi; mais le reste a été dicté, approuvé et signé par lui.)

« — A dix heures, l'intermittence du pouls continue de trois en trois battements, et les vibrations sont très-rapides. — A minuit, une heure de sommeil, suivie d'un vertige effrayant : le pouls intermittent et désordonné : soif brûlante; faiblesse générale, particulièrement pendant la nuit.

« 9. — A trois heures; depuis minuit, une heure de repos, après laquelle de légers vertiges, accompagnés des symptômes ci-dessus mentionnés. — A dix heures; depuis sept heures le pouls n'a point eu de mouvements fébriles ni d'intermittence; faiblesse extrême dans les pulsations : soif brûlante. — A trois heures après-midi; une demi-heure d'un bon sommeil, à la fin duquel le pouls est intermittent; des vertiges, une soif ardente et continuelle. Ensuite la tête est tranquille; l'estomac et les intestins sans aucune agitation; pulsations régulières. — Entre midi et deux heures, les oreilles, les mains et le nez froids; à présent ces parties sont réchauffées. — A huit heures; le pouls fort et régulier, la tête libre, l'estomac et les entrailles en bon état; la vue claire, l'oreille bonne, une soif terrible, le corps plein de vigueur.

La seule crainte de l'ignominie, et non celle de la mort, m'a fait prendre l'extraordinaire, mais irrévocable résolution que j'exécute au prix des plus horribles souffrances et d'une effroyable agonie. Mon courage et mon innocence me donneront la force de les supporter jusqu'au bout. Je pardonne à ceux de mes juges qui m'ont condamné d'après leur conviction : mais je lègue à mes derniers descendants, une haine éternelle, implacable, contre l'infâme, l'exécration, le sanguinaire B...; contre ce misérable qui, n'écoulant que ses animosités personnelles et poussé par le seul esprit de la vengeance, a consommé le sacrifice de toute une famille innocente et respectable.

« — Les mêmes symptômes continuent; le pouls est tranquille et la soif ardente.

* 10. — Huit heures du matin; pouls régulier, soif ardente jusqu'à six heures, mais qui a considérablement diminué de six à huit. Deux heures d'un sommeil paisible, à deux intervalles différents. Légers vertiges en m'éveillant : le pouls très-faible, mais régulier — S'il est vrai que, dans les Champs-Élysées, nous conservions un souvenir fidèle des choses de ce monde, j'aurai toujours devant les yeux l'image du protecteur de l'innocence et de la vérité, du vénérable conseiller Abbatucci. Puissent toutes les faveurs de la fortune et du ciel pleuvoir sur lui et sa postérité ! Ce vœu jaillit d'un cœur pénétré de la reconnaissance la plus sincère. — A midi, la tête libre, l'estomac et les entrailles en bon état; la vue claire, l'oreille bonne. La régularité du pouls se maintient : la soif reprend toute sa force. Je continue à prendre du tabac avec plaisir : je ne sens aucun désir de manger. —

A dix heures, soif continuelle et toujours plus ardente : pouls régulier, quoiqu'un peu accéléré. Une forte envie de manger m'a pris à plusieurs reprises dans l'après-midi ; je n'ai ressenti d'ailleurs ni trouble ni douleurs dans aucune partie du corps.

« 11. — Six heures du matin ; depuis dix heures du soir, le pouls a été régulier, mais ses pulsations violentes. Avant minuit, désir de manger, soif inextinguible ; sommeil tranquille pendant une heure. A mon réveil après minuit, j'ai trouvé mon pouls diminué de force, mais conservant la même régularité. Dans la matinée, un bon sommeil ; la soif la plus intolérable. Le pouls, extrêmement faible, annonce que ma fin approche. — J'ai conçu et exécuté le projet le plus étrange peut-être qui jamais soit entré dans la tête d'un homme ; je le remplis au milieu de souffrances terribles, inouïes, pour soustraire mes parents et mes amis à l'opprobre et au déshonneur ; pour enlever à mes ennemis la satisfaction de voir tomber ma tête sous la hache du bourreau, et pour montrer à celui qui fut mon atroce, mon unique et détestable assassin, quels sont l'âme et le caractère d'un véritable Corse. Lorsqu'il apprendra la manière dont j'ai voulu mourir, qu'il tremble qu'un émule de mon courage n'entreprenne de venger l'innocente victime de ses infernales machinations.

« — Deux heures après-midi ; mon extrême faiblesse a diminué depuis une heure : le pouls a repris toute sa vigueur et conservé jusqu'à ce moment une régularité qui m'alarme. Mon corps tout entier n'éprouve aucun dérangement, aucune altération, mais je m'aperçois d'un affaiblissement sensible. — A six heures ; mes facultés

ntel lectuelles ont maintenant toute leur énergie accoutumée ; la soif est brûlante, mais tolérable : la faim a cessé tout à fait. Mes forces physiques décroissent sensiblement ; le pouls est faible et régulier ; la vue claire ; l'estomac et les intestins ne me causent aucun malaise. — A dix heures, pouls faible et régulier ; soif horrible ; nul désir de manger. Tout le reste de l'organisation, soit physique, soit morale, est dans un état qui n'annonce ni dérangement, ni déclin. — « Deus, in nomine tuo salvum fac me, et in virtute tua libera me. » « Mon Dieu ! que ton nom soit mon salut, et ta force mon refuge. » — Ce peu de mots latins renferme tous mes principes religieux, et dans toute leur étendue. Depuis ma dix-septième année, j'ai toujours cru en un Dieu rémunérateur et vengeur. Cette croyance m'a toujours soutenu dans mes épreuves.

« 12. — Je me suis levé dans la matinée. Depuis dix heures du soir jusqu'à une heure, point de changement ni d'altération ; sommeil léthargique de quatre heures et demie. Au réveil, les mouvements du pouls et l'état de tout l'individu ne présentaient que des présages mortels, et tous mes sens étaient dans une prostration complète. — Cette situation a duré plus d'une heure. — A six heures et demie, je me suis ranimé. En ce moment le pouls est faible et tout à fait régulier, et la soif un peu abattue. — A dix heures, le pouls un peu faible, mais toujours régulier. Nulle envie de manger, mais la soif plus ardente. Les facultés intellectuelles sans aucune altération ; point d'assoupissement ; énergie dans toutes les parties du corps. A dix heures du soir, soif prodigieuse ; pouls très-faible et régulier. Pendant plusieurs heures,

cessation au cœur du mouvement de systole et de diastole ; insomnie constante ; langueur universelle ; extrême fatigue et incapacité de supporter la lumière.

« 13. — A dix heures du matin ; à minuit le pouls est devenu extrêmement faible et intermittent ; la soif est très-forte : prostration générale des forces. — Dans cette crise, la raison m'a abandonné, et par un mouvement machinal, j'ai saisi la cruche à l'eau et j'ai bu à grands traits. Le froid s'en est augmenté dans toutes les parties ; un instant après, les mains, les pieds, le nez et les oreilles sont devenus glacés. Le pouls alors a cessé de battre : tous les symptômes étaient mortels. Le médecin était arrivé une heure auparavant. Pendant les mouvements convulsifs où je ne conservais plus l'usage de ma raison, il m'a demandé si je désirais quelque chose, et m'a proposé un peu de vin. Quatre ou cinq cuillerées qu'il m'a données m'ont rendu les forces et la vie. J'ai bu ensuite, pour la seconde fois, une grande quantité d'eau froide. Maintenant je me trouve à peu près dans le même état où j'étais hier matin ; mais la soif est beaucoup moins violente et je puis la supporter sans grande difficulté. — A deux heures ; la soif tolérable ; le pouls régulier, mais faible : nul malaise remarquable dans aucune partie du corps ; point d'envie de manger : le battement du cœur entièrement arrêté. — A six heures, le cœur dans le même état ; pouls faible et lent : la soif n'est point absolument insupportable : même indifférence pour la nourriture. La tête saine ; la vue perçante ; les facultés intellectuelles sans altération quelconque. — Dix heures du soir ; à dix heures et demie, un sommeil fort paisible ; s'ai ressenti un léger refroidissement par tout le corps ; le

pouls a cessé ou s'est trouvé presque imperceptible. Soif tolérable : facultés intellectuelles dans leur état naturel et nullement diminuées. Le froid continue, quoique léger, et s'étend sur tous les membres : les pieds chauds ; les oreilles et le nez froids.

« 14. — A une heure ; après les convulsions décrites ci-dessus, trois heures d'un profond sommeil, avec des songes, non pas tels qu'enfante une imagination triste ou délirante, mais agréables et paisibles. Au réveil, une soif brûlante ; les deux pouls très-faibles ; le mouvement du cœur presque nul ; les facultés mentales parfaites ; la force physique un peu plus atténuée que le jour précédent. — A sept heures du soir ; depuis une heure après-midi, la soif s'est augmentée outre mesure. Les battements du pouls sont tantôt forts et tantôt très-faibles, mais toujours réguliers. Les mouvements du cœur ont cessé entièrement ; les facultés morales et physiques sont dans un aussi bon état que mon affaiblissement le permet. — Tout le monde m'abandonne, mais je conserverai jusqu'au bout le plus précieux de mes biens, mon courage.

« Lundi soir. — Le 10 de ce mois, je fus tourmenté d'une soif si violente qu'ayant rempli ma bouche d'eau, je ne pus résister et fus obligé de l'avalier. Dans la crise du 12, je bus un verre d'eau et plus, en présence du médecin, et le 13, dans une crise semblable, un peu plus d'un demi-verre ; le tout ne se monte pas à plus d'une demi-pinte, et cela dans l'espace de douze jours et demi. — A dix heures du soir ; la soif intolérable, ainsi qu'elle a été pendant toute la journée ; les pulsations

fébriles ; chaleur par tout le corps ; symptômes de convulsions pareilles à celles des deux nuits précédentes. — Depuis le 2 décembre, je suis privé de toute consolation. Point de nouvelles de ma famille ; on a défendu à mes amis, dans la ville, d'approcher de cette prison. Sept soldats inexorables sont postés dans la petite chambre où je suis confiné. Ils épient, d'un regard inquisitorial, mes plus légers mouvements, tous mes gestes, toutes mes paroles ; des précautions si étranges, si barbares, seraient plus convenables dans les prisons du sérail d'un pacha de Saint-Jean-d'Acre que dans celles d'un gouvernement français, qui se pique d'humanité. Ils voudraient empêcher ma mort, mais j'ai l'espérance et la confiance de rendre inutiles, de faire avorter tous les efforts, tous les moyens et toutes les mesures employés à cet effet.

* 15. — Depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin, le pouls faible ; chaleur fébrile par tout le corps : soif extrême, jusqu'à six heures, sommeil paisible ; faiblesse et défaillance pendant une demi-heure ; à six heures et demie, j'ai recouvré mes sens ; point de pulsations jusqu'à sept. Depuis sept jusqu'à minuit, pouls extrêmement faible et bas.

* 16. — Depuis la dixième jusqu'à la quatrième heure, soif ardente ; calme sous tous les autres rapports. Depuis quatre heures, le pouls agité, accompagné d'une chaleur fébrile. A une heure du matin, sommeil paisible ; à deux, absence du pouls ; à trois, il recommence à marquer, mais il est extrêmement faible. Il est près de sept heures, et telle est ma faiblesse que j'espère toucher à la fin de ma vie et de mes souffrances.

« Après ma mort, que ce journal soit remis à mon neveu Giovese Girolamo Guarini, qui en prendra des copies pour MM. les présidents Mezaud, Pasqualini, Suzzoni, puis une quatrième pour le seigneur Rigo, que je conjure de remplir mes intentions que je lui ai préalablement expliquées de vive voix.

« 17. — A dix heures ; toute la journée d'hier fut tranquille ; la soif supportable ; le poulx régulier ; la vue claire ; la tête dégagée ; l'estomac et les intestins dans une parfaite quiétude. Aujourd'hui je me trouve dans le même état, sauf que j'ai le poulx excessivement faible. Je meurs après une vie pure et innocente, et je la vois s'éteindre avec autant de tranquillité que Socrate, Sénèque et Pétrone.

« 18. — A onze heures : j'arrive au terme de mon existence avec la sérénité du juste. La faim ne me tourmente plus ; la soif a entièrement cessé ; l'estomac et les intestins sont tranquilles ; la tête sans nuages, la vue claire. En un mot, un calme universel règne, non-seulement dans mon cœur et dans ma conscience, mais encore dans toute mon organisation. Le peu de moments qui me restent s'écoulent tout doucement comme l'eau d'un petit ruisseau à travers une belle et délicieuse prairie. La lampe va s'éteindre faute d'huile...

« Signé : Antonio Viterbi ¹. »

Là s'arrête le journal ; Viterbi ne s'éteignit pourtant que le 20. Il mourut en disant :

— Je suis préparé à quitter ce monde.

¹ « Revue britannique, » 1^{re} série. T. VI^e.

L'ABBÉ DE VOISENON

L'abbé de Voisenon « a passé sa vie à mourir d'un asthme », selon le mot d'un de ses contemporains. Un jour, à la campagne, il est pris d'une de ses attaques habituelles; on le croit mort et l'on court chercher le curé pour l'administrer; mais, tandis qu'on ne songe qu'à lui rendre les derniers devoirs, le malade s'est remis sur pied. Il sort tranquillement, le fusil en bandoulière, et, rencontrant sur son chemin le prêtre qui lui porte le viatique, il s'agenouille avec les autres passants, puis continue de donner suite au projet de chasse qu'il avait.

Son médecin lui ordonne de prendre une pinte de tisane dans l'espace d'une heure. — Il revient le lendemain et demande l'effet produit.

— Aucun, répond l'abbé.

— Avez-vous tout pris?

— Je n'ai pu en prendre que la moitié.

Grande colère de l'Esculape.

— Allons, mon ami, ne vous fâchez pas; comment voulez-vous que je boive pinte en une heure, quand je ne tiens que chopine.

Voisenon se moquait de tout, excepté du diable dont il avait grand'peur, malgré tout son esprit.

Dans une de ses crises, qui prenait une tournure très-grave, il fit venir le père Neuville :

— Mon père, lui dit-il, je ne veux point aller en enfer.

— Si vous persistez à faire vos opéras-comiques, vous irez bien certainement ; et je vous avertis que vous n'y serez pas seulement brûlé...

— Quoi donc encore ?

— Vous y serez sifflé ! mon pauvre ami.

Il sembla oublier sa crainte de l'enfer au moment suprême.

— Voilà ma dernière redingote, dit-il en montrant un cercueil de plomb qu'il s'était fait faire.

Se tournant ensuite vers un de ses laquais, dont les distractions « lui étaient connues » :

— J'espère, ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là.

HENRI WALTON.

Cet Anglais qui, avant d'être homme d'état, avait fait de la prose, demanda que l'on mit cette inscription sur sa tombe :

« Hic jacet hujus sententiæ primus auctor : Disputandi pruritus, Ecclesiæ scabies. Nomen aliàs quære. » (Ci-git qui le premier formula cette sentence . La démangeaison de disputer est la gale de l'Église. — Au surplus, cherche son nom.)

WATTEAU.

Watteau étant au lit de mort, son confesseur lui présenta un crucifix. Le peintre examina le travail et, reproduisant le geste d'Alonzo Cano, ne dit que ces mots :

— Otez-moi ce crucifix ! Comment un artiste a-t-il pu rendre aussi mal les traits d'un Dieu ?

DAVID WILLIAMS.

David Williams, qui publia les « Lettres sur la liberté politique » que traduisit Brissot, et qui, sous les auspices du prince de Galles, établit un fonds de secours destinés aux gens de lettres besogneux, mourut en disant :

— Je crois en Dieu... Amen.

FRÉD.-CHRISTIAN WINSLOW.

Le petit-neveu du célèbre anatomiste Jacques-Bénigne Winslow exerçait lui-même, à Copenhague, les fonctions

de professeur de chirurgie. Il y était né en 1752 et y mourut en 1811, ordonnant qu'on fusillât ses chevaux de carrosse, dans la crainte qu'ils ne tombassent entre les mains d'un acheteur brutal.

ZÉNON.

Ce philosophe, qui tenait son école sur un marché d'Athènes, au Pœcile, et qui avait été élève de Cratès et de Xénocrates, était aussi vigoureux d'esprit qu'il était faible de corps. Son cou fléchissait sous le poids de sa tête, ses jambes soutenaient son buste avec peine et son front était sillonné de rides profondes. Il avait l'aspect d'une ruine, mais il était doué d'une âme énergique. Il prenait en pitié les ambitions humaines et se plaisait à citer à ses disciples les vers d'Euripide sur Canopée :

« Quoiqu'il fût dans l'aisance, il ne s'enorgueillissait pas de sa fortune : il n'avait pas plus de vanité qu'un nécessiteux. »

Etant tombé et s'étant cassé un doigt, il frappa la terre de sa main, en s'écriant :

— Je viens volontairement, ô Mort ! pourquoi m'appelles-tu ?

Et il s'étra la.

ZEUXIS.

On raconte que ce peintre, à la vue d'un portrait de vieille femme qu'il venait d'achever, fut pris d'un fou rire dont il mourut.

JEAN ZISKA.

Selon une légende, Jean Ziska, chef des Hussites, commanda qu'aussitôt après sa mort (1424) on l'écorchât et l'on fit de sa peau un tambour.

— Le bruit seul, dit-il aux Bohémiens, suffira pour effrayer vos ennemis et vous faire conserver les avantages que mon courage vous a procurés.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v
Un Académicien du genre stoïque.	13
Un Acte de haute justice au rabais.	15
L'empereur Adrien	16
Le cardinal d'Amboise.	17
Les Amis des bêtes	18
Anaxagore.	24
Anaxarque.	25
Apicius	26
Arcésilas	26
L'Arétin.	27
Aristocrate jusqu'au bout.	28
Arlequin	28
Artifice d'un mourant.	29
Attention délicate	29
L'empereur Auguste	30
La reine Austrigide.	30
Avarice d'outre-tombe	31
Bautru	31

Beauzée.	32
Benserade	33
Les Bergères des Variétés.	34
Samuel Bernard	34
Un Bibliothécaire endurci.	35
Bœrhaave	36
Boindin.	37
L'abbé de Boisbert	38
Boivin	39
Le comte de Bonneval	40
Une Bouchère avisée	42
Bouhier.	43
Bouret (de la Comédie française)	43
Charles Bauton	44
Brantôme	45
La marquise de Brinvilliers	46
Le maréchal de Brissac.	47
Buchanan	47
Un Buveur converti.	48
L'abbé Cachet.	48
Cachez vos bras, mademoiselle	49
Alonzo Capo	49
Caprice d'un condamné à mort	50
Cardan	52
Carnéade	52
Le comte de Caylus.	53
Jean Certain	54
Le comte de Chabot.	54
Champcenetz	55
Chapelain	55
Charles-Quint.	56
Charondas	57
La duchesse de Chaulnes	58
Le Chemin du paradis.	58
André Chénier.	59

Lord Chesterfield	60
Chiffonnier philosophe	61
Chirac	63
Une Clause pointue	64
François de Clermont-Tonnerre	65
Colbert	65
Madame de Coislin	66
Colardeau et Barthe	66
Conte du bon vieux temps	67
Jean Conaxa	68
Confiance	71
Coup nul	71
Court dialogue	72
Crébillon	72
Thomas Creech	73
Créquy	73
Créquy-Canaple	74
Cromwell	74
Cuit à point	75
Cujas	75
Danseuse qui s'éteint et bougie qui brûle trop	76
Danton	76
Débiteur qui paie de sa personne	77
Un Dernier exploit	78
Le Dernier vœu d'un lieutenant	78
Désaugiers	79
Des Yveteaux	80
Deux ivrognes	80
Deux larrons	82
Deux novices	83
Diogène	83
Divagations	84
Dorat	87
Un Drôle de corps	88
Le cardinal Dubois	89

Duclos	89
Madame du Deffant	90
Un Duel à mort	91
Duelliste enragé	92
Le comte Du Lude	93
Dumarsais	93
Guillaume Duprat	94
Le duc d'E...., ...	95
<u>Edouard 1^{er}</u>	95
<u>Le docteur Ellerby .</u>	96
<u>Eloquence de Joli-Cœur .</u>	96
<u>Eloquence entraînant.</u>	97
<u>Enfant prodigue . .</u>	98
<u>Un Ennemi des Quarante .</u>	98
<u>L'Enragé</u>	101
<u>Un Enthousiaste .</u>	101
<u>Estomac qui se révolte.</u>	102
<u>Un Étudiant</u>	102
<u>Une Étudiante</u>	103
<u>Eudamidas</u>	103
<u>Excès de propreté . .</u>	105
<u>Une Exécution</u>	105
<u>L'Expérience de la fin.</u>	106
<u>Un Farceur</u>	109
<u>Madame Favart</u>	109
<u>Le marquis de Favras .</u>	110
<u>Feinte difficile</u>	110
<u>Le Flegme anglais .</u>	111
<u>Fontan</u>	112
<u>Fontenelle</u>	113
<u>Force de l'habitude .</u>	114
<u>Le vicomte Forth</u>	115
<u>Un Fossoyeur d'humeur douce .</u>	116
<u>Madame Fouquet</u>	118
<u>Fournier-Salvarèse .</u>	118

Franchise du sieur Montdragon	118
Franklin	119
Frédéric II.	120
Frère chargé de se déshériter	121
Un Fumeur qui « casse sa pipe »	122
Funduli.	122
Gaietés des trépassés	123
Un galant homme	128
Galiani	128
Gallet	130
Gassendi	131
Un Gâte-métier	131
Fusius Geminus	132
Geoffroy-Tête-Noire	132
Gérard de Nerval.	134
G....	135
Gilbert	136
Gonelle	136
Le comte de Gramont	137
Le grand voyage.	137
Une Grenouille obstinée	138
Grosley.	140
Le prince de Guise	142
Haller	142
Achille de Harlay	143
Haute fantaisie	143
Hay	144
Henri Heine	144
Hénault.	145
Hésitation bien pardonnable.	145
Un Heureux	146
Hobbes.	147
Hoffman	147
Hommage rendu à la Bourse.	148
Un Homme d'ordre	148

<u>Un Incompris.</u>	150
<u>Incurables.</u>	152
<u>Ironie</u>	155
<u>Une Journée bien employée</u>	156
<u>Juste Lipse.</u>	156
<u>Le chevalier de Labarre</u>	157
<u>Le maréchal de La Ferté.</u>	158
<u>La Fontaine</u>	158
<u>Lagny</u>	159
<u>Laideur séduisante</u>	159
<u>Lainez</u>	160
<u>L'abbé de La Marre.</u>	161
<u>Houdard de Lamotte</u>	161
<u>Lamothe-le-Vayer</u>	162
<u>Lamourette</u>	162
<u>Lantara.</u>	163
<u>La Rivière.</u>	163
<u>L'abbé de la Rivière</u>	164
<u>Latteignant</u>	166
<u>Jean de Launoy</u>	166
<u>Nathaniel Lee.</u>	167
<u>Léon X.</u>	168
<u>Léopold I^{er}.</u>	168
<u>Le Connétable de Lesdiguières</u>	168
<u>Lettre de change et de faire-part</u>	169
<u>Mademoiselle de Limeuil</u>	170
<u>Lioterais</u>	171
<u>Le chevalier de Lordat.</u>	171
<u>Une Loterie dangereuse.</u>	172
<u>Louis VIII.</u>	173
<u>Louis XI.</u>	174
<u>Louis XIII.</u>	174
<u>Louis XVIII</u>	175
<u>Le général de Lourmel.</u>	175
<u>Lulli.</u>	176

Machiavel	177
Malherbe	178
Michel Namin	179
L'abbé Mangenot.	180
Pierre de Marca	180
Tullius Marcellinus.	181
Marigny.	182
Mari narquois	182
Mari qui lâche pied.	183
Mari reconnaissant	185
Marquise défermée	186
Le général-major Claude Martin.	187
Daniel Martinette.	188
Le comte de Maugiron	190
Le prince Maurice	191
Maurice de Saxe.	191
Maximilien I ^{er}	192
Mazarin.	193
Madame de Mazarin.	194
Ménage	194
Mézeray.	195
Moncrif	196
Montaigne	197
Anne de Montmorency.	197
Le marquis de Montrose	198
Philippe Mordaunt	198
Mornay	199
Thomas Morus	200
Moyen extrêmement détourné de se brûler la cer- velle	200
Henry Murger	201
Naïvetés.	202
Napoléon et l'Angleterre	208
Né coiffé	208
Nez qui vaut de l'or.	210

<u>Nicolas</u>	212
<u>L'empereur Nicolas</u>	212
<u>Ninon de Lenclos</u>	213
<u>Notaire libre penseur, mais honnête</u>	213
<u>Obstination qu'on ne peut blâmer</u>	214
<u>La duchesse d'Olonne</u>	215
<u>Le docteur Origet</u>	216
<u>Paban</u>	216
<u>Paganini</u>	217
<u>Palaprat</u>	218
<u>Panard</u>	219
<u>Les Paris sont ouverts</u>	219
<u>Patru</u>	220
<u>Paysan goguenard</u>	221
<u>Le comte de Pembroke</u>	221
<u>Périclès</u>	224
<u>Perplexités de deux Suisses</u>	224
<u>Maitre Pertuizot</u>	225
<u>Pétrone</u>	227
<u>Philippe IV</u>	228
<u>Phocion</u>	228
<u>Picards</u>	229
<u>Piron</u>	230
<u>Plotin</u>	231
<u>Poinsinet</u>	232
<u>Point d'honneur</u>	232
<u>Poisson</u>	234
<u>Politesse « in extremis »</u>	234
<u>Politien</u>	235
<u>Madame de Pompadour</u>	235
<u>Pons de la case de Mirambeau</u>	235
<u>La duchesse de Praslin</u>	236
<u>Précaution d'outre-tombe</u>	236
<u>Le marquis de Prie et le chevalier de Kinsonnat</u>	238
<u>Proposition avantageuse</u>	239

<u>Prudence</u>	240
<u>Question de blanchissage</u>	240
<u>Un Quiétiste passionné.</u>	241
<u>Qui m'aime me suive</u>	241
<u>Quin.</u>	242
<u>Quiproquo.</u>	242
<u>Quoi de neuf ?</u>	243
<u>Rabelais.</u>	243
<u>Raleigh.</u>	244
<u>Rameau.</u>	245
<u>Rancune posthume</u>	245
<u>Le père Rapin.</u>	252
<u>Ravaillac</u>	253
<u>Réclame d'un pendu</u>	253
<u>Régnier.</u>	254
<u>Respect humain d'un fermier-général</u>	255
<u>Les Revenants.</u>	255
<u>Richard II.</u>	256
<u>Rivarol.</u>	257
<u>Le marquis de Rivarol.</u>	257
<u>Roi</u>	258
<u>Le Roi des Gipsies</u>	261
<u>Une Romaine du quartier des Arcis</u>	261
<u>Romainville</u>	263
<u>Le président Rose</u>	264
<u>Ruqueville</u>	264
<u>William Russell.</u>	265
<u>Saint-Amant.</u>	266
<u>Saint-Edme</u>	266
<u>Saint-Evremont</u>	271
<u>Mellin de Saint-Gelais</u>	272
<u>Saint Laurent.</u>	272
<u>L'abbé de Saint-Pierre.</u>	273
<u>Sang-froid</u>	274
<u>Santeuil.</u>	291

Sardanapale	292
Un Satisfait	293
Scarron.	293
Scrupule pieux	294
L'empereur Sévère	294
Les Siamois	295
Jean Sobieski	295
Socrate	296
Sommutation.	296
Spectacle chez Pluton	29
Spenser.	297
Stendhal	298
Une Stoïcienne	299
Eugène Sue :	2 9
Suicide à la glace	300
Suicide au canon.	301
Suicides combinés	302
Un Tabletier retiré	302
Alexandre Tassoni	303
Tentative de corruption	304
L'abbé Terrason	305
Testament d'un ancien garçon d'auberge	305
Thraséas	308
Till...	309
Tolam	311
Tope-là	312
Une Traduction libre	312
L'abbé Trente-Mille-Hommes.	313
Trop heureux.	314
Tycho-Brahé	314
Jean Underwood	315
L'Usurier malgré lui	316
Une Vénitienne	317
Madame de Vercellis	318
Le Verre d'eau de la fin	319

Vertu de la peau de pourceau.	319
Vespasien	320
Vigouroux.	320
Vibius Virus	321
Antoine Viterbi	322
L'abbé de Voisenon.	335
Henri Walton	336
Watteau	337
David Williams	337
Fréd.-Christian Winslow	337
Zénon	338
Zeuxis	339
Jean Ziska	339

FIN DE LA TABLE

COLLECTION HETZEL

Chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

SÉRIE IN-18 A 3 FRANCS 50

LA MORALE UNIVERSELLE

Choix de Maximes tirées des moralistes de tous les pays et constituant, pour chaque nation, l'esprit de ses meilleurs écrivains.

L'ESPRIT DES ANGLAIS	1 vol.
L'ESPRIT DES ITALIENS	1 vol.
L'ESPRIT DES ESPAGNOLS	1 vol.
L'ESPRIT DES ORIENTAUX	1 vol.
L'ESPRIT DES LATINS	1 vol.
L'ESPRIT DES GRECS	1 vol.
L'ESPRIT DES ALLEMANDS	1 vol.
L'ESPRIT DES FRANÇAIS MODERNES (sous presse)	1 vol.

LA VIE DES ANIMAUX

HISTOIRE NATURELLE ANECDOTIQUE ET BIOGRAPHIQUE DES ANIMAUX,

par le docteur Jonathan Franklin.

Cet ouvrage, entièrement inédit, d'un savant naturaliste anglais, a été recueilli, mis en ordre, revu et traduit par M. Alphonse Esquiros, et est considéré de ce présent comme un classique à l'usage de la jeunesse.

Mammifères	2 vol.
Oiseaux	1 vol.
Reptiles	1 vol.
Le monde des eaux	1 vol.
Le monde des métamorphoses	1 vol.
Le monde microscopique (sous presse).	1 vol.
La vie des plantes (sous presse)	1 vol.
La terre avant l'homme (sous presse)	1 vol.

ALFRED DE BRÉHAT

HISTOIRES D'AMOUR	1 vol.
-----------------------------	--------

ÉMILIE CARLEN

UN BRILLANT MARIAGE	1 vol.
-------------------------------	--------

ÉMILE DOSQUET

LOUISE MEUNIER	1 vol.
--------------------------	--------

COLOMBEY

LES CAUSES GAIES	1 vol.
----------------------------	--------

L'ESPRIT AU THÉÂTRE	1 vol.
-------------------------------	--------

E. DESCHANEL

LA VIE DES COMÉDIENS (biographies, mémoires, anecdotes, chroniques anciennes et modernes).	1 vol.
---	--------

ALPHONSE ESQUIROS

L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE	1 vol.
---	--------

Seconde série (sous presse)	1 vol.
---------------------------------------	--------

GRAMMONI (comie de)	
LES GENTILSHOMMES PAUVRES.	1 vol.
LES GENTILSHOMMES RICHES	1 vol.
VICTOR HUGO	
LES ENFANTS (LE LIVRE DES MÈRES), recueil de tout ce que le poète a dit des enfants. . . .	1 vol.
LES CONTEMPLATIONS	2 vol.
LAMARTINE	
ANTONIELLA (en préparation)	1 vol.
JULES JANIN	
CRITIQUES ET PORTRAITS	1 vol.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES	1 vol.
THÉOPHILE LAVALLÉE	
HISTOIRE DE LA TURQUIE, depuis ses origines jusqu'à nos jours	2 vol.
HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON (sous presse)	
MACAULAY	
HISTOIRE ET CRITIQUE, traduit par Lisse et Petroz	1 vol.
ADRIEN PAUL	
UN ANGLAIS AMOUREUX, 1 vol.	2 ^e fr.
RUFFINI	
DÉCOUVERTE DE PARIS par une famille anglaise.	1 vol.
GEORGE SAND	
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	2 vol.
FLAVIE	1 vol.
LES DAMES VERTES	1 vol.
PROMENADES AUTOUR DE MON VILLAGE	1 vol.
P.-J. STAHL	
VOYAGE D'UN ÉTUDIANT et ses suites variées (de Paris à Baden) 2 ^e édition	1 vol.
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ et autres histoires — SOUVENIRS d'un voyage de Baden à Cologne	1 vol.
PETIT DICTIONNAIRE DES VICIES ET DES VERTUS DES FEMMES (sous presse)	1 vol.
DE L'ESPRIT EN FRANCE (sous presse)	1 vol.
BÊTES ET GENS (sous presse)	2 séries.
CLAUDE SAUVAGE	
LES GUÊPES GAULOISES (Encyclopédie des épi- grammes en vers)	1 vol.
MAX RADIGUET	
LES DERNIERS SAUVAGES	1 vol.
CLAUDE VIGNON	
RÉCITS DE LA VIE RÉELLE (2 ^e édition). . . .	1 vol.
CHARLES ROZAN	
LES PETITES IGNORANCES DE LA CONVERSATION.	1 vol.
CHARLES DUCOM	
NOUVELLES GASCONNES.	1 vol.

ANDERSEN	
CONTES NOUVEAUX (sous presse).	1 vol.
LAURENT PICHAT	
GASTON	1 vol.
ADRIEN ROBERT	
LE NOUVEAU ROMAN COMIQUE.	1 vol.

SÉRIE IN-18 A 3 FRANCS

BELLOY (marquis de)	
LES TOQUÉS	1 vol.
ALFRED DE BRÉHAT	
LES JEUNES AMOURS. — Mœurs parisiennes.	1 vol.
LES PETITS ROMANS	1 vol.
CHAMPFLEURY	
LA BOHÈME BOURGEOISE (en préparation).	1 vol.
CHAMFORT (édition Stahl)	
Deuxième édition précédée de l'HISTOIRE DE CHAMFORT, par Stahl, contenant les PENSÉES, MAXIMES, ANECDOTES et DIALOGUES, augmentée de Pensées et Fragments complètement inédits ; suivie des Lettres de Mirabeau à Chamfort ; la seule qui soit accompagnée d'un Index alphabétique pour chaque Pensée, Anecdote ou Fragment.	
COLOMBEY	
HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL dans tous les temps et dans tous les pays.	1 vol.
PAUL DELTUF	
MADENOISELLE FRUCHET	1 vol.
ADRIENNE	1 vol.
ERCKMANN-CHATRIAN	
CONTES DE LA MONTAGNE.	1 vol.
MAÎTRE DANIEL ROCK	1 vol.
E. FORGUES	
UNE PARQUE	1 vol.
ARNOULD FRÉMY	
JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE	1 vol.
BENJAMIN GASTINEAU	
LES AMOURS DE MIRABEAU, suivies des Lettres choisies de Mirabeau et de la marquise de Monnier	1 vol.
LES FEMMES ET LES MŒURS EN ALGÉRIE.	1 vol.
THÉOPHILE GAUTIER	
HISTOIRE DU THÉÂTRE en France, depuis vingt ans. Extrait de tout ce que l'auteur a écrit sur les théâtres, recueilli et laissé dans son ordre naturel avec Table indicative de toutes les Œuvres et de tous les personnages, auteurs et acteurs nommés dans le courant de l'ouvrage.	6 vol.

GEORGE SAND	
THÉÂTRE COMPIET.	2 vol.
CONSTANCE VERRIER.	1 vol.
LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR.	1 vol.
AUTOUR D'UNE TABLE (SOUS PRESSE).	1 vol.
CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES (SOUS PRESSE).	1 vol.
AURÉLIEN SCHOLL	
HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR.	1 vol.
LES AMOURS DE THÉÂTRE (SOUS PRESSE).	1 vol.
P.-J. STAHL	
LES BONNES FORTUNES DE PLUSIEURS PARISIENS, souvenirs de jeunesse (en préparation).	1 vol.
L'ETIT DICTIONNAIRE DE MORALE (en préparation).	1 vol.
THIERS	
HISTOIRE DE LAW.	1 vol.
LOUIS ULBACH	
Monsieur ET MADAME FEENE. 4 ^e édition.	1 vol.
JULES VIARD	
LES MILLE JOIES de la vie humaine.	1 vol.
CLAUDE VIGNON	
JEANNE DE MAUGUET.	1 vol.
AUGUSTE VILLEMOT	
LA VIE A PARIS, avec une Étude sur l'Esprit EN FRANCE, par P.-J. Stahl.	2 vol.
CLÉMENT	
RAIMON, MICHEL ANGE LÉONARD DE VINCI, Ca- talogue raisonné, édition élzévirienne, titre en trois couleurs. 1 vol. in-18.	5 fr.
E. AROUT	
ROME CONTEMPORAINE. 1 vol. in-8°.	5 fr.
LA QUESTION ROMAINE. 1 vol. in-8°.	4 fr.
PROUDHON	
LA GUERRE ET LA PAIX, 2 forts vol. in-18.	7 fr.

COLLECTION HETZEL, ILLUSTRÉE

ÉDITIONS TRÈS RICHES DE L'ART DE VÉRIN, GRAND IN-8°

LA COMÉDIE ENFANTINE, par Louis Ratisbonne, (2 ^e édit.). Illustrée par Froment et Gobert.	10 fr.
LE RENARD DE GÖTTE, traduit par Ed. Grenier, illustré par Kaulbach.	10 fr.
LES ROMANS CHAMPÊTRES de George Sand (La Mère au Diable, François le Champi, André, la Petite Fadette), 2 séries illustrées par Tony Johannot.	21 fr.
LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par Nodier, 10 magnifiques gravures sur acier, par Tony Johannot.	10 fr.

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS

4 SÉRIES GRAND IN-8°

Chaque série 10 fr. — L'ouvrage complet 40 fr.

Les séries se vendent séparément.

1^{re} série. LE VOLUME : 10 FR.	
STAHL	Aventures de Tom Pouce (Bertall)
CHARLES NODIER	Histoire du Chien de Brisquet (T. Johannot)
BALZAC	Tony Sans-Soin (Gérard Séguin)
LA BÉROLLE	La Mère Michel et son Chat (Lorentz)
J. JANIN	Le Petit Ouvrier (Gérard Séguin)
STAHL	Aventures d'une Poupée et d'un Soldat de plomb (Meissonier)
OCTAVE FEUILLET	Polichinelle, sa vie et ses aventures (Bertall)
FÉNELON	Voyage dans l'île des Plaisirs (Meissonier)
2^e série. LE VOLUME : 10 FR.	
GEORGE SAND	Histoire d'un véritable Grihonille (M. Sand)
CHARLES NODIER	Trésor des Fèves et Fleur des pois (Johannot)
LÉON CIZAN	Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chênevis et de sa sœur (Bertall)
CHARLES NODIER	Le Génie Bonhomme (Tony Johannot)
AL. DE MUSSY	Les Fleurs des bois (Tony Johannot)
ET STAHL	
3^e série. LE VOLUME : 10 FR.	
ALEX. DUMAS	La Bouillie de la comtesse Berthe (Bertall)
PAUL DE MUSSY	M. le Vent et M ^{lle} la Pluie (Gérard Séguin)
ED. OURLIAC	Le Prince Coqueluche (Lacoste Delmas)
4^e série. LE VOLUME : 10 FR.	
ALEX. DUMAS	Histoire d'un casse-noisette, 1 ^{re} partie.
	Id. id. 2 ^e partie.
ALPHONSE KARR	Les Fées de la mer (Lorentz)

VICTOR HUGO — ŒUVRES COMPLÈTES

ÉDITION HETZEL ET HOUSSIAUX. In-8, 20 vol.	100 fr. »
ÉDITION HETZEL ET MARESCQ, illustrée, 20 c. la livraison	
ÉDITION HETZEL ET HACHETTE, 20 vol. in-18.	20 fr. »
LA LÉGENDE DES SIÈCLES, 2 vol. Chez Michel Lévy	15 fr. »
ŒUVRES COMPLÈTES in-18, de grand luxe, sur vélin (sous presse), 20 vol. à	3 fr. 50

PETITS TABLEAUX DE PARIS

PARIS MARIÉ. <i>Philosophie de la vie conjugale</i> , par H. de Balzac, commentée par Gavarni, 1 vol.	3 fr.
PARIS DANS L'EAU, par Eugène Briffault, 120 vignettes par Bertall, 1 vol.	3 fr.
PARIS A TABLE, par Eugène Briffault, illustré par Bertall, 1 vol.	3 fr.

GRANDES ET RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PETIT IN-QUARTO SUR VÉLIN

En préparation pour 1861

- CONTES DE PEREAULT.** Splendide édition-album, in-4^e sur vélin, illustrée de 30 grands tableaux, par Gustave Doré fr
- LES ENFANTS (LE LIVRE DES MÊRES).** Recueil de pièces de vers ayant trait à l'enfance, extraites des œuvres complètes de Victor Hugo; illustré par Froment 15 fr.
- AVENTURES INTÉRESSANTES DU PETIT JEAN ERIN,** par A. de Bréhat, 1 vol. richement illustré »
- LA COMÉDIE ENFANTINE,** par Louis Bati-bonne, riche édition illustrée sur vélin du Marais; illustrée par Froment (2^e édition). 10 fr.
- PICCOLA,** par Xavier Saintins, édition entièrement nouvelle, illustrée de belles gravures sur acier entièrement inédites, par Flemeng; sur vélin du Marais. 10 fr.
- CONTES ET RÉCITS ENFANTINS, dédiés aux enfants bien sages,** par Muller, auteur de *Mionnettes*, illustrée de belles gravures sur acier, par Flemeng; sur vélin du Marais. 10 fr.
- LA BELLE PETITE PRINCESSE LISÉE.** Traduite et imitée de l'allemand, par S. Séb. Vignettes par Froment 10 fr.
- LE LA FONTAINE DES ENFANTS.** 100 fables choisies dans les œuvres des fabulistes de tous les temps et de tous les pays, à l'usage de l'enfance. 40 vignettes. »
- ROBINSON SUISSE.** Traduit et revu par Stahl »
- MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE,** par Louis Baude, auteur des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*; richement illustrée par Gérard Séguin (4^e édition) 3 fr.
- LA VIE DES ENFANTS.** 40 vignettes par Oscar Pleisch 10 fr.
- LA VIE DES COLLÉGIENS,** par Bertel 10 »
- LE BEAU PÉCOPIN.** par Victor Hugo. Édition illustrée 10 fr.
- LES NOUVEAUX PARISIENS.** publiés sous la direction de P.-J. Stahl; vignettes de Gavarni »
- ANTONIELLA.** Roman inédit de Lemartine 10 fr.
- GAVARNI.** Œuvres choisies, 4 séries, 40 fr. — Chacune. 10 fr.
- VOTAGE OU IL TOUT PLAINT,** par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. 100 superbes gravures. Le chef-d'œuvre de Tony Johannot sur bois. . . 15 fr.
- LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES.** Vignettes par Grandville. Etudes de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de P.-J. Stahl. — 3 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. 3 vol. . 30 fr.
- Ces ouvrages, chefs-d'œuvre de Grandville et de Tony Johannot, depuis longtemps épuisés, vont paraître complets en éditions de très grand luxe. Les éditions à 20 c. n'ont jamais donné que la moitié des vignettes de grandes éditions primitives.
- WERTHER,** traduit par P. Leroux, avec une préface de George Sand, et précédé d'une histoire de Goethe. — 10 gravures à l'eau-forte (chef-d'œuvre de Tony Johannot sur acier) 10 fr.
- HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE.** Avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par l'Émile Lavalée. tu fr.

ées

b

o

13 fr.

o

10 fr.

o fr.

o fr.

o fr.

fr.

fr.

fr.

fr.

fr.

fr.

fr.

fr.

119

[Handwritten signature]

Collection Hetzel à 3 fr. 50 le volume

LA MORALE UNIVERSELLE.

Esprit des Anglais	1 v.
Esprit des Italiens	1 v.
Esprit des Allemands	1 v.
Esprit des Espagnols	1 v.
Esprit des Français modernes	1 v.
Esprit des Orientaux	1 v.
Esprit des Grecs	1 v.
Esprit des Latins	1 v.
LA VIE DES ANIMAUX. — Histoire naturelle biographique et anecdotique, par le baron de Jonathan Franklin, trad. par Faugères	6 v.
L'ANGE ET LE MONDE ET LA VIE ANGLAISE, par Alp. Esquiros	2 v.
MACARTHY — Hist. et crit.	1 v.
HISTOIRE DE LA TURQUIE, par Théophile Lavallée, jusqu'en 1856	2 v.
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE, par George Sand	1 v.
LES DAMES VERTES (Sand)	1 v.
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DURÉ, par George Sand	2 v.
FLAUBERT, par George Sand	1 v.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES (J. Janin)	1 v.
CRITIQUE, PORTRAITS ET CARACTÈRES CONTEMPORAINS, par J. Janin	1 v.
LES DERNIERS SAUVAGES, par Max Radiguet	1 v.
LES NOUVELLES GASCONNES, par Ducom	1 v.

GANTON, par Laurent-Pichat	1 v.
DÉCOUVERTE DE PARIS PAR UNE FAMILLE ANGLAISE, par Ruffini	1 v.
LES CONTEMPLATIONS, par Victor Hugo	2 v.
LA VIE DES COMÉDIENS, par E. Deschanel	1 v.
HISTOIRE D'UN HOMME ENNUIÉ, par P.-J. Stahl	1 v.
VOYAGE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS A BADEN, — par P.-J. Stahl	1 v.
LES CAUSES GAÏES (Columbey)	1 v.
L'ESPRIT AU THÉÂTRE, par Em. Columbey	1 v.
LES CULPES GAULOISES, par Claude Sautou	1 v.
LES ENTIENNES GAUVRES, par le comte F. de Gramont	1 v.
LES PETITS HOMMES RICHES, par le même	1 v.
LES ENIANTS, par V. Hugo	1 v.
LOUIS MICHELIN (E. Bonquet)	1 v.
PHYTIQUES IGNORANCES DE LA CONVERSATION, par Rober	1 v.
LE NOUVEAU ROMAN COMIQUE, par Adrien Roret	1 v.

En préparation :

ANTONIFLÉA, par L. Martine	1 v.
LES BONNES FORTUNES DE PLUSIEURS PARISIENS, par P.-J. Stahl	1 v.

Série à 3 fr. le volume

CONSTANCE VERRIER (Sand)	1 v.
INFÂNTER COMPLET. (Sand)	3 v.
AUTOUR D'UNE TABLE. (Sand)	1 v.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES (Sand)	1 v.
M. et M. FERNEL (L. Lachar)	1 v.
HISTOIRE DE LA W. par Thiers	1 v.
CHAMPOT (édition Stahl)	1 v.
ADRIENNE, par P. Delaf.	1 v.
JACQUELINE VOISIN, par Paul Delaf.	1 v.
HISTOIRE DE SAINT CYR, par Théophile Lavallée	1 v.
MON VILLAGE (J. Lamber)	1 v.
CONTES DE LA MONTAGNE, par Erckmann-Chatrian	1 v.
LA BOUTIQUE D'ISÈRE, par Immerwald, — préface de Noëlle	1 v.
BEAUCOUP MORTIMER, par Adrien Roret	1 v.
HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR, par Adrien Scholl	1 v.

Mlle DU PLESSIS (P. Perrin)	1 v.
JEAN-SANS-PIER (T. Lavallée)	1 v.
HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL, par Columbey	1 v.
GABRIEL DE LA CORQUETTE DES DEUX SICILES, par Mari Monnier	1 v.
JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE, par Ad. Ould-Ferris	1 v.
LE PATRIBOURG MYSTÉRIEUX, par Léon Corzian	1 v.
JEANNE DE MAUGET, par Claud. Vignon	1 v.
ÉPIQUES DE LA VIE RUELLE, par le même	1 v.

En préparation :

UN ROMAN BOURGEOIS, par Chaudet	1 v.
MAXIMES ET PENSÉES DE LA SAGESSE DE M. L'ÉCONOME, par Henry Monnier	1 v.







